

# Fondation

de la  
**France Libre**



**Ceux qui n'ont**

**jamais posé**

**leurs armes**

**3**  
Numéro

# Commémoration de l'Appel du 18 JUIN 1940

## PROGRAMME DES CÉRÉMONIES DE 2002

La Fondation de la France libre a l'honneur de vous inviter à participer aux diverses manifestations qu'elle organise et qui se dérouleront comme suit :

### Lundi 17 juin 2002

17 heures : Messe en l'église Saint-Louis des Invalides.

### Mardi 18 juin 2002

11 heures : Cérémonie au Mont-Valérien

15 heures : Cérémonie au monument de la France libre : accès par l'avenue du Président Wilson, 75016 Paris, (Espace du Musée d'Art moderne) ou par le quai de New York ; Dépôt d'une gerbe de fleurs.

16 heures : Rassemblement au pied de la statue du général de Gaulle, sur les Champs-Élysées ; Dépôt d'une gerbe de fleurs en présence d'un détachement de Saint-Cyriens.

18 heures : Ravivage de la flamme sur la tombe du Soldat inconnu ; Rassemblement directement à l'Arc de Triomphe de l'Étoile



Fondation de la France Libre

59, RUE VERGNIAUD 75013 PARIS  
TÉL. : 01 53 62 81 82 - FAX : 01 53 62 81 80

Etablissement reconnu d'utilité publique par le décret du 16 juin 1994 Journal Officiel n° 140 du 18 juin 1994

# Sommaire

## Vie de la Fondation

Le Mot du Président, par Pierre Messmer	2
La Fondation de la France Libre exclue des dotations publiques, par Georges Caitucoli	3

## Dans les délégations

## Chez nos amis

La Catapulte, élèves aspirants du camp Colonna d'Ornano 1941-1942	8
Les Évadés de France par l'Espagne, par Jacques Bertrand	10
Les anciens parachutistes SAS, par Hilaire Colcombet	10

## Chronique

Le premier envoyé de la France Libre en zone occupée,	
Le témoignage du lieutenant de vaisseau Hubert Moreau	12
Les deux défis manqués des évadés de France, par Robert Belot	22
Quand Vichy livrait la Syrie à l'Axe	23
Mon débarquement, par Marcel Boisot	25
Un artilleur à Bir Hakeim, par Frédéric Russo	26

## Rubrique

Sauvetage, par Jean Willy Fournier de Montousse	29
Hommages :	31
Geneviève de Gaulle-Anthonioz, par François Broche	
Marcel Fourcade, par André Bouchi-Lamontagne	
Pierre de Bénouville	
Le colonel Bourgoin vu par sa fille	32

## Chronique littéraire

## In mémoriam

## Carnet



Revue d'information  
trimestrielle de la  
Fondation de la  
France Libre  
Parution : Mars 2002  
Numéro 3

© « BULLETIN DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE ÉDITÉ PAR LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE »

N° commission paritaire : 0207 A 056 24  
Reconnue d'utilité publique (Décret du 16 juin 1994)

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ :  
59, rue Vergniaud - 75013 Paris  
Tél. : 01 53 62 81 82 - Fax : 01 53 62 81 80

VERSEMENTS : CCP Fondation de la France Libre  
Paris CCP La Source 42495 11 Z  
Prix au N° : 4,50 €  
Abonnement annuel : 14 Euros

*Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication - loi du 11 mars 1957 - sans autorisation de l'éditeur. La conception de la croix de Lorraine pour la une de couverture est un copyright © CASALIS, gracieusement mis à la disposition de la Fondation.*

MISE EN PAGE, IMPRESSION, ROUTAGE :  
Imprimerie - Le Mans - 02 43 43 75 80

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 2002

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Georges CAITUCOLI

COORDINATION : François BROCHE

CONCEPTION GRAPHIQUE : Bruno RICCI

## Le Mot du Président



### Nous maintiendrons

C'est à mon tour, après tant de "mots" du général Simon en tête des numéros de notre publication, de m'adresser à vous, mes chers camarades de la France libre.

Le général Simon, si absorbé par sa mission de chancelier de l'ordre de la Libération et de plus, vice-président de l'Institut ainsi que de la Fondation Charles de Gaulle, a souhaité alléger un peu toutes les charges qui pèsent sur lui. Aussi m'a-t-il demandé, puisque j'étais son vice-président, de le remplacer à la présidence. Je ne pouvais que répondre à sa proposition, et les camarades du Conseil d'administration ont ratifié ce changement. En même temps, ils ont élu Yves Guéna à la vice-présidence.

Ce changement, vous vous en doutez, n'en est pas un. Comme le général Simon, comme tous les membres de notre conseil d'administration, je suis, nous sommes, des survivants de la fabuleuse épopée de la France libre.

Certes nous vivons maintenant dans le souvenir, mais dans un souvenir exaltant qui ne doit pas et en vérité ne peut pas s'affadir. La gloire des Français libres, l'ambition d'une France respectée dans le monde, l'éclat dans la paix comme dans la guerre de l'action du général de Gaulle, nous devons les transmettre et les magnifier en pensant à nos combats s'achevant dans l'exaltation de la Libération de la France. Et nos pensées vont aussi à ceux de nos camarades qui, dans tous les combats livrés par les FFL depuis 1940, sont tombés au champ d'honneur.

C'est une page de l'Histoire de France qu'avec le général de Gaulle nous avons écrite, mieux qu'écrite, gravée pour toujours dans nos annales.

Nous maintiendrons, je vous le promets.

### RENOUVELLEMENT DE VOTRE PARTICIPATION À LA FONDATION POUR L'ANNÉE 2002

Je renouvelle ma participation à la Fondation de la France Libre,  
et je joins à cet effet un chèque de ..... € à titre de don\*.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

N° de participant à la Fondation .....

\* Ce don ouvre droit à la déduction fiscale dans le cadre de la loi et des règlements en vigueur.

# La Fondation de la France Libre exclue des dotations publiques

par Georges Caïtucoli,  
secrétaire général de la Fondation de la France Libre

Étant vice-Président Délégué du Comité d'Action de la Résistance, j'ai tenu à informer cette instance d'une décision inacceptable prise par le gouvernement, concernant les dotations aux Fondations qu'il avait décidé d'accorder. Cela fait plusieurs années qu'avec la Fondation de la Résistance nous attirons l'attention du gouvernement sur la situation des Fondations dont la vocation est le devoir de mémoire. Nous ne nous attendions pas, au moment où la décision était enfin prise de donner une suite favorable à ces démarches, que cela donnerait lieu à une grave discrimination. La Fondation de la France Libre a, en effet, été exclue du bénéfice de ces dotations attribuées à hauteur de 20 millions pour la Fondation de la Résistance, autant pour la Fondation des Déportés et Internés de la Résistance, plus une somme de 20 millions consacrée à un vaste local, boulevard des Invalides qui leur est destiné.

Le texte suivant a donc été porté à la connaissance du Comité d'Action de la Résistance réuni en Assemblée Générale:

"Je voudrais faire part, au Comité d'Action de la Résistance aujourd'hui réuni en Assemblée Générale, d'une grave inquiétude des Français Libres dont leurs camarades de la lutte clandestine devraient être solidaires.

Comme je l'ai affirmé à plusieurs reprises, le temps ayant passé, nos effectifs se raréfiant de plus en plus, notre dernier devoir était de nous donner les moyens de pérenniser ce combat exemplaire, souvent héroïque, qu'avec ou sans uniforme nous avons mené pour sauver notre pays. C'est le but des Fondations qu'avec sagesse et lucidité nous avons créées. Celle des Déportés et Internés Résistants, celle de la Résistance, celle de la France Libre.

Si chacune a sa spécificité, il reste que nous avons mené un même combat, sous des formes différentes. Nos héros sont morts sous la torture, dans les camps, dans les maquis mais aussi sur terre, sur mer et dans les airs. C'est tout cela qui a fait la résistance à l'ennemi et lorsque le général de Gaulle a dit que

la flamme de la Résistance ne s'éteindrait jamais, il ne pensait pas précisément à la résistance intérieure qui n'existait pas encore, ni à celle de ceux qui, ayant rejoint le chef de la France Libre, allaient se mêler rapidement aux combats sous toutes les latitudes, mais à toutes les résistances à l'ennemi, partout, sous toutes ses formes.

Représentant donc ensemble la Résistance appelée de ses vœux par le général de Gaulle, nous étant battus, là où nous étions, pour vaincre les armées d'Hitler et de ses alliés, c'est ensemble que nous devons le plus souvent possible organiser ce qui est destiné à rappeler le combat de ceux qui ont refusé la défaite. Je l'ai déjà proposé à la Fondation de la Résistance et nous allons œuvrer solidairement dans ce sens.

Cette solidarité nous devons la manifester nettement, sans équivoque lorsqu'on porte atteinte à l'une d'entre elles et plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'une grave discrimination pouvant aboutir à empêcher une partie historique des combats d'être demain pérennisée comme nous en avons le devoir. La récente décision du Gouvernement, répondant à nos vœux plusieurs fois exprimés, de doter les Fondations emblématiques des moyens financiers leur permettant d'accomplir leur mission de mémoire qui est leur vocation, se traduit malheureusement, par un grave exemple d'exclusion, contre lequel nous devons de façon unie, solidaire et déterminée nous insurger et ne pas accepter.

Avant d'évoquer plus précisément cette situation, je tiens à rappeler que jamais la Fondation de la France Libre n'a reçu la moindre dotation de la puissance publique. Je pense d'autant plus utile que cela se sache, non seulement parce que cela est indiscutable, mais parce qu'il a parfois été prétendu le contraire, y compris au CAR, par méconnaissance sans doute de la situation et, je l'espère, sans arrière pensée. On se basait sur des on-dits qu'on a propagé sans vérification. Ils ne reposaient sur rien et j'ai déjà eu l'occasion de récuser ce genre de fausse nouvelle éminemment néfaste. Nos comptes démontrent sans ambiguïté que nous n'avons jamais bénéficié de la moindre largesse du Pouvoir.

Ceci établi, de quoi s'agit-il.

Le 26 avril dernier, aux Invalides, à l'occasion d'une cérémonie honorant Georges MORIN, héros de la Résistance, le Premier Ministre a insisté à plusieurs reprises sur le rôle éminent et irremplaçable des Fondations pour la pérennisation de notre passé. C'est leur vocation première. Sont seules citées à chaque fois dans cette allocution, la Fondation de la Résistance, la Fondation des Internés et Déportés Résistants, la Fondation de la France Libre.

**Cette triple reconnaissance affirmée à maintes reprises dans son discours, le Premier Ministre, conscient de l'impossibilité pour ces Fondations de remplir leurs obligations du souvenir sans un minimum de moyens financiers, s'est engagé, ce jour-là, à les leur accorder en précisant que la Fondation de la Résistance et la Fondation des Internés et Déportés Résistants en seraient les bénéficiaires. La Fondation de la France Libre s'en trouvait écartée.**

**Supposant ou faisant semblant de supposer une omission, nous avons écrit en date du 30 mai au Premier Ministre pour lui exprimer notre étonnement et lui demander de nous apporter des apaisements, car nous ne voulions pas croire que notre Fondation puisse être exclue des moyens accordés aux autres Fondations pour leur permettre, comme cela était reconnu, de remplir des obligations du souvenir jugées indispensables.**

Le 9 octobre dernier, nous avons reçu la réponse du Premier Ministre. Elle maintient sa position et donne pour la justifier une explication totalement incompréhensible. En effet, l'argumentation développée dans cette lettre, tout en reconnaissant la part importante que la Fondation de la France Libre prend dans la pérennisation d'une période historique de notre passé, précise qu'en fait le Gouvernement considère que cette Fondation a déjà été en quelque sorte servie... puisqu'on a réalisé le Musée consacré, aux Invalides, dans l'aile de Gaulle, à la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, à la France Libre et à la France Combattante.

En clair, ce musée ayant coûté cent millions et je suis personnellement fier qu'en ayant eu la responsabilité, il n'y ait pas eu, en près de cinq ans de travaux, de dépassement financier par rapport au devis initial, cette somme était donc à mettre au crédit de notre Fondation, laquelle n'en a évidemment pas vu la couleur, puisque pas un centime ne lui a été versé à ce titre.

L'ensemble du financement, ce qui est dans la normale des choses, revenant directement au Musée de l'Armée, sans intermédiaire.

Outre la curiosité de cet argument pour un Musée qui concerne en réalité toutes les forces qui ont participé au combat côté français, résistance intérieure comprise, et toutes celles de nos alliés de l'Oural au Pacifique, les autorités n'ignorent pas que la Fondation de la France Libre a, par contre, tenu à participer directement à la réalisation de ce musée en prenant en charge d'importants achats, pour un total de près de cinq millions de francs. C'est donc le monde à l'envers car le fait que la Fondation de la France Libre ait été la seule à participer financièrement à ce Musée montre que si elle n'a rien reçu, elle a, tout au contraire, généreusement donné.

Si généreusement même que cette participation considérable, a été totalement consacrée à enrichir le Musée d'éléments importants se rapportant à tous les combats (principalement des maquettes : porte-avion « Inter-prise », V1, V2, avions, chars, imprimerie complète de la résistance, objets de déportés, etc.) sauf à ceux de la France Libre. Aucune autre Fondation n'a apporté son concours financier à cette réalisation.

Mais en suivant le raisonnement utilisé par le Premier Ministre dans sa réponse, on pourrait alors prétendre que la participation de l'État à la réalisation des différents musées dédiés à la Résistance ou la Déportation (Lyon, Besançon, Bordeaux, etc.) sont donc autant de sommes versées aux Fondations concernées.

Qu'un tel prétexte ait été utilisé pour exclure de façon inique ceux dont l'engagement, dès 1940, a permis au Général de Gaulle de

prétendre légitimement que la France n'avait jamais quitté le combat, est d'une extrême gravité pour la mémoire de ce grand moment d'histoire que nos trois Fondations ont le devoir de transmettre.

Mettre en incapacité de le faire l'une des principales composantes de la résistance à l'ennemi, sur terre, sur mer, dans les airs, est une atteinte à ce que nous représentons ensemble de ce passé. Je voudrais que nos camarades du Comité d'Action de la Résistance en soient parfaitement conscients et qu'ils montrent, en nous soutenant de façon claire, engagée, effective, une complète solidarité pour refuser de façon unanime une décision du Premier Ministre aboutissant à une injuste et inacceptable exclusion."

**“Une grave discrimination pouvant empêcher une partie historique des combats d'être demain pérennisée, comme nous en avons le devoir”**

**Bordeaux**

**9 novembre 2002, messe anniversaire. Portrait d'un Français libre**

Il n'avait pas vingt ans quand il a quitté la France, sa famille, ses amis, ses études pour répondre à l'appel d'une voix qui faisait renaître l'espoir après le chaos de la défaite. Il était bouillonnant d'ardeur, de joie de vivre et de désir de servir. Il sut s'adapter aux rigueurs de la vie militaire, aux chaleurs étouffantes de l'Équateur et aux sables du désert. Vous ne verrez son nom dans aucun récit de batailles célèbres. Il ne bénéficia d'aucun avancement spectaculaire. Simple

sous-officier il demeura et s'il n'y eut jamais d'or sur sa manche, dans ses yeux brillaient les étoiles.

Comme tant d'autres, anonymes et discrets, rien n'entamait sa Foi.

Après l'ivresse du débarquement sur la terre de France et l'entrée triomphale avec les chars de Leclerc dans Paris, enfin libéré, son unité poursuivait sa route.

C'est à Strasbourg au cours de combats sanglants qu'il tomba place Kléber, tué d'une balle en plein front.

Il venait d'avoir 23 ans. C'était un Français libre...

Priez pour lui et pour tous ceux qui, comme lui, ne sont jamais revenus.

**L'Essonne**

Afin de commémorer dignement le 31<sup>e</sup> anniversaire de la mort du général de Gaulle, le représentant de la Fondation, Michel Boulanger, également président de l'Amicale départementale des Anciens de la France libre, avait fait célébrer une messe anniversaire en la cathédrale d'Evry.

Le père Crusson Joseph, aumônier militaire de plusieurs bases de l'Essonne, avait bien voulu célébrer cet office. Plus de 150 personnes et 18 drapeaux vinrent témoigner leur fidélité au Général.

L'homélie du célébrant qui traita de l'Honneur sur plusieurs de ses formes fit grosse impression sur tous les présents.

A l'issue de cette cérémonie du souvenir, une réunion amicale regroupant des membres de l'Amicale et des participants à la Fondation se tint afin de permettre au délégué de la Fondation de faire le point en donnant le compte rendu de la

réunion des délégués départementaux de la Fondation tenue le 22 octobre au siège rue Vergniaud.

Concernant l'Amicale, toutes précisions et activités concernant celle-ci furent apportées. Aucune concurrence avec la Fondation, bien au contraire il s'agit de continuer à faire vivre et connaître l'Esprit de la France libre particulièrement et prioritairement aux jeunes encore curieux de l'histoire contemporaine de la France.

Après avoir répondu à diverses questions sur la Fondation, la séance fut levée en approuvant à l'unanimité la nomination de M. Bolle au poste de trésorier en remplacement de M. Cochelin démissionnaire de ce poste après plus de 15 années de bons et loyaux services envers la France, aidé en cela par son épouse ex-capitaine de l'armée de l'air.

M. Boulanger

**Délégation de l'Hérault**

Comme de nombreuses sections, nous ne voulions pas "que plus ou moins gagnés par les faiblesses de l'âge on rit de nous ou, qu'avec peine, politesse, ou impatience on nous écoute".

Et pourtant nous ne pouvions accepter notre disparition, aussi avec détermination nous avons relancé une nouvelle association en recherchant autour

de nous des amis de la France libre, sang nouveau qui allait redonner vie à notre action. Ils furent choisis avec un profil déterminé, jeunes retraités, professeurs d'histoire, toute personne honorable ayant voué un culte à la France libre. Et cela marche. Nous sommes passés à 70 membres avec un bureau dynamique, décidés à continuer notre mission.

**Nos morts**

Hélas le sort ne nous a pas épargnés. Nous avons une pensée émue pour ceux qui nous ont quittés.

Ce fut d'abord notre ancien président, Aimé Laillier, valeureux combattants de Bir Hakeim, son épouse l'a d'ailleurs suivi de très près.

Puis ce fut Cassaro, conseiller municipal à Juvignac, argent défenseur de la France libre. Mauran, notre dévoué représentant à Pezenas.

La ville de Sète allait en quelques mois perdre 5 de nos adhérents: Magurno, Janin Laurette, Charlon Georges président de la section de la 2<sup>e</sup> DB, ami dévoué et compétent qui laisse un grand vide derrière lui. Ce sera d'ailleurs son petit-fils qui lira l'Appel du 18 juin à Sète. Benazeth qui fut longtemps de toutes nos réunions et Mme Pontic qui ferme cette liste mortuaire.

**Nos activités**

- Ce fut d'abord la grande cérémonie du 18 juin 2000. Préparée avec soins, presque toutes les communes du département répondirent à l'Appel du général de Gaulle.

À Montpellier il fut lu par le lauréat du concours de la Résistance et de la Déportation en présence de toutes les autorités civiles et militaires. À l'issue de la cérémonie, 300 ballons tricolores emportèrent dans les airs le message écrit de l'Appel.

- Le 9 novembre, messe traditionnelle de l'anniversaire de la mort du général de Gaulle. L'homélie réservant une place d'honneur à son épouse.

- Puis le 9 décembre, repas de fin d'année où, 42 anciens fraternisèrent à nouveau dans la joie de se retrouver.

- Puis ce furent les déplacements dans les lycées et collèges pour la préparation du Concours de la Résistance et l'évocation de l'épopée de la France libre.

- Le 18 mars, assemblée générale et fructueux débats sur nos activités passées et futures.

Le bureau est reconduit pour un an et nous renouvelons notre fidélité à la Fondation. Le recrutement de nouveaux membres est en bonne voie et laisse bien augurer de notre développement.

Le 18 juin 2001 toute la famille FFL se retrouve devant le monument aux morts. Loïc Flamme, petit-fils d'un Français libre anciens de la 2<sup>e</sup> DB, lira l'Appel du Général.

À Lattes notre ami Almansa, Français libre représentant le monde combattant fera entendre la voix du Général lors de la cérémonie au monument aux morts.

- Toutes les cérémonies terminées, 43 anciens se retrouvèrent autour d'une table familiale pour renouveler les liens d'amitié et de fraternité issus de notre passé commun.

- Dans le cadre de nos activités, outre notre action auprès des professeurs d'histoire, nous organisons avec le concours de l'ONAC et du ministère des Armées des expositions itinérantes consacrées à de grands thèmes historiques.

La première série consacrée à : "1940 - Combats et Résistance de l'Armée française"

Les communes accueillent favorablement nos initiatives qui sensibilisent les populations civiles et scolaires.

Ainsi à Montpellier nous avons reçu en 4 jours 3030 visiteurs.

Une autre exposition, les Forces aériennes françaises libres est prévue pour le 18 juin et sera le point fort de la cérémonie anniversaire.

Tout ceci pour montrer à nos camarades qu'avec le concours de nouveaux membres tous les espoirs de survie nous sont permis.

L. Festor

Secrétaire de la délégation



En présence du directeur de l'ONAC les Français Libres de Montpellier inaugurent l'exposition "1940 - combats et résistances"

## Délégation départementale de la Fondation de la France libre du Lot-et-Garonne

Le vendredi 9 novembre une nombreuse assistance était venue se recueillir en l'église d'Eysses à Villeneuve-sur-Lot dans la célébration d'une messe dite à la mémoire du chef de la France libre, commémorant ainsi le 31<sup>e</sup> anniversaire de sa mort.

Les autorités locales représentées par M. le sous-préfet, M. le maire, M. l'adjoint délégué aux Anciens Combattants et de nombreux conseillers municipaux, étaient entourées par les présidents des diverses associations accompagnées de leurs porte-drapeau au nombre de dix-sept, dont bien sûr le nôtre en bonne place.

Une intervention de Francis Ruffier-Monet au début de l'Office rappela "le jour le plus triste" si justement résumé par le président de la République de l'époque, Georges Pompidou : "Le général de Gaulle est mort, la France est veuve".

La cérémonie religieuse s'est achevée aux accents ponctués d'un remarquable Te Deum de Berlioz qui donna le reflet final à l'hommage tant mérité. C'est dans l'émotion du souvenir que les mains de l'au revoir se sont serrées dans la perspective d'un proche revoir... Si Dieu le veut !

Francis Ruffier-Monet

## Délégation du Maine-et-Loire

### Commémoration du 31<sup>e</sup> anniversaire de la mort du général de Gaulle

Le 9 novembre 2001, au cours d'une cérémonie sobre et recueillie, les membres de la Fondation de la France libre se sont réunis en l'église Notre-Dame d'Angers. Ils étaient entourés de : M. le sénateur et président du Conseil général Lardeux, Mme la députée Bachelot-Narquin, Mme Boutilier-Pelletier (représentante

du préfet de Maine-et-Loire et directeur de l'Office départemental des Anciens combattants), M. Chiron (adjoint au maire d'Angers chargé du monde des Anciens combattants) de nombreux présidents et membres d'associations du monde combattants ainsi que leurs porte-drapeau.

Afin de prolonger cette rencontre, la soirée s'est terminée par un repas convivial.

Bertrand Gogendeau

## Morbihan

La commémoration de l'Appel du 18 juin à Lorient a revêtu cette année un éclat particulier du fait que les travaux d'aménagement de la place de la Libération étaient enfin terminés.

Sur une place rénovée, conçue pour l'agrément des promeneurs et dotée des bancs nécessaires à leur détente, se dresse la stèle érigée en hommage à la France libre. Celle-ci bénéficie d'un environnement floral qui lui est propre, composé d'arbrisseaux, de plantes vivaces et de saison, le tout du plus bel effet.

La cérémonie débuta à 18 heures par la diffusion de la Marche lorraine. C'est Robert Saerens qui officiait en tant que

mandataire invitant de la Fondation de la France libre. Les autorités civiles et militaires étaient présentes en les personnes du sous-préfet, du représentant de l'amiral, du maire de Lorient, du commandant de la gendarmerie, de la police nationale, des représentants des services de sécurité de la ville et des services de la Marine nationale.

Le message historique de l'Appel a été lu par Émile Mahéo, président de l'Amicale des Français libres du Morbihan. Ensuite, les autorités et Robert Saerens déposèrent chacun une gerbe de fleurs, celle de la Fondation étant bien sûr la représentation de la croix de Lorraine. Après la minute de silence, le clairon de

la Marine nationale a fait retentir avec sensibilité et justesse d'interprétation la Sonnerie aux morts. Lui succéda notre hymne national, exécuté par l'Harmonie municipale au grand complet. La cérémonie se termina par le salut des personnalités aux porte-drapeau des associations patriotiques, toujours fidèles à ce rendez-vous de l'Histoire.

Tous les participants se rendirent ensuite dans les salons de l'Hôtel-de-Ville. Ils y furent accueillis par Norbert Metairie, maire,

pour un vin d'honneur.

Émile Mahéo, profitant de la présence de la Presse locale, lança un appel aux jeunes épris d'idéal pour qu'ils nous rejoignent. Ils sont non seulement les bienvenus, mais ils constituent la "relève" obligée et attendue pour nous succéder, afin que se perpétuent, à travers eux, les valeurs de la France libre, et le devoir de mémoire.

Émile Mahéo

## Moselle

### Messe à la mémoire du général de Gaulle

A l'occasion du 31<sup>e</sup> anniversaire de la mort du général de Gaulle, une messe solennelle a été célébrée, comme les années passées, en l'église Saint-Maximin à Metz, le vendredi 9 novembre 2001 à 19 heures.

Les personnalités civiles et militaires ont été accueillies par M. François L'Horsset, mandataire de la Fondation de la France libre pour la Moselle et quelques anciens de l'AFL. Étaient présents : Mme Bernadette Margain, préfet de la région Lorraine et du département de la Moselle, Mme Griesbeck, représentant M. le maire de Metz, le général Boyer, représentant M. le général Gouverneur militaire de Metz et commandant la région Nord-Est, M. Masson,

sénateur de la Moselle, M. Marchandau, directeur régional des Anciens combattants et victimes de guerre, M. Pince-maille, directeur de l'Office départemental des Anciens Combattants, Mme Zimmermann, député de la Moselle, M. Thill, représentant M. Jacquat, député de la Moselle ainsi que les présidents de diverses associations patriotiques.

La messe était célébrée par le père Provesan, curé de la paroisse ; les chants étaient parfaitement interprétés par la chorale paroissiale et, comme d'habitude, une vingtaine de drapeaux d'associations patriotiques avaient pris place dans le chœur. Une nombreuse assistance a suivi la messe, témoignant comme toujours son fidèle attachement à la mémoire du général de Gaulle.

## Délégation de Pau-Béarn

### Compte rendu de la messe anniversaire du 9 novembre 2001 à Pau

À l'initiative de la Fondation de la France libre et hommage à la mémoire du général de Gaulle disparu il y a 31 ans, une messe anniversaire animée par la chorale de LEE (P.-A.) a été célébrée le 9 novembre dernier en l'église St-Jacques, place de la Libération à Pau.

Le préfet des Pyrénées-Atlantiques, M. André Viau, M. Jean Gougny représentant le président du Conseil général, M. Ceresuela représentant M. André Labarrère sénateur-maire de la ville de Pau, M. Pierre Carton directeur départemental de la

Sécurité publique, ont participé parmi d'autres célébrités à cette célébration rehaussée par la présence d'une vingtaine de porte-drapeau de diverses associations d'anciens combattants et résistants. A l'issue de cette messe et en présence de ses participants, une gerbe en forme de croix de Lorraine a été déposée au pied du Mémorial de la Résistance et de la Déportation par M. le préfet et M. Pommiers René délégué de la Fondation. Ponctué par la Sonnerie aux morts ; une minute de silence a été observée en mémoire des combattants tombés au Champ d'honneur. La Marseillaise a clos cette cérémonie.

## Anciens Paris Ouest

L'Association et les sections ont laissé la place à la Fondation.

Le 28 février notre ami Nordmann, qui présidait l'amicale de Paris Ouest, réunissait au Club tous ses amis anciens de l'Association et nouveaux "participants" à la Fondation.

Le vice-président de la Fondation Yves Guéna, président du Conseil constitutionnel, était parmi nous ainsi que le maire

adjoint du 16<sup>e</sup> et Madame Leban. Monsieur l'ambassadeur Henri Audibert, invité d'honneur, parfait arabisant, nous fit le plaisir de nous raconter ses séjours orientaux et plus particulièrement celui d'Égypte de 1956 à 1959.

La soirée se termina par une version en sabir de "Malborough s'en va-t-en guerre..." et autres chansons.

À droite : le président Yves Guéna  
À gauche : Le général de Saint Hillier



## Délégation du Sénégal

Le 31<sup>e</sup> anniversaire de la mort du général de Gaulle a eu lieu comme à l'accoutumée en l'église Malenfant le 9 novembre 2001 à 18 h 30.

À cause d'une cérémonie qui avait lieu chez les militaires, très peu de personnes assistaient à la messe de requiem. On notait toutefois la présence de Mme Poudade, consul général de France, ainsi que celle du colonel Bonningues attaché de Défense, qui représentait notre ambassadeur et la présence d'Anciens Combattants.

### Cérémonie du 11 novembre 2001

La Fondation de la France libre était également présente à la cérémonie du 11 novembre 2001 qui s'est déroulée à l'unité marine de Dakar devant de nombreuses personnalités françaises et sénégalaises. On notait les présences de notre ambassadeur de France Jean de Glieri, du capitaine de vaisseau Faures Fustel de Coulanges, commandant les Forces françaises du Cap Vert et de l'attaché de Défense, le colonel Jacques Bonningues.

## Délégation d'Australie

Le changement prévu des statuts de la AFL nous a donné la Fondation. Donc pour nous des antipodes, nous sommes maintenant la délégation d'Australie de la Fondation de la France libre, notre délégué étant Georges Brouet, agréé par Paris.

Tant en métropole que chez nous, nos effectifs, hélas diminuent sérieusement. En cette nouvelle année nous avons à déplorer le décès en 2001 de nos camarades : Yves Vincent-Sayers, de Roger Sauvan, de John Stanbury et de Jean Colonna. Ce qui nous laisse avec dix participants enregistrés à la Fondation. Le fait que quatre d'entre eux résident au nord de la N-GS et au Queensland, que Guy Le Jeune est hospitalisé pour refaire son

genou, que d'autres encore ne peuvent se déplacer vue leur âge et santé, la possibilité d'un quorum en vue de l'assemblée générale est réduite à zéro. C'est pour cela que le comité vous propose cette circulaire-rapport annuel en guise d'assemblée générale annuelle. Il est bien évident que toute objection éventuelle sera traitée avec la considération qu'elle mérite. Notre délégué Georges Brouet résume :

- Une convocation du secrétaire-général de la Fondation, M. Georges Caïtucoli datée du 12 septembre 2001, invitait les représentants "mandatés" de la Fondation à se réunir au "Club" le 22 octobre dernier. Un compte rendu de cette réunion figurait dans la "Revue" n° 2.

Une deuxième réunion est prévue dans les quelques semaines qui viennent.

Les insignes de chevalier d'honneur ont été attribués à notre camarade Jean Grolez, résidant à Buderim (QLD). Nos sincères félicitations lui sont adressées.

Durant 2001 la délégation et son drapeau étaient présents aux manifestations suivantes :

- le 23 février pour Lapérouse Day ;
- le 25 avril pour Anzac Day ;
- le 8 mai pour VE Day ;
- le 14 juillet pour la Fête nationale ;
- le 4 octobre pour saluer la frégate *Vendémiaire* et le 11 novembre pour l'Armistice

En ce qui nous concerne particulièrement, le 18 juin, soixante-deuxième anniversaire de l'Appel du Général, nous étions rangés face au Cénotaphe de Martin-Place pour saluer le dépôt de couronne par le délégué accompagné du consul général, M. M. Finaud, qui fut suivi d'un déjeuner au "Chifley" en présence de M. Finaud et de notre ami Fred Robins, ancien propriétaire du café ;

- Le 9 novembre, 31<sup>e</sup> anniversaire du général de Gaulle, réunissait une douzaine de membres chez le délégué, honorant le chef de la France libre. Le traditionnel déjeuner champêtre se déroulait avec la présence de Mme Danielle Fajarda, secrétaire de notre camarade Jean-Pierre Sourdin alors qu'il était directeur

du "Courrier Australien" de 1973 à 1999.

- Le 25 février, escale de la *Jeanne d'Arc* ;

- Les vœux de fin d'année de la Délégation ont été adressés au général Jean Simon, président, et les membres du bureau de la Fondation, à la famille Poimboeuf (ex-consul général de France à Sydney), à son Excellence l'ambassadeur de France à Canberra, à M. Finaud actuel consul général pour l'Australie. Ceux-ci ont répondu à leur tour et vous présentent les leurs.

- Une longue lettre de M. Caïtucoli, reçue le 23 novembre, nous informe de l'adoption d'un projet de rédaction d'un ouvrage consacré à l'action des FFL pendant la Seconde Guerre mondiale. Le délégué a fait savoir à Paris qu'un chapitre concernant les FFL dans le Pacifique serait soumis. La tâche a été divisée en deux, le délégué se chargeant des paragraphes FNFL (y compris la marine marchande FL), Jean-Pierre Sourdin se chargeant du Free French movement in Australia. Le chapitre devra être à Paris pour le mois d'avril prochain. Vos suggestions seraient appréciées.

Nos activités pour l'année 2002 sont identiques à celles des années précédentes, à savoir :

- le 23 février Lapérouse Day ;
- le 25 avril Anzac Day ;
- le 8 mai VE Day ;
- le 18 juin l'Appel ;
- le 14 juillet Fête nationale ;
- les 9 et 11 novembre.

# La Catapulte

## Élèves aspirants du camp Colonna d'Ornano 1941/1942

Par l'ordonnance n° 6 du 12 novembre 1940 portant création du Haut commissariat de l'Afrique française libre le général de Larminat est nommé Haut commissaire. Afrique française libre le général de Larminat est nommé Haut commissaire.

C'est fin novembre 1940 que le général de Gaulle ordonne la création de l'École militaire de Brazzaville qui deviendra par la suite "le camp Colonna d'Ornano". On ne retrouve pas trace du JO de l'AFL et de l'AEF portant cette création. Par contre, on retrouve dans le JO de l'AFL et de l'AEF du 15 mai 1941, page 293, une décision n° 89 portant création d'un ordinaire des Élèves par le Haut commissaire.

Il est toutefois certain que c'est le général de Larminat qui a signé le décret de création de cette école fin novembre 1940.

De cette école sont sortis 243 aspirants entre 1941 et début 1942.

### Vingt-six sont titulaire de la Croix de la Libération

Abalan	Le Goasguen Charles
Agenet Alain	Le Hénaff Claude
Alexandre Blaise	Lévy Roger
Anglade P.	Mantel Claude
Bellec Jean	Maylié Roger
Cunin	Moore Fred
Diffre Thadée	Pailleret René
Favreau Benjamin	Rouleau Jacques
Fratacci Philippe	Savary Albert
Blanchard René	Thévenet
Gay et Alain	Tripier
Hébert Bernard	Zirnheld André
Jourdan Maurice Charles	

Ainsi que un instructeur Piozin Hippolyte

Voici ce que notre compagnon Benjamin Favreau écrit :

"C'est dans ce décor imprévu qu'au début de 1941 se retrouva rassemblée afin de parfaire son instruction militaire, la centaine de jeunes hommes triés parmi les Français libres que le général de Gaulle destinait à l'encadrement des recrues levées dans l'Empire, jointes à ceux des promotions suivantes, puis aux Cadets formés à Londres et aux aspirants de l'École de Damas, un peu plus tard, ils formeront le noyau homogène et dur des troupes gaullistes. C'est pour une bonne part à leur ardeur combative et à leur irréductible détermination que la 1<sup>re</sup> DFL et la 2<sup>e</sup> DB devront leur succès".

*Le Comité de coordination des  
Anciens Élèves officiers de la France libre*

Serge Borochovitch, Georges Noreau, Roger Nordmann



Brazzaville 1941

### Les Instructeurs

AIMONT	René	ARNAL	Henri
BEGUIN	Michel	AUGENDRE	Jacques
COQUIL	Jean	AUGUSTIN	Henri
DENISE	François	BACQUET	
DOUCET		BALTHAZAR	Christine
GARNIER	Pierre	BAIN	
HERVOUET	Honoré	BARBIER	Michel
MORO		BARJOU	Alain
PIOZIN		BASSET	Robert
SYLVOZ	Henry	BAUCHE	Roger
		BAUDENCOURT	Maurice
		BAUDOT	Guy
		BEAREZ	Henri
		BELLEC	Jean
		BEME	Jean
		BENCIT	Albert
		BERGEROL	Henri
		BERNOUIN	Serge
		BLANCHARD	René
		BONNISKE	
		BONTHONNEAU	Pierre
		BOROCHOVITCH	Serge
		BOT	René
		BOUCHARD	Étienne
		BOUDIN	Jean-Baptiste

### Les Élèves

ABALAN	Michel
ABART	
AGENET	Alain
ALEXANDRE	Blaise
ALEXANDRE	Charles
ANCELIN	
ANDRE (ANDREJWSKY)	Édouard
ANGLADE	
APPRIOU	Jean

BOURILHON	Robert	GOURVENNEC	Jean	PAGEOT	Joseph
BOUSSARIE	Marcel	GRAIL	Paul	PAILLERET	René Georges
BOUVIER	Marcel	GRIVEAU	Marcel	PAUPHILET	Didier
BRETTE	Jean	GUE	Philippe	PECH	Fernand
BRIANCON	Michel	GUENA	Yves	PERRIN	Jean
BRIANT	Jean	GUESDON	Roger	PESCHAUD	Philippe
BRUNOT	Maxence	GUYARD	Robert	PESTIAUX	Robert
BUYS	Maurice	GUYONNET	Raymond	PETIT JEAN	Maurice
CAFAXE	André	HAINZELIN	Jacques	PICOT	Louis
CARLSBERG	Raoul	HALLEGUEN	Joseph	PIEL	
CASTERES	Louis	HEBERT	Bernard	PIGAL	Pierre
CHAMBEU	René	HEMMERDINGER	Robert	PLAISANT	
CHARLOT	Maurice	HENRY	Michel	PONTON	
CHEVALSLIER		HERBIN		POTTISER	Gabriel
CHEVALLIER	Jacques	HOLLIER		POURCHAYRE	Jacques
CHEVILLARD	Paul	HUBLER	Edmond	POYET	Robert
CHOLLETON	Pierre	JAGOUELD		POZE	Henri
CHRISTOPHE	André	JAMES	Pierre	PREVOST	Alain
CIVEL		JANDREY	Gaston	PRIOR	Jean
CLAVEL	Marius	JERUSALEMY	André	PROST	Pierre
CLOUD	Maurice	JOSSE	René	RADET	Pierre
COMBE	Gaston	JOURDAN	Maurice	REGNIER	Jacques
CORTADELLAS	Yves	JULIAN	Pierre	RENAULT	
COUGOUULAT	Maurice	LAMBLIN		RICHARD	Pierre
COURET	Robert	LAMBOTTE	Pierre	RIOU	Jean
COUTANCEAU	Jacques	LAMOUR	Pierre	ROBY	Robert
CUNIN		LASSERRE	Mathieu	ROCHE	Narcisse
DARGENT		LAUGIER		ROULEAU	Claude
DASSE	Daniel	LAURENT	François	ROULEAU	Jacques
DAUFRESNE DE		LE BER		ROUSSEL	Michel
LA CHAVALERIE	Xavier	LE BLOND	Gabriel	ROUVIER	Pierre
DAVID	Henri	LE FLEM	Pierre	RYBERG	Berlit
DEBLOIS	Gérard	LE GOASGUEN	Charles	SAGLIO	Lucien
DEBRAYER		LE GRAND	Édouard	SALAUN	
DELANNOY	Charles	LE HENAFF	Claude	SAUTOT	Raymond
DENIS		LE JSOLY	Robert	SAVARY	Albert
DESCHAMP		LE MAIRE		SCHMISTT	Édouard
DETESTAT	Bernard	LEONARD	Roger	SECHERESSE	
DEVILLEDEUIL		LEROUX	André	SIMON	Armand
DIAN	Michel	LE SCOUR	Hervé	SINAUD	Roger
DIEU		LEVESQUE	Sylvain	SOULIER	Félix
DIFFRE	Thadée	LEVY	Roger	STENON	Jules
DOMANCE		LHERBETTE		STOEFFLER	Paul
DREYFFUS	Roger	LONCLE	André	TABUTEAU	Étienne
DUNEZ	Marius	LOSTE	André	TESSIER	Louis
ECOCHARD	Henri	LUC	Jean	THEBAULT	Paul
ESPITALIER		LUCCIONI	Georges	THEETTEN	Paul
FALGON	Jean	MALKI	Maurice	THEODORE	Jean
FAVREAU	Benjamin	MANTEL	Claude	THEVENET	
FERREOL	Paul	MARSEILLER	Georges	THOMAS	Jean
FEVRET		MARTET	Robert	TROITSCHLER	Louis
FLEURIOT		MASSOULARD		TROADEC	Pierre
FRANJOUX	Jacques	MATHIEU		VARIERAS	Élie
FRATACCI	Philippe	MATEL	Jean	VASSEURE	Gilbert
FRIZZA	Henri-Christian	MAUBRAS	Jean	VERAT	Jean
FROIS		MAYLIE	Roger	VERON	
FRYS		MAZEAS	Jean	VIALA	Guy
GABATHULER	Jean	MERLIN	Pascal	VIDAL	André
GAILLOT	René	MESSIAH	Albert	VINCENT	Gérard
GAPP	Jean Roger	MEURISSE	André	WARENGHEN	Paul
GARNIER	Jean	MISSOFFE	Dominique	WAUTRIN	
GASTOU	Georges	MOUGEOT		WILLING	Paul
GAUDROT	Roger	MONTEIL	Pierre	WOYDT	
GAYET	Alain	MOORE	Fred	XETXU	Louis
GELY	Léopold	MORVAN	André	ZINGUEDEAU	René
GERARD	Jules	MOULIN	Claude	ZIRNHELD	André
GERBER	Gérard	NEDEY	Gaston	Mme HADKINSON H.A.	Mary
GOMART		NSORDMANN	Roger	JACOB	André
GOSSET	Pierre	NOREAU	Georges		

## Les Évadés de France par l'Espagne

### Informations générales concernant les conjoints de nos membres

#### Pensions en cas de veuvage

Il est généralement admis que l'espérance de vie des hommes est inférieure à celle de leur conjoint : nous souhaitons bien sûr longue vie à tous, mais bien souvent nos infirmités nous font précéder nos épouses dans un monde que nous espérons meilleur.

En cas de décès de votre conjoint prévenez au plus tôt le président de votre association qui se chargera avec l'aide de son secrétaire et du secrétaire général de la confédération d'établir votre dossier pour que votre pension de veuve vous soit réglée le plus vite possible : cela prend en moyenne quatre mois. Pour vous éviter un blocage de vos comptes bancaires, il est recommandé d'avoir un compte-joint qui ne peut être bloqué.

La pension à percevoir a un montant variable :

#### 1° Pension au taux normal

- Si le pensionné bénéficiait d'une **invalidité égale ou supérieure à 85 %** ;
- Si le pensionné est décédé suite à une infirmité reconnue, confirmée par le médecin qui a constaté le décès, et acceptée par le médecin chef du Centre de Réforme ;

Dans ces deux cas le coefficient retenu est de 500 à multiplier par la valeur du point soit, depuis le 1.03.2002 : 12,73 €, soit 6,365 € par mois, net d'impôt.

La partie relative au statut disparaît au décès du pensionné, de même que les degrés éventuels.

#### 2° Pension de réversion

- Si le pensionné disposait d'une **invalidité comprise entre 60 % et 80 %**.

Dans ce cas, le coefficient affecté est de 337 à multiplier par 12,73 €, soit 4 290 € par an et 257,5 € par mois.

Il existe un supplément exceptionnel réservé aux veuves remplissant en même temps les deux conditions suivantes :

- Être âgées de plus de 57 ans, infirme ou atteinte d'une maladie incurable
- Être non imposable.

Par ailleurs les veuves d'un pensionné au taux du grade bénéficient d'une majoration d'indice de 19 points pour les titulaires de la pension au taux normal et de 13 points dans le cas de la pension de réversion.

Jacques Bertrand, secrétaire général

## Les anciens parachutistes SAS

### Les S.A.S. français intégrés à la Regimental SAS britannique

À Paris, le 14 janvier 2002, suggérée par le Colonel Lea à Georges Caïtucoli et Hilaire Colcombet lors du déjeuner qui a suivi la commémoration du 4 septembre dernier à Sennecey, a eu lieu une réunion à l'hôtel Intercontinental à 19 heures. Il souhaitait en effet pouvoir informer les responsables des sections SAS de la proposition de son comité d'accueillir, dans la régimental SAS britannique, tous les SAS français.

Dans ce but, étaient donc réunis :

Le Colonel Richard Lea, vice-président exécutive de la Régimental Association ; le Lieutenant-Colonel Keith Edlin, secrétaire de la Régimental Association ; Georges Caïtucoli, Président d'Honneur des SAS français ; Edgar Thomé, président S.A.S. Bretagne (et son épouse) ; Marc Loï, président SAS Paca ; Hilaire Colcombet, président S.A.S. Rhône-Alpes. Excusé : Roger Flamand, président SAS Sud-Ouest.

Au cours de cette réunion, deux points principaux ont été examinés suivant le compte rendu succinct suivant :

#### 1) Proposition d'accueil des membres des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> SAS français dans une branche française de la Régimental Association britannique.

Le Colonel Lea déclare combien il est heureux de la décision prise à l'unanimité par son association de la création d'une branche française. Elle sera ouverte à tous ceux ayant fait partie de l'un des deux régiments SAS français qui en feront la demande individuelle. Une formule de demande d'adhésion est remise pour diffusion. L'adhésion comporte le règlement d'un montant unique 17 € (110 francs) qui inclue l'abonnement pour un an à la revue bisannuelle Minerva.

Les membres français bénéficieront des mêmes avantages que les britanniques et branches existant déjà dans d'autres pays. Par ailleurs pour la cérémonie annuelle de réunion de chaque section, une participation de la Régimental Association est possible.

Le contact avec la Régimental Association sera assuré par un secrétariat français en liaison avec le Secrétaire de la Régimental Association (le lieutenant-colonel Keith Edlin) directement ou par l'intermédiaire de son représentant en France, Gérald Rix.

Georges Caïtucoli remercie le Colonel Lea et lui dit combien nos amis ont été heureux de cette proposition. Tous ceux que nous avons pu contacter ont accepté avec enthousiasme. Il propose de faire traduire la formule d'adhésion et de la diffuser par les chefs

de section et aussi aux membres ne disposant plus d'une section locale. Les réponses et les contributions seront centralisées et transmises par le secrétariat français. Il propose que celui-ci soit assuré par Paul Ravassard qui couvre déjà la préparation de la manifestation internationale de Sennecey-le-Grand, et qui, à ce titre, est en relation avec Gérald Rix, son voisin.

#### 2) Inauguration de la statue de David Stirling le samedi 8 juin 2002 à Stirling et projet de voyage en Écosse.

Lors de la dernière réunion à Sennecey, il avait été suggéré de faire coïncider les deux activités. Mais une double difficulté se présente : les dimanches 2 et 9 juin sont jours d'élection en France. Il paraît donc très difficile d'envisager le voyage pendant la semaine encadrée par ces deux dimanches et il faudra le prévoir pour une autre date.

Hilaire Colcombet

PS : Ces informations ainsi que la demande d'adhésion à la SAS Régimental Association ont été adressées aux chefs des sections pour diffusion. Ceux qui n'ont pu être touchés directement peuvent demander une formule d'adhésion à Paul Ravassard, 5, rue Claude Brosse, 71850 Charnay-les-Macon.

## Réunions

#### • Île de France

Le traditionnel déjeuner de la "Galette des rois" a réuni le 18 janvier autour de Michel Starckmann les SAS de l'ancienne section Île de France.

Plus d'une cinquantaine de participants se sont retrouvés dans une joyeuse ambiance au Club FFL.

Un calendrier des déjeuners a été arrêté pour l'année 2002.

Le mardi 5 mars - le jeudi 6 juin

Le jeudi 19 septembre - le vendredi 6 décembre

Les SAS intéressés devront réserver leurs couverts cinq jours avant la date, directement auprès du gérant du Club : Tél. : 01 53 62 81 81.

#### • Ouest-Bretagne

L'assemblée générale des SAS de Bretagne se tiendra à Brest le jeudi 25 avril. Pour tout renseignement prendre contact avec Louis Masserot, Tél. : 02 96 94 35 01

Les cérémonies commémoratives auront lieu :

- à Saint-Marcel le dimanche 16 juin (2<sup>e</sup> tour élection législative)
- à Duault le dimanche 23 juin ainsi que La Chappelle-des-Haies
- à Kerihuel le dimanche 14 juillet.

#### • Rhône-Alpes

L'assemblée générale SAS de la région se tiendra le 11 avril 2002. Pour ceux qui cela intéresse, prendre contact avec Paul Ravassard au : Tél. : 03 85 34 23 25.

#### • Commémoration du raid SAS sur Héraklion (juin 1942)

Si vous êtes intéressés par ce voyage vous devez vous inscrire d'urgence auprès de Jack Sibard, 7 avenue Dr Roger-Daignas, 33700 Mérignac, Tél. : 05 56 47 49 11

Départ lundi 10 juin - Retour lundi 17 juin.

Séjour hôtel\*\*\*\*, repas, excursions, avion AR compris TTC 853,71 € (5 600 F).

Départs au choix : de Paris, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux et Nantes. Le regroupement général se faisant à Héraklion.

## A lire

*Mission en Crète - juin 1942* de Jack L. Sibard

Il reste encore à J. Sibard une trentaine d'exemplaires du livre qu'il a édité à compte d'auteur, relatant la préparation, l'exécution du raid sur la base aérienne d'Héraklion et la suite de cet extraordinaire exploit des SAS français commandés par le capitaine G. Bergé. Ce document écrit par le dernier survivant de cette équipe, se lit d'une traite comme un passionnant polar.

Si vous souhaitez le recevoir, sans attendre envoyez-lui un chèque de 27,05 € - port inclus - au 7 av. du Dr Roger-Daignas, 33700 Mérignac.

*Histoire de la Résistance en Saône-et-Loire (maquis, Forces spéciales, SAS)*

L'auteur Patrick Veyret a effectué un travail particulièrement documenté qui apporte des informations inédites sur les opérations qui se déroulèrent dans cette région dont un récit inédit à la gloire des jeeps du 3<sup>e</sup> SAS à Sennecey-le-Grand.

Nul doute que ceux des nôtres qui ont participé à tous ces combats retrouveront dans cet ouvrage d'émouvants souvenirs. 200 pages - 160 photos - adresser vos commandes en joignant un chèque à Patrick Veyret, La Maison de Varennes, Chemin de la Poyat, 01480 Frans. Prix unitaire 30,18 € - ajouter 3,95 € pour expédition.

### Mise à jour de l'Annuaire SAS

Veuillez noter les changements d'adresse ci-dessous :

Marcel MOUGNE 10047 Westpark # 55 Houston  
TEXAS 77042 USA

Denis NICLET 303 (3<sup>e</sup> étage) 17, rue des Rocherêts  
51200 EPERNAY - Tél. : 03 26 54 90 06

Pierre PAMS "OURNECS" - 09260 STE CROIX-VOLVESTRE  
Tél. : 05 61 90 66 01

Nous recommandons aux responsables des Associations SAS régionales (ex-sections) ainsi qu'aux camarades isolés d'adresser les textes concernant les SAS directement à Noël Créau, 40, rue des Poissonniers, 92200 Neuilly-sur-Seine.

## Le premier envoyé de la France Libre en zone occupée

### Le témoignage du lieutenant de vaisseau Hubert Moreau

*Au cours de l'été 1940, l'aspirant Hubert Moreau (1920-1959), fils d'un amiral resté fidèle à Vichy, accomplit quatre missions en Bretagne pour l'Intelligence Service. La première eut lieu le 27 juillet, avec l'accord du général de Gaulle, ce qui fait de lui le premier envoyé de la France Libre en zone occupée, avant Jacques Mansion, déposé au début d'août dans la région de Bénodet.*

*Le texte qui suit est un extrait d'une longue narration de Hubert Moreau retraçant son parcours à partir du 16 mai 1940, date à laquelle il passe à Versailles, l'écrit du concours d'entrée à Saint-Cyr.*

*Nous reprenons seulement ce récit au moment où, ayant décidé de répondre à l'Appel du général de Gaulle, il part avec son cousin dans une petite embarcation pour l'Angleterre.*

Arrivés à bord une surprise désagréable nous attendait. Ce bateau n'était pas ponté et était beaucoup plus petit qu'il m'avait semblé de loin. Il y avait pourtant un petit moteur et le grément paraissait complet. Pendant que Gérard embarquait le matériel, je m'affairais à hisser les voiles, ce qui n'était pas facile de nuit dans un bateau qui vous était inconnu et quand il faut éviter toute espèce de bruit et de lumière.

La lune était cachée et ne devait se lever que vers 1 h. du matin, ce qui ne nous laissait qu'un temps très court pour partir. Enfin vers minuit et demi tout fut prêt, et faisant un éclair bref auquel il fut répondu par deux autres éclats vifs, nous larguions le mouillage en y laissant le youyou qui nous avait emmenés. Dans notre hâte, nous y laissions d'ailleurs mes souliers !... Une petite brise soufflait, mais je pense qu'un courant devait nous aider, car au bout de deux heures, alors que mon cousin ronflait profondément, je distinguai un amas de rochers sur lequel se brisait la mer. Nous avons fait route au sud depuis le départ et je me demandai un moment ce que cela pouvait être... Tout à coup, je pensai à un tas de cailloux dont j'avais complètement oublié l'existence. J'aurais pu revenir et tâcher de les contourner vers l'Ouest, mais je pensai que ce faisant, nous ne serions pas hors de vue au petit jour et qu'il fallait à tout prix s'éloigner davantage.

Avec le jour levant nous pûmes faire une inspection de notre nouveau domaine. Le moteur, un monocylindre de bonne marque, faisait bonne impression par sa propreté et par le soin avec lequel il était recouvert. Un grand tonneau de 100 litres se révéla au 4/5 vide, et le réservoir ne valait guère mieux. En tout nous possédions environ 25 litres d'essence. Quant à l'huile, il y avait un bidon à moitié plein, et nous en avions apporté à tout hasard un autre de la voiture. Enfin, un coffre à l'arrière nous fournit un second compas, du fil à voile et un certain nombre d'objets utiles. Vers 10 h. du matin, le vent qui jusque-là avait soufflé de l'ouest modérément sauta au sud-ouest et se transforma en quelques moments en une véritable tempête... toutes proportions gardées, car avec un autre bateau ce n'aurait été qu'une forte brise. Vraiment nous avons eu une chance inouïe en trouvant un bateau aussi complètement gréé. Je souhaite un jour de pouvoir remercier son propriétaire car il nous a réellement sauvé la vie.

Une fois en route, je m'aperçus que la mer aidant nous dérivions d'au moins 20°, ce qui ne faisait plus guère comme route que du sud-est ; aller sur l'autre bord ? Cela nous faisait faire du nord-ouest et nous amènerait vite en vue de la côte que nous avions quittée. Je décidai donc de continuer ainsi jusqu'au milieu de l'après-midi, espérant en virant alors pouvoir doubler à la nuit

l'île de Sein, quitte même à passer dans le terrible raz de Sein. Pour ajouter à nos ennuis, nous découvrîmes que d'après le petit compas trouvé à bord, nous faisons route vers l'est. Lequel croire ? Après une demi-heure de réflexion, je pensai qu'après tout les vents du sud-ouest étaient plus fréquents que les vents du sud, ce qui donnait raison à notre compas. Le soir, après avoir viré, nous vîmes que le vent semblait mollir, à tel point que vers 10 h. du soir nous étions en train de faire le bouchon au milieu d'une très grosse houle... désastreuse pour l'estomac de Gérard. Le lendemain matin une très petite brise sous un soleil magnifique nous amena en vue d'une côte que nous prîmes pour Ouessant. Le lendemain (troisième jour), cette côte disparaissait elle-même ; route au nord pendant ces deux jours. La brise était tellement faible que j'essayai de faire partir le moteur. Malheureusement, il était noyé, et dans la forte houle il n'était pas question de le démonter. De plus le soleil brûlant nous avait donné à tous deux des coups de soleil qui nous avaient passablement abrutis. Si Gérard n'avait plus trop le mal de mer, il commençait par contre à avoir pas mal de fièvre mais je ne pouvais rien y faire...

Au matin du quatrième jour (nous avions passé la nuit barre amarrée) et faute de vent en dérive, car je commençai à mourir de fatigue, nous nous réveillâmes dans une brume épaisse. La houle avait une curieuse apparence, et bientôt nous vîmes à quelques centaines de mètres une bouée qui sembla défilier à toute vitesse avant d'être de nouveau avalée par la brume. Comme il n'y avait pas de vent, ça ne pouvait être que le courant, mais il devait être alors d'une force extraordinaire. De plus ce courant portait au sud. Mais alors où étions-nous ? Si nous avions laissé Ouessant la veille dans le sud-ouest et en admettant que nous ayons fait route au nord, nous devions être au pleine Manche, où le courant n'est pas très fort, et où en tout cas il n'y a pas de brise, autant qu'il me semblait me souvenir...

Mais bientôt de violents remous se montrèrent à la surface et la houle se trouva d'un seul coup doublée. Après quelques minutes la même bouée fut de nouveau aperçue mais semblait cette fois faire route au sens inverse ; vraiment je n'y comprenais rien. Une toute petite brise se leva alors et nous commençâmes à laisser un faible sillage derrière nous. Il était temps ! Car plus tard un gros remous le long du bord annonça la présence d'un caillou, bientôt suivi d'une quantité d'autres et sans la possibilité de manœuvrer, le courant nous aurait sans aucun doute fait écraser sur l'un d'eux en quelques instants. Enfin, vers midi, la brume se leva et nous montra que nous étions à un mille de la côte dans l'ouest et qu'une sorte de baie semblait s'ouvrir dans la direction de l'est.

Nous y entrons aussitôt, mais n'ayant vraiment aucune idée si nous étions en France ou en Angleterre, mais cette dernière solution nous semblait beaucoup plus probable. Pendant deux heures nous fîmes route lentement à l'est et lorsqu'au début de l'après-midi la brume se leva complètement nous étions en vue d'un port qui me sembla assez important. C'est simplement alors que le paysage me parut familier et il est impossible de dire avec quel désespoir je reconnus la vue de ... Douarnenez. Il nous aurait été difficile de nous mettre plus dans la gueule du loup : nous étions en vue de toutes les côtes et comme aucun bateau n'avait le droit de circuler, nous étions absolument seuls... facile but pour un avion ou une vedette de patrouille. Pour comble d'horreur la faible brise qui nous avait amenés là tomba tout à fait nous laissant complètement en panne. Je crois que ce fut le dernier coup pour Gérard. Avec le mal de mer et les coups de soleil, se trouver après quatre jours encore en France quand je lui avais promis qu'en trois jours nous serions arrivés, c'était trop pour lui. Ce qui s'était passé, c'est que nous avions fait moins route à l'ouest que je n'avais pensé et ce que nous avions pris pour Ouessant n'était en réalité que la pointe de Penmarch ! Le matin, l'endroit pavé de cailloux où nous étions passés, était le redoutable raz de Sein, et il nous restait encore 120 à 150 milles à faire.

Mettant le cap au nord-ouest, nous fûmes rapidement hors de la baie et grâce aux cinq nœuds qu'il nous faisait faire fûmes rapidement huit nœuds et lorsque vers 3 h. du matin, je stoppai le moteur pour économiser l'essence, nous étions à Ouessant à un mille ou deux faisant route avec la brise devenue fraîche, à plus de 4 nœuds et enfin presque vent arrière.

Lorsque le jour se leva, Ouessant était presque hors de vue, et vers 8 heures, nous étions à nouveau seuls sur l'eau sous un soleil brûlant qui fit délirer Gérard toute la journée et m'abrutit passablement. Brise faible qui dans l'après-midi tomba tout à fait, et je dus relancer le moteur pendant encore deux heures, sacrifiant ainsi une bonne partie de notre essence dont il ne restait guère que dix litres.

La nuit, résultat des coups de soleil et de la fatigue, je grelottai sans arrêt. Assis dans le fond du bateau, je tenais la barre, m'efforçant de garder un cap. Mais toutes les cinq minutes, je tombais endormi et, non contrôlé, le bateau remettait "le nez dans le vent" ce qui faisait battre les voiles, ce qui me réveillait immédiatement pour cinq minutes.

De nombreuses fumées annoncèrent un convoi, et malgré le moteur mis en marche à toute vitesse pour nous placer sur sa route, il passa à quelques milles de nous sans qu'aucun bateau se dérangeât !... Quelques moments plus tard, alors que nous partagions les trois derniers petits beurres, ce que j'avais pris de loin pour un nuage se révéla être la terre. Il était malheureusement trop tard pour l'atteindre ce jour-là et nous passâmes la nuit à la cape en dérivant doucement... et surtout en dormant. Au jour, nous mîmes en route le moteur et nous dirigeâmes vers l'endroit le plus proche. Vers 8 h. du matin, un bateau de pêche anglais, après avoir fait quelques tours aux environs, nous prit en remorque et le patron nous offrit un thé voluptueux pour nous qui n'avions rien eu de chaud depuis une semaine. A 10 h. nous arrivons dans un petit port en miniature, le plus joli endroit de la côte de Cornouailles. Après tout, ma navigation depuis Ouessant n'avait pas été trop mauvaise puisque nous n'étions qu'à 15 milles de l'endroit où je voulais atterrir lorsque nous fûmes pris en remorque.

Lorsqu'il s'agit de débarquer, Gérard ne put sortir seul du bateau et moi-même faillis avoir un étourdissement au contact "du plancher des vaches".

Toute la population faisait la haie et nous remplissait les poches à notre passage de cigarettes, de fruits, de chocolats, etc. les



enfants qui sortaient à ce moment de l'école n'étaient pas les moins bruyants ! Au poste de police leur émoi devint complètement compréhensible lorsqu'une glace me montra complètement hirsute, pelant sur tout le visage, pas rasé depuis 8 jours et sans souliers.

Vers midi, une camionnette vint nous chercher et nous emmena en prison... Pas pour longtemps d'ailleurs, car le soir on nous conduisit de nouveau en auto assez loin de là pour nous interroger. Tard le soir un des officiers qui nous avait pris en charge nous amena dîner dans un très grand hôtel et nous allâmes directement dans la salle à manger. Ce fut la plus grande humiliation de ma vie : j'étais pieds nus, répugnant, avec des vêtements en lambeaux... et tout le monde était en smoking ou en robe du soir. Quant à Gérard, il ne valait pas mieux. Inutile de dire que nous fîmes plutôt sensation. Mais lorsque les garçons eurent renseigné les différents clients, c'était à qui viendrait nous serrer la main et nous féliciter.

Nous avons pris contact avec l'Angleterre.

27 juillet 40. Il crachinait doucement dans l'obscurité, et l'on n'y voyait pas à 20 mètres ; Le Corre et moi godillions sans bruit vers la terre de France occupée sur laquelle nous allions, les premiers depuis l'armistice, débarquer dans quelques instants.

Tout avait commencé un mois plus tôt, lorsque le 24 juin après avoir faussé compagnie à "ces messieurs" qui m'avaient fait prisonnier au quartier Fébault à Lorient, j'avais, sur le conseil du curé de Concarneau, volé une embarcation avec laquelle en compagnie d'un cousin j'étais arrivé en Angleterre, le 1<sup>er</sup> juillet après une semaine de navigation.

L'accueil que nous avaient fait les services britanniques n'avait pas manqué de pittoresque. Je vois encore, le policeman du petit



village de Polperro qui, alerté par la population, était venu interroger les deux suspects que nous étions à ses yeux. Du haut de la jetée du port qui me paraissait d'autant plus imposante que nous étions à marée basse, ce fonctionnaire consciencieux nous avait demandé le plus sérieusement du monde si nos passeports avaient été dûment visés par un consul de Sa Majesté. Je lui avais alors avoué que mon passeport était sans doute resté à Paris, tandis que mon cousin, Gérard, gisant dans le fond de l'embarcation après 7 jours de mal de mer et de diète quasi-complète, était bien incapable de répondre à la moindre question.

Il paraît que, de là, on nous avait menés à Plymouth où l'hospitalité d'un asile de fous nous était offerte pour l'après-midi. Je me souviens bien être monté dans une voiture militaire, crois pouvoir me rappeler le premier "pub", où notre chauffeur tint à se faire valoir en racontant notre histoire et à nous reconforter de gin et de bière, mais la fatigue autant que la superposition des boissons fortes offertes par tous les bistrotis de la route au cours de cette tournée des grands ducs, avaient fait que je n'avais repris conscience des événements que tard dans la soirée.

Un officier des renseignements qui nous avait interrogés, s'étant convaincu sans doute que ces deux épaves ne constituaient pas l'avant-garde de l'armée d'invasion, nous emmena dîner dans un hôtel fort chic où il me présenta sa femme, Française de naissance dont il se trouva que je connaissais la famille. Au cours de ce dîner somptueux - les restrictions étaient encore pratiquement inconnues - mon amphitryon m'avait dit une phrase à laquelle je n'avais tout d'abord attaché aucune importance : "Il serait très intéressant que vous me disiez exactement ce qui se passait en France au moment de votre départ. Nous manquons complètement d'informations sur la situation actuelle et je sais que l'on apprécierait beaucoup à Londres des renseignements récents. Il serait bien utile de pouvoir suivre au jour le jour ce que font les Allemands en France occupée". Sur quoi il enchaîna aussitôt en me demandant si je comptais prendre du service dans une unité quelconque. Aspirant de cavalerie en rupture de ban mon avenir militaire paraissait pour le moins compromis et dans un pays qui voyait se préciser la menace de l'invasion, il n'y avait guère de chance de réaliser la carrière militaire à laquelle j'avais souvent rêvé.

C'est ainsi que j'acceptais dès mon premier jour en Angleterre le principe d'un retour clandestin en France.

Le lendemain nous arrivions à Londres où Gérard me quittait définitivement pour aller se remettre de ses aventures nautiques chez un de ses parents et je déjeunais seul à l'hôtel Rubens à proximité immédiate des bureaux du service de renseignements britanniques auquel m'avait adressé l'officier qui nous avait accueillis. A la fin du repas, alors que j'évaluais déjà le trou qu'il allait faire dans mon budget, deux officiers français en uniforme étaient entrés dans la salle. L'un, très grand, un général, m'était parfaitement inconnu, tandis que l'autre, visiblement son aide de camp, avait un air de "déjà vu quelque part" sans que je puisse pour autant l'identifier à coup sûr. En dépit de mon apparence de clochard - qui n'avait d'ailleurs pas été sans soulever la muette réprobation du maître d'hôtel - j'allais donc me présenter à eux : ce fut mon premier contact avec le Général de Gaulle et le Lieutenant de Courcel. J'apprenais alors la création du mouvement des Français Libres ainsi que la présence à Londres de l'Amiral Muselier et du Commandant d'Argenlieu dont j'avais bien souvent entendu parler dans les milieux maritimes.

Mis au courant du demi-engagement que j'avais pris le matin même envers les services britanniques, le Général l'approuvait sous la seule réserve que j'obtiendrais des Anglais, ce qui fut bientôt fait, l'autorisation, au retour de chaque voyage, de venir lui rendre compte directement de mes observations en France.

On m'avait demandé de choisir un moyen de locomotion pour traverser la Manche en me recommandant avec une égale chaleur une vedette rapide (moyen que devait employer Mansion quelques jours plus tard) ou le parachute. La vedette, bruyante et peu maniable, me paraissait a priori à écarter car en supposant que le débarquement puisse se faire sans encombre, elle risquait d'être repérée au retour par la Luftwaffe qui n'eût pas manqué de donner l'alerte. Quant à un parachutage dans l'obscurité sans "comité d'accueil", sa seule évocation me donnait le frisson !... Puisque le bateau de pêche avait réussi à l'aller, un autre pourrait bien me ramener. Ceci posé, il restait à trouver l'embarcation et à recruter un équipage. Mis au courant de mes projets, le Colonel commandant l'Olympia m'avait permis de choisir un homme dans cette caserne qu'ont bien connu les premiers Compagnons, et qui offrait un spectacle à la fois misérable et bien reconfortant.

Dans le coin où s'étaient groupés les pêcheurs bretons, j'eus vite fait de repérer un garçon, Raymond Le Corre, 19 ans, solide et têtue, qui me parut d'emblée sympathique et avait à mes yeux le grand mérite d'être de quelques mois plus jeune que moi : très important pour l'autorité ! ...

Dès le 10 juillet, à Falmouth, nous choisissions un langoustier de l'Île de Sein, le "Roanez an Peoch" dont l'équipage de cinq vieux pêcheurs était aussitôt volontaire. Tout étant ainsi réglé, je m'apprêtais à rentrer à Londres une dernière fois lorsque j'appris par hasard que ces braves îliens avaient laissé derrière eux 26 jeunes enfants à eux cinq ! S'ils n'y voyaient, eux, qu'autant de raisons supplémentaires de travailler à la libération de leur île, je ne pouvais pas honnêtement accepter leur aide pour une aventure aussi dangereuse.

Raymond et moi décidions alors de réarmer une pinasse de Douarnenez qui, après un service dans la marine militaire dont elle avait conservé une mitrailleuse montée à l'avant et un grenadier à l'arrière, avait échoué en rade de Falmouth à proximité du bateau cible "l'Impassible", du "Goumier", du "Théodore Tissier", tous abandonnés, et du "Commandant Dominé" qu'était justement en train de réarmer l'ineffable Jacquelin de la Porte-des-Vaux.

Malheureusement la pinasse qui mesurait environ 16 mètres était sur le point de couler par manque d'entretien et en raison d'une petite voie d'eau facile d'ailleurs à réparer. Le moteur, un Castelneau, excellent était lui aussi noyé mais un mécanicien nous promit de le faire tourner dans les 24 heures.

Le bateau, une fois confié à un petit chantier d'embarcation sous la haute surveillance du Lieutenant Commander Millis R.N.H. officier de la base et de Le Corre, je retournais à Londres chercher un complément d'équipage à l'État-Major de l'Amiral d'Argenlieu, une lettre pour le Commandant du cuirassé Courbet en rade de Portsmouth m'autorisant à recruter à bord trois hommes de mon choix.

Le Commandant m'installa dans les appartements de l'officier en second et le Capitaine d'armes introduisit successivement les hommes qui d'après leur âge et leur lieu d'origine me paraissaient susceptibles de faire l'affaire. Ce défilé, à la lumière d'une méchante lampe à pétrole, des pêcheurs qui me disent tous qu'ils sont volontaires pour un travail spécial. dont il n'est pas sûr qu'ils reviennent (c'est tout ce que je leur en dis pour l'instant) n'est pas sans grandeur. Parmi les quelques 20 volontaires ainsi sélectionnés, j'en choisis trois qui, comme Le Corre, sont du Guilvinec et formeront avec lui une équipe solide.

A notre arrivée à Falmouth, je trouve sur le quai, Mills qui tient à me faire savoir que le bateau sera prêt le soir même et "l'Oncle Tom", adjoint du Commandant du service spécial que j'avais vu

à Londres. Ce surnom que son âge et sa bonté lui valait dans les services britanniques était bien mérité.

Le bateau paré, l'équipage installé, il ne nous reste qu'à prévoir les approvisionnements en vivres et en essence et à réunir les cartes et instruments de navigation indispensables. Mills, toujours lui, se charge de nous procurer un compas convenable de marque française (il pense à tout) qu'il fait compenser aussitôt et une incroyable provision d'essence d'environ 2 000 litres.

Les vivres, étant trop britanniques à notre goût, m'amène à faire faire une perquisition à bord de "l'Impassible", vide, et du "Théodore Tissier". Nous y trouvons une barrique de pinard, d'innombrables boîtes de singes et des biscuits meilleurs que les galettes que nous offre la marine britannique.

Enfin, le 26 juillet, tout est prêt. Le départ est décidé pour l'après-midi afin de profiter du beau temps. Étant donné la vitesse du bateau, il m'apparaît préférable de quitter Falmouth vers 16 heures, afin d'être en vue des côtes anglaises jusqu'à la nuit, ce qui offre une certaine garantie en raison des nombreuses patrouilles de la R.A.F., et de traverser la partie principale de la Manche pendant les heures d'obscurité pour nous trouver à proximité immédiate de la côte de France au lever du jour. D'après certains renseignements, les bateaux de pêche français seraient autorisés à naviguer dans une limite de quatre milles de la côte à condition cependant d'avoir toujours un pavillon blanc au-dessus du pavillon national et de rentrer avant le coucher du soleil. A 4 heures, nous partons.

### Accostage à Guilvinec

De la traversée bien peu de choses à dire. Voyage sans histoire et sans panne qui nous mène le lendemain au lever du jour à quelques milles à l'Ouest de l'Île d'Ouessant, que j'ai l'intention de contourner, le Chenal du Four entre l'Île et la terre étant trop étroit pour nous permettre éventuellement de tenter de nous esquiver si un patrouilleur allemand veut nous arraisonner. D'ailleurs, c'est un des plus sales coins de la côte française tant en raison des nombreux cailloux qui le parsèment que du courant qui atteint parfois 8 nœuds et que nous aurions sur le nez. Vers 8 heures, nous sommes en train de faire route en direction du Raz-de-Sein dans un temps qui paraît devoir être assez calme lorsque, tout à coup, un Dornier que nous n'avons pas entendu, nous survole à très basse altitude. Gros émoi à bord. C'est notre premier contact avec l'occupant et beaucoup dépend de ce qui va se passer. Prenant l'allure aussi naturelle que possible, nous réduisons de vitesse, mettant le cap sur la terre la plus proche, car nous sommes bien en-dehors de la limite des quatre milles et nous nous affairons sur l'arrière à manœuvrer des cordages qui d'en haut à 200 à l'heure peuvent ma foi fort bien passer pour des filets. Nous n'avons naturellement pas oublié de sortir un énorme pavillon français et une serviette qui fait office de pavillon blanc. Après un premier tour à moins de cinquante mètres d'altitude, l'avion ayant repris du champ revient sur nous, plus vite cette fois, et pendant quelques secondes je m'attends à voir les balles gicler dans l'eau ou sur le pont. Heureusement, rien de fâcheux n'arrive si ce n'est au troisième passage, un feu d'artifice rouge, jaune et vert, lâché par un appareil. Nous ne savons pas trop ce que peut signifier un tel signal, mais supposons qu'il doit correspondre à un code probablement connu des pêcheurs et indiquant que nous sommes hors de la limite permise aux bateaux de pêche. Aussi remettant pleins gaz, nous faisons route directement sur la terre, non sans surveiller du coin de l'œil notre berger qui bientôt d'ailleurs s'éloigne lui aussi vers son aérodrome.

L'alerte a été chaude mais tout s'est bien passé. Reste à savoir si nous avons été signalés et si tout à l'heure une vedette quelconque ne va pas venir voir d'un peu plus près ce que nous

faisons là. Aussi, dès la disparition de l'avion, nous faisons route au sud à toute vitesse... 7 à 8 nœuds, avec l'intention de disparaître au plus tôt dans le crachin qui commence.

Mais il est temps de choisir un point de débarquement. La côte Nord devant être particulièrement surveillée, comme étant plus proche de l'Angleterre, il vaut sans doute mieux débarquer sur un point quelconque entre le Raz-de-Sein et Lorient par exemple. C'est de là que je suis parti un mois plus tôt et, à l'époque, la côte était fort peu surveillée.

Déjà la nuit précédente, j'avais discuté de la chose avec Le Corre, qui avait mentionné plusieurs endroits et, en particulier, les plages des environs de Guilvinec, son pays natal, qu'il connaît fort bien. Cependant, dans mon ignorance de cette région que ne peuvent guère combler les cartes marines empruntées au "Tissier", je crois plus sage de consulter les trois autres sur le point qui leur paraît le plus favorable.

Tous sont d'accord pour reconnaître qu'une petite plage dans l'ouest de Guilvinec à un ou deux kilomètres devrait nous convenir parfaitement : "Vous comprenez, m'expliquent-ils, c'est la plage privée du château qui appartient à un Parisien (ce qui, dans la bouche d'un Breton signifie n'importe quel étranger à son village) et comme ils ne sont jamais là en été il y a toute chance pour que la nuit nous y soyons bien tranquilles". Après tout, me dis-je, cela nous permettra de prendre contact très rapidement avec les parents de Le Corre et d'un autre de mes hommes, en toute sécurité et de nous procurer les premiers renseignements indispensables, et j'adopte leur plan.

L'après-midi nous passons le Raz-de-Sein, tout près de la côte, entraînés par un courant terrible et dans une pluie si dense qu'il est impossible que les éventuelles vigies allemandes nous aperçoivent de terre et vers 22 heures nous approchons de Guilvinec. Comme par un fait exprès la pluie a fait place à un léger crachin, la lune ne se montre pas et le vent étant tombé, une mer assez calme nous promet de pouvoir accoster la plage sans difficulté. Cependant il serait risqué de trop s'approcher avec la pinasse et comme il nous faut envisager un départ "en catastrophe", je crois plus sage de donner pour consigne à Baltas, Guenolé et Le Goff de rester à environ trois cents mètres de la terre, en gardant le moteur au ralenti, prêts à partir à la moindre alerte. Le Corre et moi débarquerons avec le youyou que nous échouons jusqu'à notre retour.

C'est ainsi que le soir, à 23 h 30, dans l'obscurité la plus profonde, nous nous dirigeons tous deux vers la plage, non sans avoir donné comme instructions à Le Goff, Baltas et Guenolé d'appareiller immédiatement s'ils entendent des cris ou des coups de feu et de ne pas nous attendre après 4 h 30 du matin, leur présence au petit-jour dans un tel endroit, alors que les bateaux de pêche doivent sans doute être rentrés avant la nuit et ne peuvent sortir avant le jour, ne pouvant s'expliquer facilement.

Tout va bien. Bientôt nous nous échouons sans avoir fait le moindre bruit et abandonnons là notre canot, comptant sur la marée qui descend pour l'échouer complètement sans avoir besoin de le tirer à grand bruit sur les galets et nous partons sur la plage, en direction du village. Nous n'avons pas fait cent mètres que nous entendons des voix excitées tout près, accompagnées d'un grand bruit de bottes...

Aussitôt accroupis derrière un rocher, nous attendons, non sans inquiétude, ce qui va se passer. Bientôt des torches électriques s'allument de tous côtés en même temps que des cris indiscutablement en allemand, laissent penser que les occupants sont à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un. Tout cela n'a rien de particulièrement rassurant mais il paraît improbable que nous ayons été signalés au cours de la journée et encore bien moins que l'on ait su aussi rapidement l'endroit où nous avons

débarqué. Il est cependant incontestable que nous sommes tombés dans un beau guépier et pendant un instant j'envisage même de revenir à la nage vers la pinasse, car il nous est évidemment impossible de reprendre le youyou, en admettant qu'il n'ait pas encore été découvert.

A la réflexion, cependant la meilleure solution m'apparaît être d'essayer quand même d'arriver chez les parents de Le Corre pour nous y renseigner sur ce qui se passe. Mais il serait risqué de faire à quatre pattes peut-être, deux kilomètres au milieu de ces gens qui m'ont l'air fort excités et qui risquent à tout instant soit de nous éclairer de leurs torches électriques, soit de nous entendre. Par contre, en marchant dans l'eau et en n'en sortant guère que la tête, il y a bien peu de chance pour que nous soyons découverts, le clapotis inévitable se confondant avec le bruit des brisants. Sur le ventre nous parvenons au bord de l'eau et pouvons bientôt reprendre notre souffle à dix mètres du bord, dans une position assez humide sans doute, mais qui a l'avantage de nous fournir une incontestable sécurité. Tout doucement nous nous dirigeons vers l'extrémité de la plage, bordée d'un petit mur en espérant bien, une fois franchi cet obstacle, être à l'abri de toute surprise désagréable.

Me tenant par la main et de l'autre portant ses sabots, Le Corre me mène devant chez lui. Une seule fois nous devons, en nous aplatissant dans une encoignure, laisser passer un Allemand que le bruit de ses bottes nous a annoncé à l'avance. Il nous faut longtemps gratter aux volets du rez-de-chaussée pour obtenir qu'on nous ouvre et lorsque enfin des volets s'entrebâillent au premier étage, c'est une voix apeurée qui demande ce que nous voulons. Raymond aussitôt reconnu, la porte nous est ouverte toute grande non sans recommandation de silence. La Kommandantur est en effet très proche et on est à la merci d'un Allemand attardé comme celui de tout à l'heure. Toutes portes fermées et les rideaux bien tirés, nous devons expliquer, souvent interrompus par leurs exclamations, à M. et Mme Le Corre, les raisons de notre présence.

Tout d'abord - c'est ce qui me tracasse le plus - je veux tirer au clair ce qui se passe sur la plage. Nous sommes vraiment bien tombés : le "château du Parisien" qui n'est du reste qu'une villa, est entièrement occupé par les Allemands qui y ont logé un État-major. Nous aurions vraiment pu mieux choisir que leur propre jardin comme lieu de débarquement ! Quant à la corrida dont nous avons été les témoins, elle était due à une grande "souïlographie" à laquelle se sont livrés ces messieurs et qui, bien entendu, a fini par une bagarre.

Après deux heures bien employées, puisque j'ai pu recueillir toutes sortes de renseignements sur les laissez-passer, les possibilités de circulation, l'état d'esprit du village et des villages voisins, et chose très appréciable, une collection complète des journaux locaux depuis l'occupation contenant entre autres choses tous les avis de la Kommandantur, il est temps de songer au départ.

Entre temps nous nous sommes changés et je me trouve affublé d'un pantalon de toile rousse et d'une blouse bleue, tandis que mes souliers ont été remplacés par une paire de gros sabots. Mais la question se pose de savoir s'il est prudent de retourner prendre notre embarcation là où nous l'avons laissée. Les parents de Le Corre nous supplient de n'en rien faire et ce n'est pas sans discussion que je parviens à les convaincre que, déguisé comme je le suis, il n'y a pas grand danger à m'en aller me promener sur la plage. Une fois repéré le youyou, je verrai bien si, aux premières lueurs de l'aube, il a l'air de susciter l'intérêt de ces messieurs. De toutes façons, si nous ne le reprenons pas immédiatement, il sera inévitablement trouvé au grand jour et ils ne pourront pas ne pas voir la plaque - je viens d'y songer avec angoisse - que le constructeur anglais avait fièrement fixée sur l'arrière avec le nom de son chantier quelque

part en Cornouailles. A la suite d'une telle découverte, une enquête sera immédiatement faite dans le pays, avec perquisition à la clé, et Dieu sait quelles en seront les conséquences pour les habitants. Après tout, cela ne m'engage à rien de m'en aller, un panier à la main, faire un tour sur la plage. Il est cependant inutile, et plus prudent afin de ne pas attirer l'attention, d'y aller à deux. Le Corre m'accompagnera donc jusqu'aux limites de la propriété et y attendra cinq minutes. S'il ne me voit pas revenir et n'entend rien de suspect, il rentrera chez lui et par voie de terre, me retrouvera ce soir à 10 heures à Beg-Meil, chez mon ami Gauchard d'où je suis parti un mois plus tôt. Mes adieux sont bientôt faits et laissant là le costume trempé avec lequel j'étais arrivé, je m'en vais, suivi à quelques mètres de Raymond.

Il ne fait pas encore jour mais M. Le Corre m'a dit que les Allemands tolèrent parfaitement que les pêcheurs circulent aux environs du port à partir de 4 h 30 du matin. Effectivement, nous entendons plusieurs fois des bruits de sabots, nous indiquant que nous ne sommes pas les seuls dehors à cette heure. En arrivant sur la plage où maintenant tout est calme, j'ai bientôt fait de repérer l'embarcation qui, semble ne pas avoir été dérangée. En haut de la plage cependant je puis distinguer à travers la brume matinale une sentinelle qui semble faire les cent pas à l'entrée proprement dite du jardin. Sans chercher à me cacher le moins du monde, j'empoigne la drosse du youyou et à grand bruit la remorque sur les galets vers le bord de l'eau. Cinq minutes après je me retrouve à bord, tout heureux d'en être quitte pour cette fois. Il est grand temps que je rentre car mes trois lascars qui voyaient le jour se lever, commençaient à s'inquiéter sérieusement et s'étaient donnés un dernier quart d'heure de grâce avant de remettre le cap sur l'Angleterre.

### *Les Sherlock Holmes de Beg Meil*

A petite vitesse pour ne pas éveiller trop d'échos, nous nous écartons cap au large, ne sachant comment tuer le temps d'ici le rendez-vous de ce soir. Après deux heures de sommeil, je me retrouve sur le pont, appelé par l'équipage, qui me dit apercevoir de nombreux bateaux de pêche en train de sortir des ports de la côte. Je sais déjà qu'il n'y a pas grand danger à en accoster quelques-uns car il est certain que nous ne serons pas vendus par ces braves gens ; au reste, mes hommes les connaissent tous et ont parmi eux de nombreux parents. Effectivement, l'accueil que l'on nous fait à bord du premier ne nous déçoit pas. Nous sommes admirablement reçus par ces hommes qui, s'ils se doutent immédiatement de ce que nous faisons sur la côte, me font comprendre très vite qu'il n'y a pas d'indiscrétion à craindre de leur part. Nous échangeons quelques litres d'essence contre du poisson et causons un moment. Ils attirent mon attention sur la dangereuse incongruité que nous commettons en nous promenant dans cette pinasse à moteur, qui n'est même pas pour marcher à la voile. En effet, il y a déjà longtemps que les pêcheurs ne touchent plus d'essence, et les bateaux ne circulent plus qu'à la voile. J'en prends bonne note pour un prochain voyage. Leur remarque est d'autant plus pertinente qu'indépendamment des 300 litres d'essence que nous avons dans notre réservoir, il y en a encore plusieurs centaines de litres sur le pont, dans des flots qui forment une véritable ceinture plus haute que les rambardes et par conséquent visible de très loin.

Il fait si beau, la brume du matin s'est levée, que je me sens plein d'audace et pense pouvoir prévenir Gauchard du rendez-vous que j'ai chez lui ce soir. Nous nous dirigeons donc vers la baie et nous amarrons bientôt au corps mort que j'avais largué le 24 juin lorsque, m'enfuyant de France - après avoir quitté un camp de prisonniers - j'avais "emprunté" à ce même endroit un fier vaisseau de 4 m. 50 "l'Albatros". Il y a des boches partout sur la

plage ; certains en train de se baigner, d'autres jouant au ballon et quelques-uns enfin en train de tripoter le moteur d'une petite vedette de plaisance amarrée à la cale qui se trouve au milieu de la plage. Seul un Français répare ses filets sur un bateau juste à côté de nous. Je crois bon de l'interpeller avant d'aller à terre.

- Il paraît qu'un bateau a été volé ici le mois dernier ?  
- Eh oui, me répondit-il avec un bon accent breton, c'est celui de Caradec le boulanger.  
- Sait-on qui a fait le coup ?  
- Ce sont des jeunes bien sûr, ils auront voulu partir en Angleterre avec, mais bien sûr aussi ils n'auront pas pu arriver, c'était trop petit comme bateau.  
- Personne ne sait qui c'est et s'ils étaient plusieurs ?  
- Là-dessus mon pêcheur prend un air fin pour me répondre :  
- Il y en a bien dans le pays qui ont l'air de savoir, et puis on a trouvé ses souliers sur la plage ; il y en a qui disent que c'est le fils d'un amiral.

Si je suis sidéré que les Sherlock Holmes du village aient pu, à l'aide de mes souliers - de gros godillots cloutés - découvrir, même partiellement, mon identité, il est cependant évident que tout le monde me croyant mort, je risque peu d'avoir des ennuis de ce côté-là. Au reste, je n'avais fait au mois de juin que passer quelques heures à Beg Meil <sup>1</sup>.

Mais il est temps d'aller à terre. Reprenant le youyou, auquel, dans la matinée, nous avions enlevé la marque de fabrique indiscrète, je m'en vais seul m'échouer sur la cale de halage. Au moment où je mets pied à terre, personne n'a l'air de faire attention à moi et pendant un instant, mes avirons sur l'épaule, je regarde ces messieurs démonter le moteur de leur vedette. Ils n'ont pas d'outils et me demandent en très mauvais français et par gestes si, par hasard, j'aurais une clé anglaise. Il m'est facile de me faire des amis et, revenant à bord, je ramène bientôt l'objet demandé. Sans m'attarder davantage, je m'en vais lentement - mes sabots me gênent horriblement - vers la villa de mon ami, à quelques centaines de mètres de là.

C'est son fils, un garçon d'une douzaine d'années, qui m'ouvre la porte et, en me reconnaissant, a peine à étouffer un cri de surprise. Mme Gauchard m'apprend que son mari est parti quelques jours plus tôt pour Paris, au volant de la voiture que je m'étais appropriée à Brest et que j'avais laissée chez lui. Malheureusement, me dit-elle, il ne sera pas possible pour Le Corre d'être ici ce soir, à moins qu'il n'arrive à faire de l'auto-stop et comme il n'y a guère que les Allemands pour rouler, ce serait un peu risqué ! En effet, le bac sur l'Odet qu'il lui faudrait emprunter pour venir directement à pieds ne fonctionne pas et il va être obligé de passer par Quimper.

L'affaire se complique : de deux choses l'une, ou bien se rendant compte qu'il ne peut être là à l'heure fixée il rentrera tout simplement chez lui, ou bien il essaiera par toutes sortes de moyens d'arriver à Beg-Meil espérant que je l'attendrai quelque temps. Malheureusement je ne puis prolonger notre séjour sur la côte car nous sommes à la merci d'un bavardage de bistrot de la part d'un des pêcheurs que nous avons rencontrés ce matin, ou tout simplement de la curiosité un peu poussée d'un baigneur allemand qui chercherait à monter à bord. A tout hasard, je prévient Mme Gauchard que je retourne aujourd'hui même à Guilvinec. Si Raymond arrive qu'il ne s'inquiète pas et rentre chez lui quand il voudra. Je le reprendrai à mon prochain voyage, peut-être dans une quinzaine de jours.

Après avoir récupéré ma clé anglaise, accompagné de nombreux "dank schön", nous remettons cap au large et vers 19 heures, au coucher du soleil, entrons bravement dans le port de Guilvinec, en même temps que tous les autres bateaux qui, suivant les ordres de la Kommandantur, doivent être au port pour la nuit. Par sécurité, nous nous amarrons à un voilier lui-même mouillé près de

l'entrée, afin de nous tenir près du quai et d'être à même de partir avec le minimum de manœuvres.

Après un léger dîner, vers 20 heures, je m'en vais à terre, escorté de Baltas et Guénolé, laissant Le Goff seul à bord avec pour consignes : "ne pas quitter le bateau, ne pas s'endormir, et si nous ne sommes pas de retour au petit jour, se débrouiller pour rentrer seul à Falmouth".

Sauf pépin mécanique, je le sais parfaitement capable de retrouver la côte anglaise, sinon à Falmouth, au moins dans les environs immédiats.

Nous avons encore une heure avant le couvre-feu et la mettons à profit pour visiter les deux ou trois bistrots - je crains en effet que Le Corre ne soit en train d'y raconter ses hauts faits à des "admirateurs" - et, finalement, arrivons chez ses parents. Ceux-ci, qui paraissent catastrophés, ne l'ont pas revu depuis le matin. Autant qu'on le sache, aucune arrestation n'a eu lieu dans les environs ; il semble donc que mon brave Raymond est en route pour Beg-Meil, à pied, à cheval ou en voiture.

Dans nos pérégrinations à travers le village, nous avons rencontré un mécanicien de moteurs marins, M. Frelhaud, qui m'avoue tout de suite ses convictions d'extrême gauche, mais, un an avant les Russes, veut nous aider et se met à notre entière disposition. Je le charge donc d'un message pour Raymond et m'appête à regagner le bord <sup>2</sup>.

L'heure du couvre-feu est largement passée et c'est encore une fois en rasant les murs que je traverse Guilvinec, escorté de mes deux acolytes et de Frelhaud qui veut à toute force vérifier le moteur pour être sûr que nous n'aurons pas d'histoire. Nous reprenons le youyou le long du quai et traversons le port en direction de l'endroit où nous avons laissé Le Goff. Tout doucement, car il s'agit de ne pas éveiller l'attention de la sentinelle sur la jetée, nous arrivons près de l'entrée du port. J'ai alors un moment de véritable panique : il n'y a plus trace de notre bateau ni de son gardien, et aussi loin que l'on puisse voir dans cette obscurité aucune silhouette ne nous rappelle celle qui nous est familière.

Le Goff n'est pourtant pas reparti tout seul en mangeant sa consigne. D'ailleurs dans le calme de ce soir le moteur aurait ameuté tout le village. Il n'y a pas de raison pour qu'il ait dérivé dehors puisqu'il n'y a pas eu de vent et que le courant n'est guère sensible. Autant qu'on puisse s'en rendre compte il n'a pas coulé non plus. Vraiment je n'y comprends plus rien mais décide avant d'abandonner la partie et retourner à terre, de passer en revue les bateaux pour essayer de découvrir le nôtre, si par hasard il avait changé de place, et d'en profiter pour éventuellement en chiper un autre. Au bout d'une demi-heure de recherches, quasiment à tâtons, il me semble tout à coup voir se découper sur le ciel, près de la jetée, la silhouette de notre bâtiment qui cependant me paraît curieusement déformée. Le mât et le tuyau d'échappement en forme de cheminée semblent raccourcis, tandis qu'au contraire le bateau me paraît étonnamment haut. Nous avons bientôt en nous rapprochant l'explication de ce mystère. En effet, nous en sommes encore à 10 mètres qu'à grand bruit, c'est du moins ce qu'il nous semble dans ces circonstances, le youyou s'échoue et nous nous apercevons avec consternation que la pinasse est entièrement hors de l'eau, aussi proprement échouée que faire se peut et qu'il est possible d'en faire le tour à pieds secs.

Après une gymnastique compliquée, je me trouve sur le pont, incliné de plus de 45° et, à quatre pattes, pénètre dans la cabine arrière. S'il y a un désordre formidable dû à l'inclinaison, je ne vois pas trace d'avarie. Armés d'une lampe électrique, nous inspectons, le compartiment du moteur où il y a pas mal d'eau, mais le seul fait qu'elle est encore à l'intérieur prouve qu'il n'y a

pas de trou dans la coque. Un bidon de 50 litres d'huile s'est renversé et a fait un beau gâchis, mais ce n'est qu'un petit malheur. Dans la cale, devant, il est presque impossible de pénétrer ; toutes les provisions récoltées sur le "Président Tissier" nagent au milieu de flots de vin rouge, la barrique mal bouchée s'étant vidée parmi les nouilles, le thé, etc.. Mais toujours pas trace de Le Goff. Dans le poste d'équipage, à l'extrême avant, même tableau, même désordre. Je m'apprête à en ressortir, maudissant le gardien qui m'a tout l'air d'avoir disparu, lorsque je le découvre sur une couchette, recouvert d'un tas d'affaires qui lui sont tombées dessus, et dormant à poings fermés. Une lampe à pétrole s'est même renversée sur sa couchette sans le réveiller. Bien sûr nous sommes tous très fatigués, mais puisqu'il s'est étendu, il avait l'intention, malgré mes ordres, de se reposer. Et puis je soupçonne ce sommeil si profond de n'être pas dû seulement à la fatigue mais aussi à une visite au fût de vin rouge qui était, j'en suis certain, fort bien bouché lorsque nous sommes partis à terre.

De toutes façons, ce n'est pas le moment de demander des explications et nous tenons un conseil de guerre dans la cabine arrière pour prendre une décision qui s'impose : la marée était haute un peu avant 11 heures du soir, à première vue le bateau s'est échoué à l'étable de haute mer et ne flottera donc pas avant 20 heures demain matin. Mais, il va faire jour dès 5 heures et comment diable ne pas attirer l'attention jusqu'à ce que la mer soit assez haute pour nous permettre de sortir. Comble de malheur, m'apprend Frelhaud, les pêcheurs ne sortant pas le samedi pour je ne sais quelle raison, syndicale ou autre, il va y avoir un tas de flâneurs et notre appareillage ne manquera pas d'attirer l'attention. Il ne reste qu'une chose à faire, c'est de miser sur la discrétion, ou au moins sur le patriotisme des habitants, en même temps que sur la bêtise des boches. Après tout, ce ne sont que des soldats et tout ce qui concerne la navigation ne doit pas leur être très familier.

Heureusement, nous avons, dans la cale un certain nombre de brosses, et Frelhaud me donne l'idée de "réparer notre hélice". Tout ceci pour nous être mis au sec exprès pour nettoyer la coque et faire des réparations bien que cela ne puisse tromper que des soldats, car un marin n'aurait jamais choisi un endroit aussi rocailleux pour échouer un bateau, alors qu'à quelques mètres se trouve une cale faite exprès. Mais comment s'expliquer que le bateau, qui était pourtant soigneusement amarré, ait ainsi dérivé à travers le port ? A cela il m'est impossible de répondre encore maintenant. Amarrage mal fait ? Malveillance d'un autre pêcheur ? je ne sais. Il est en tous cas certain que j'aurais dû vérifier moi-même la manière dont était tournée notre amarre, car cette négligence risque fort de nous attirer des "ennuis".

Dès le lever du jour, la sentinelle sur la jetée nous aperçoit, nous affairant avec brosses et seaux autour de la coque, pendent que l'un d'entre nous tape à coups redoublés sur un mauvais ciseau aux environs de l'hélice. Mais tout ceci n'est que du théâtre et je me demande jusqu'à quand cela prendra, car le bateau est en parfait état ayant déjà subi la même opération trois jours plus tôt en Angleterre. Quoiqu'il en soit, le sentinelle, très heureuse de cette distraction, descend sur les rochers et vient contempler notre travail, sans manifester le moindre étonnement. S'approchant de notre arrière, le boche essaye sa force à faire tourner l'hélice, sans remarquer que sur le tableau, au-dessus de se tête, ne figurent aucun des numéros ou noms réglementaires pour tous les bateaux de pêche. Satisfait sans doute de son inspection et après toutes sortes de sourires et de mots allemands que nous croyons être bienveillants, le soldat repart prendre sa faction, à notre plus grand soulagement. Ni les bidons d'essence, ni l'absence d'engins de pêche, rien ne lui a paru suspect et s'il est vrai qu'il y a un Bon Dieu pour les

ivrognes, il est certain que Le Goff qui, après tout est à l'origine de tout cela, l'a sérieusement mis à contribution.

Vers 7 heures cependant, ce que je craignais se produit : les pêcheurs, qui sont réunis en groupes sur le quai, commencent à s'approcher et il est visible que nous faisons le sujet de leurs conversations. Jusqu'à présent, ceux qui nous avaient vus ont dû être assez discrets car beaucoup, parmi les nouveaux venus, ont l'air très surpris de nous voir là. Cependant nous avons encore un sursis, personne ne cherchant à engager la conversation avec nous ; tout au plus quelques signes amicaux sont-ils faits à mes hommes par des amis ou des parents qui les contemplant du haut du quai. Mais combien de temps tout cela va-t-il durer ? La marée monte - trop lentement à mon gré - l'eau est encore loin de lécher la coque et je prévois déjà que le bateau qui a dû s'échouer à l'étable de haute mer, ne flottera que quelques instants.

### *Dans le bureau de M. Québriac*

Vers 8 heures arrive un homme en uniforme, poussant une bicyclette, qui se joint au groupe de pêcheurs et semble nous examiner avec beaucoup d'attention. Au bout d'un moment, reconnaissant Guénolé qui, lui aussi, est un enfant du pays, il l'interpelle et lui demande de venir lui parler sur le quai. Il me faut à tout prix éviter ça ; ce type paraît être un "officiel" d'une espèce quelconque et si je laisse un de mes hommes aller le trouver, nous risquons de nous embarquer dans une sale histoire. C'est moi qui suis responsable et si nous devons nous faire arrêter il est préférable, dès le début, que j'affirme mon autorité. Aussi, disant à Guénolé de rester tranquille, je monte sur le quai pour éviter d'avoir à hurler les questions et les réponses, et m'approchant de l'homme en qui je reconnais un gendarme maritime, lui demande ce qu'il veut, devinant déjà de quoi il retourne :

- Qu'est-ce que vous faites là avec ce bateau ?
- Vous voyez bien, nous nettoions la coque et réparons notre presse-étoupe qui fuit.
- D'où venez-vous ?
- De Douarnenez simplement, pourquoi ?
- Comment se fait-il que le nom et le numéro ne soient pas inscrits sur la coque ? Avez-vous des papiers ?

Cette fois-ci ça y est, nous sommes au pied du mur et il va falloir sauter. Cependant, il importe avant tout de gagner du temps et je lui demande pour le compte de qui il travaille : les occupants ou l'administration maritime ?

- Pour l'administrateur, bien sûr.
- Dans ce cas, allons le voir, il vous expliquera tout.

Je ne fais pas cette réponse au hasard, parce que je ne sais plus lequel de mes quatre lascars m'a parlé de l'administrateur M. Québriac, en m'en disant grand bien. Il a même été pendant un temps mobilisé comme officier de réserve à Quiberon à l'organisation des convois maritimes ; il était donc sous les ordres de mon père. Je pense par là réussir à trouver un joint pour arranger les choses. En tous cas c'est notre seule chance.

Autour de nous les conversations se sont tuées et le gendarme qui n'a décidément pas l'air commode, empoignant d'une main sa bicyclette et de l'autre mon bras, m'emmène vers l'immeuble de l'administration maritime de l'autre côté du port.

Nous sommes bien vite arrivés, et me tenant solidement par le bras, le gendarme s'engouffra avec moi dans le vestibule. Il est si gonflé de son importance qu'il ne répond même pas aux questions que lui pose une tête curieuse qui apparaît à l'entrée d'un bureau et nous allons directement au premier étage chez M. Québriac. J'ai eu le temps de réfléchir en montant l'escalier, sur l'avantage qu'il y aurait à ce que notre histoire fut présentée

par "moi-même", comme dirait Sacha Guitry, et hors de la présence de mon cerbère.

Aussi, le bluffant carrément, j'ouvre la porte du bureau, sans même frapper, en disant au gendarme : "Attendez-moi dans le couloir, j'ai un mot à dire à l'administrateur". Sur quoi, je lui referme la porte au nez.

M. Québriac, assis à son bureau, gribouille quelque chose et, pensant sans doute que c'est un employé quelconque qui vient d'entrer, ne lève tout d'abord pas les yeux de son travail. Au bout d'un instant, surpris par mon silence, il me regarde avec un certain étonnement et me demande ce que je veux.

- Rien du tout, c'est votre gendarme qui m'a amené là.
- Mais pourquoi, qu'avez-vous fait ?
- Rien de particulier, mais je n'ai pas les papiers pour le bateau que vous pouvez apercevoir par la fenêtre échoué là-bas.
- Mais il est à vous ce bateau ? D'où venez-vous ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Et je vois mon interlocuteur commencer à s'impatienter de ce qu'on lui fasse perdre son temps pour ce qui n'est, pense-t-il, qu'une contravention sans intérêt.

- Oh, c'est tout simple, nous arrivons d'Angleterre et nous y retournons tout à l'heure. Nous n'avons pas eu le temps de nous munir de tous les papiers et laissez-passer de la Kommandantur.

A ces mots, l'administrateur se dresse derrière sa table et me montre l'image de la plus parfaite stupéfaction. Peut-être après tout y a-t-il de quoi ! Après m'avoir fait répéter ma déclaration, et ce faisant je ne me sens pas très confortable, sa figure s'éclaire et il semble manifester une grande joie. "Enfin !" s'écrie-t-il, et il commente cette exclamation sibylline en m'expliquant qu'il était convaincu de pouvoir un jour prendre contact avec "l'autre côté" et qu'il est heureux que cette occasion soit enfin arrivée... ouf !

J'ose à peine croire en ma chance, mais il faut en profiter sans attendre et mes premières paroles sont pour demander à M. Québriac de renvoyer son gendarme qui attend dehors et qui risque de réaliser à la longue que je me suis moqué de lui. Entrouvrant la porte, l'administrateur donne aussitôt les ordres nécessaires en priant son gendarme de laisser tomber complètement l'affaire, qu'il prend en main lui-même. Puis revenant s'asseoir à sa table il m'offre une cigarette, se met à mon entière disposition pour tous les renseignements que je pourrais lui demander. Tout d'abord je me présente - et je crois me rappeler que je lui fis à cette occasion un gros mensonge en me prétendant officier de marine, mais je pensais que ce pourrait être un moyen de me faire considérer comme un collègue - et pour lui permettre de m'identifier tout à fait, lui parle de mon père qu'il a eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer. Un certain climat de confiance ainsi créé, je lui expliquai rapidement nos aventures et lui fis part de mon inquiétude à l'idée que la moitié de la population sait déjà ce que nous faisons ici et qu'il suffit d'un mot pour que les Allemands soient au courant. Cependant, un coup d'œil par la fenêtre me rassure, car la pièce de théâtre a l'air de se dérouler normalement et mes hommes s'affairent toujours autour du bord que la mer va bientôt atteindre.

Je passe ainsi plus de deux heures dans son bureau, cependant qu'il me donne un aperçu sur la mentalité des bretons de sa région et de précieux renseignements sur les troupes qui y tiennent garnison. Les boches ont souvent recours à lui pour communiquer des arrêtés de Kommandantur et, d'une manière plus générale, pour faire fonction d'officier de liaison, il est ainsi au courant de beaucoup de choses et je ne pouvais trouver de meilleure source de renseignements.

D'autre part, ses fonctions officielles l'amènent souvent à se rendre à Quimper, Rennes ou Lorient et il peut me documenter très exactement sur les règlements boches concernant la navigation et sur les possibilités de débarquement dans ces différents ports. Enfin, pour éviter qu'une mésaventure semblable à celle de ce matin ne nous advienne à nouveau, il me donne un stock de rôles d'équipages et de congés en douane déjà dûment timbrés et signés qu'il ne nous restera plus qu'à remplir au fur et à mesure de nos besoins. C'est avec ces papiers que plusieurs bateaux ont circulé comme nous au cours des mois suivants. Le temps passe ainsi très vite et vers 10 h moins 1/4 je pense qu'il faut regagner le bord : le bateau commence à se redresser et il ne s'agit pas de laisser passer les quelques minutes pendant lesquelles il pourra flotter, un nouveau retard d'une marée pouvant cette fois-ci être fatal.

Cependant, avant de quitter Québriac, je lui parle de Le Corre en lui demandant de tâcher de le trouver. Il me rassure aussitôt, me promettant de faire son possible et éventuellement de l'obliger à rester chez lui pour éviter qu'il ne parle, jusqu'à ce que je revienne le chercher lors d'un prochain voyage.

De retour à bord, où je suis accueilli avec un soupir de soulagement par mes trois hommes qui se demandaient ce que j'étais devenu, nous mettons le moteur en route pour pouvoir, à l'aide de la pompe, évacuer l'eau, l'huile, le pinard et les nouilles qui sont dans les fonds, et à 10 h 30 comme prévu, le bateau ainsi allégé flotte enfin, et sans demander notre reste, nous sortons, accompagnés par quelques signes amicaux de nombreux spectateurs, en particulier de Québriac qui de la fenêtre de son bureau me fait de grands gestes. La sentinelle de son côté semble trouver tout naturel ce départ, probablement enchanté dans sa bienveillante âme de boche de constater que nos réparations ont si bien réussies.

Le soir, alors que nous doublons Ouessant, je suis réveillé par un silence soudain dû à une panne de moteur qui nous cause, pendant quelques instants, une légitime inquiétude. Il se révèle bientôt que le démontage de la tuyauterie d'essence est absolument nécessaire et au bout d'une heure nous pouvons repartir pour être au jour en vue des côtes anglaises. Une dernière émotion nous attend à l'arrivée : n'ayant pas répondu, et pour cause, aux signaux d'un sémaphore à l'entrée de la baie de Falmouth, un coup de feu de petit calibre est tiré sur notre avant pour nous intimer l'ordre de nous arrêter selon toutes les règles de la guerre de course. Bientôt arraisonnés et dûment reconnus, on nous laisse passer, cependant que Mills est averti, par téléphone, de notre prochaine arrivée. De loin, nous pouvons voir - non sans émotion - sa petite silhouette s'agiter sur le quai et bientôt n'y tenant plus il se précipite dans une embarcation à notre rencontre. Le brave homme est extraordinairement ému...

Après un coup de téléphone à Londres, au cours duquel il est difficile de nous faire comprendre tant l'Oncle Tom à l'autre bout du fil semble excité, je prévins Mills que ce serait folie de retourner en France sur cette barrique d'essence ambulante, qui à priori est suspecte puisqu'il n'y a plus de combustible pour les pêcheurs français.

Nous n'avons eu affaire ces jours derniers qu'à des imbéciles de la "Wehrmacht" mais il est à prévoir que les côtes seront bientôt gardées par des gens de la "Kriegsmarine", plus familiers avec ces questions-là. Mills m'apprend alors que le bateau des pêcheurs de l'Île de Sein, le "Rouanez ar Peoc'h", que j'avais failli prendre huit jours plus tôt, est encore là et qu'il y aurait sans doute moyen de le louer à un prix modique. Ceci aurait l'avantage de nous permettre de circuler à la voile en vue des côtes, ce qui n'empêcherait naturellement pas d'utiliser de temps à autre le moteur auxiliaire assez puissant dont il est muni. Il me

promet d'étudier la chose de près et s'engage à me téléphoner à Londres dans les jours suivants.

Ce même soir, avant de me coucher, il me reste encore une chose à faire, à laquelle je tiens beaucoup : prendre un bain ! Et, disparaissant dans une baignoire à neuf heures et demie, je suis tout étonné de m'y réveiller à quatre heures au matin au bruit fait par le veilleur de nuit inquiet de voir la pièce occupée depuis si longtemps. Ce serait quand même bête d'attraper une pneumonie de cette manière !

Après une fin de nuit plus sèche dans mon lit, je prends vers sept heures le premier train pour Londres où m'accueillent dans la soirée le chef et l'oncle Tom, ce dernier prêt à pavoiser. Les renseignements rapportés ne sont évidemment pas très intéressants, mais permettent tout de même de se faire une idée des conditions de vie et surtout de circulation en Bretagne. En outre, le cadeau de Québriac est inappréciable. Pendant que l'on dépouille les journaux, dont chaque article est minutieusement étudié, je m'attelle à la rédaction d'un rapport circonstancié de notre équipée.

Avant de commencer toutefois, le lendemain de mon arrivée à Londres, je suis reçu par le Général de Gaulle qui est vivement intéressé par tout ce que je puis lui raconter en quelques minutes. Même accueil chez Muselier qui me serre sur son cœur et m'interdit formellement de faire un second voyage, interdiction que je ne prends pas au tragique. Son chef d'État-major, le commandant Mouillec, que l'on connaît à Londres sous le nom de Moret, essaye de me persuader d'aller voir un certain "Capitaine Passy", qui vient d'être nommé chef du 2<sup>ème</sup> Bureau du Général de Gaulle, le futur B.C.R.A. Mais j'ai déjà eu le temps de m'apercevoir que tous ces bureaux en pleine organisation dans l'immeuble de Carlton's Garden sont encore dans une aimable pagaille, sympathique d'ailleurs car la plus franche amitié semble régner.

Pourtant le deuxième ou le troisième jour, alors que je n'ai pas encore terminé de dicter mon rapport que je dois encore - après traduction - contrôler une dernière fois, le Commandant Moret me téléphone et insiste de façon pressante pour que j'aille voir Passy qui m'attend. Le "Chef", consulté, ne voit pas d'inconvénient majeur à cette visite, mais me demande cependant de prier Passy de ne pas prendre des notes sur ce que je lui dirai. Il pourra éventuellement avoir communication de tout ce qui peut l'intéresser dans le rapport que l'on est en train de traduire.

A Carlton's Garden, on m'introduit au quatrième étage dans un petit bureau vitré, où m'attend un capitaine. Après avoir soigneusement tiré un paravent devant la porte pour éviter sans doute que l'on puisse me voir du corridor, il me prie de lui raconter nos aventures. Ainsi que je le lui ai demandé, il s'abstient de prendre des notes et par ses questions témoigne d'un certain intérêt. Cependant, il a au moment où je me lève pour prendre congé ces phrases étonnantes :

- Tout ceci, mon jeune ami, c'est très bien, mais vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez. Croyez-en ma vieille expérience (!), dans ce genre de travail il faut des preuves.

- Il me paraît inutile, mon Capitaine, d'envoyer en France des gens en qui on n'a pas confiance et je puis vous affirmer que tout s'est rigoureusement passé ainsi que je viens de vous l'expliquer.

Mettant alors les deux pouces dans son ceinturon, d'un geste familier au Général de Gaulle, le Capitaine laisse tomber :

- Ah, si vous aviez cambriolé une Kommandantur ou ramené des prisonniers ce serait différent. Vous auriez dû vous astreindre à faire quelque chose de semblable.

Je crois d'abord qu'il plaisante, mais devant son air à la fois supérieur et très sérieux, je sens la colère me gagner et lui réponds vertement "qu'il me paraît qu'on juge les choses d'un point de vue tout à fait différent lorsqu'on est derrière son bureau à Carlton's Garden ou seul, perdu dans la nature en France, sans aucun contact, et avec des moyens fort limités". Avec un haussement d'épaules m'indiquant qu'il me prend définitivement pour un amateur (ce qui est d'ailleurs vrai et je m'en flatte), je prends congé, un peu surpris tout de même de l'attitude adoptée par le responsable du service de renseignements du Général de Gaulle, service qui de toute évidence est destiné à prendre une importance considérable.

Mon rapport dûment terminé et corrigé, je n'ai plus rien à faire à Londres et un second voyage est aussitôt envisagé.

### Le second voyage

Sur un coup de téléphone de Mills me disant que le nouveau bateau, le "Rouanez ar Peoc'h", est prêt, je repars à Falmouth avec le fidèle Oncle Tom, non sans avoir pris congé de l'Amiral Muselier qui pousse des cris dont je ne tiens pas compte, car je les sais inspirés par son amitié. Un passager, dont j'ai fait la connaissance par le Chef, doit nous rejoindre au moment du départ.

Cette fois-ci, et bien que l'on continue à me donner toute liberté quant à mes déplacements en France, il est convenu qu'après nous avoir débarqués, le bateau rentrera en Angleterre pour revenir vers le 20 août nous reprendre, si possible avec Le Corre. Pendant la douzaine de jours qui nous est ainsi donnée, mon passager doit aller à Paris et, de mon côté, je me propose d'entrer en contact avec le plus grand nombre de gens possible et surtout - car les Anglais y attachent une grande importance - de me renseigner sur ce que mijotent les Allemands en vue d'une invasion. Dans ce but, j'ai l'intention d'aller voir They, un ingénieur de Lorient qui m'avait été présenté lors de mon premier départ. S'il est encore en liberté, il pourra sans doute me donner des tuyaux intéressants.

Pendant les deux jours que nous passons à Falmouth à régler les derniers détails, je suis invité à bord du "Commandant-Dominé" qui est en train de réarmer un nouvel équipage français commandé par Jacquelin de la Porte-des-Vaux, dont j'ai fait la connaissance à Londres quelques semaines plus tôt.

A la fois sans gêne et bon garçon suivant son habitude, Jacquelin me dit incidemment dans un coin du carré : "Si tu vas à Brest, ne manque pas d'aller voir ma femme et mes enfants pour leur donner des nouvelles et de l'argent". Sur ce dernier chapitre, il compte sans doute sur la "Cavalerie de Saint-Georges", car il serait bien en peine de me donner la moindre somme.

Le lendemain tout est prêt et au début de l'après-midi nous mettons le cap sur la sortie de la rade, longeant au passage le "Commandant-Dominé" qui nous salue, bien indiscrètement d'ailleurs, d'une sonnerie de clairons. L'équipage est aligné sur le pont et nous ne pouvons nous défendre d'une certaine émotion mêlée d'un peu d'envie, car enfin nous partons sans armes vers un ennemi qui ne nous fera éventuellement pas d'autre honneur que celui d'une balle dans la nuque, tandis que ces camarades que nous laissons là ont, au contraire, devant eux la perspective de se battre au grand jour.

Au coucher du soleil la côte anglaise est encore en vue à l'horizon, mais la brise ayant l'air de vouloir se maintenir, et grâce au moteur qui tourne rond, j'espère bien être près d'Ouessant au matin. Ce même soir, je déclare à mon passager que, fort de l'expérience précédente, nous n'allons pas nous hasarder à un débarquement nocturne en cachette, mais que j'ai l'intention d'entrer en fin d'après-midi dans le port de Douarnenez. Ce serait, en effet, folie que de retourner à

Guilvinec, et un bateau qui aborderait une crique ou même un petit port isolé serait évidemment plus facile à contrôler que celui qui entre dans un endroit de l'importance de Douarnenez, à l'heure où tous les pêcheurs reviennent au port. Il n'est pas très enthousiaste, mais a le bon esprit de ne pas discuter et les hommes à qui je fais part de ma décision se réjouissent déjà à l'idée du "permod" qu'ils se promettent de boire. Douarnenez a, en outre, l'avantage d'être pratiquement confondu avec Tréboul où je sais bien que Madame Caradec à la pension Ty-Mad nous offrira une hospitalité discrète.

Le loch que nous remorquons depuis la sortie de la rade de Falmouth indique près de 100 milles, lorsque vers trois heures du matin nous arrêtons le moteur pensant nous trouver à proximité du chenal du Four que nous comptons emprunter. Si les boches se sont enfin décidés à patrouiller les abords de la côte, il y a quelque intérêt à être aussi silencieux que possible et, d'autre part, dans la brume qui précède le petit jour, ce serait bête d'aller se coller sur un des nombreux rochers dont ces parages sont parsemés. Ce n'est donc pas sans une certaine satisfaction qu'au lever du soleil nous découvrons la côte sur notre gauche, c'est-à-dire à l'Est, à moins de trois mille mètres, cependant que dans l'Ouest nous devinons l'île d'Ouessant. Je ne voudrais pas m'attribuer le mérite d'un atterrissage aussi précis qui n'aurait pu être meilleur avec un radar, mais la providence et le courant ont fort bien fait les choses.

Nous avons largement le temps d'ici ce soir pour gagner Douarnenez, aussi, nous sortons quelques engins de pêche et, pour un observateur de la côte, ce n'est qu'imperceptiblement que nous allons vers le sud pour rejoindre le groupe de pêcheurs sortis de l'Iroise, et plus loin, ceux qui travaillent à l'entrée de la baie de Douarnenez. C'est vraiment la fin d'une belle journée de vacances lorsque nous nous engageons dans la baie de Douarnenez et mettons le cap sur le port.

Le tout est de savoir quel contrôle exercent sur les bateaux les occupants : y a-t-il une visite régulière ? et jusqu'à quel point peut-on leur faire prendre des vessies pour des lanternes ? A quelques centaines de mètres, de la jetée, que nous avons d'ailleurs dépassée pour mieux voir l'intérieur du port, ce qui étant donné la direction de la brise peut paraître tout à fait légitime et s'expliquer par "un bord" un peu long, je suis attentivement aux jumelles les manœuvres effectuées par les bateaux qui nous précèdent. Il y a effectivement au bout de la jetée quelques uniformes feldgrau, et au bout d'un instant j'en vois quatre descendre dans une embarcation qui s'en va accoster un thonier qui vient justement de rentrer. Cependant, celui qui le précédait ne semble pas avoir été visité. Il nous faut donc profiter d'un moment où la patrouille se trouve à bord d'un autre bateau pour essayer de gagner le fond du port, le plus loin possible de la jetée, car je présume que ces soldats - d'après les uniformes nous n'avons pas affaire à la Kriegsmarine - ne doivent pas être désireux, en fin de journée, de faire à la godille un long péripète à travers le port pour venir nous rejoindre. De toutes façons, si nous nous hâtons une fois le bateau mouillé, de tout mettre en ordre et de filer à terre, nous avons de fortes chances pour les gagner de vitesse. Il sera toujours temps après cela de surveiller du bistrot d'en face la suite des événements.

Mais nous avons assez attendu et si nous ne voulons pas attirer l'attention par des manœuvres trop compliquées destinées à nous faire perdre du temps, il faut entrer immédiatement. Presque bord à bord avec un gros thonier nous passons l'endroit critique et la patrouille ne nous fait pas l'honneur ni à l'un ni à l'autre d'une visite. Il ne nous faut qu'un instant pour que le bateau soit amarré, les voiles carguées et la cabine soigneusement fermée. En trois coups d'aviron en youyou - le même que celui qui nous avait servi à Guilvinec et qui, cette fois-ci, a échangé ses plaques contre une peinture soigneusement écaillée, de la couleur du "Rouanez"

- nous sommes au pied d'un escalier.

Au bout de la jetée, il semble que ce soit l'heure de la relève, et ces messieurs sont en grande conversation avec tout un groupe de leurs semblables et d'autres bateaux entrent sans être le moins du monde inquiétés. J'essaye vainement de persuader mes hommes de ne pas s'attarder à boire, car je me méfie des effets cumulés des nombreuses boissons qu'ils ont l'intention d'absorber : "ce sera toujours meilleur que cette saleté de tea des English"...

Ils repartiront demain matin vers sept heures pour profiter comme ce soir de la sortie en masse des bateaux de pêche. Je me propose d'ailleurs de venir assister à l'appareillage, car si par hasard il y a un accroc, il y a tout intérêt à ce que mon passager et moi le sachions immédiatement.

Après le long détour nécessaire pour gagner Tréboul par le port, nous arrivons près de la pension Ty-Mad où nous avons été si bien accueillis, mon cousin et moi, à la fin du mois de juin. Un coup d'œil par la fenêtre de la salle à manger me montre quelques boches atablés pour dîner, mais puisqu'il y a aussi des familles de Français, la pension n'est pas réquisitionnée et nous pouvons entrer.

Dans la cuisine par où nous passons, mon apparition fait sensation, mais Mme Cariou sait faire taire immédiatement sa cuisinière qui me connaît déjà car elle comprend tout de suite, à nos airs un peu mystérieux, que le reste du personnel n'a pas besoin d'avoir l'attention attirée sur nous. Elle nous fait d'ailleurs passer pour des amis venus leur faire une visite en passant. Après un excellent dîner à la table voisine de celle qu'occupent plusieurs de ces messieurs en goguette, et laissant là le passager encore mal remis de ses émotions je m'en vais faire un petit tour de ville comme tout bon bourgeois qui se respecte. A cent mètres de la pension se trouve un bureau de tabac et je ne puis résister à l'envie d'y acheter un paquet de Gauloises.

Le lendemain, lorsque à sept heures du matin j'arrive sur le quai, le "Rouanez", toutes voiles dehors, est déjà hors du port. En le voyant partir ainsi tranquillement, je ne puis m'empêcher de penser aux pauvres poissons, qui, dans la cale, auront fait un trajet vraiment inattendu.

Viens la matinée, mon passager et moi prenons le train de Quimper où nous nous séparons : lui va à Paris, tandis que je vais moi-même faire un tour des côtes bretonnes. Nous devons nous retrouver à Ty-Mad le 17 au soir, étant entendu que l'on ne s'attendra pas et que de toute manière le bateau qui doit arriver le même jour, repartira le 18.

**Hubert Moreau est bien reparti le 18 ramenant en Angleterre de très importantes informations.**

**Deux fois encore il fera le voyage, effectuant ainsi quatre missions en quelques mois avec la couverture du S.O.E. mais avec l'accord du Général de Gaulle. Il quittera début 1941 les services secrets pour rejoindre la Marine. Affecté sur le contre-torpilleur "Léopard", il participera à toutes les opérations jusqu'à la fin de la guerre.**

1 - Ce n'est qu'en 1946 que Gauchard me donnera l'explication de ce mystère : la demi-villa qu'il habitait communiquait avec la partie que s'étaient réservées les propriétaires par un passe-plat dissimulé par le buffet de la salle à manger ; la plus grande partie de notre discussion au cours du dîner précédant mon premier départ avait donc été facilement entendue à notre insu !

2 - Il devait mourir en déportation.

## Les deux défis manqués des Évadés de France

par Robert Belot

20 000 Évadés de France par l'Espagne se sont retrouvés sous les drapeaux, accueillis par les FFL plus anciens, aux côtés souvent des soldats de l'armée d'Afrique, qui avaient choisi de reprendre le combat : ils sont fiers d'y avoir réussi, pensant aussi à ceux et celles qui, arrêtés dans les Pyrénées, ont été déportés en Allemagne.

Toutefois ils ont manqué les deux défis de l'après-guerre, concernant leur statut dans l'Armée et la Résistance : beaucoup n'ont pu obtenir le titre d'interné résistant ; la plupart n'ont pas été reconnus comme FFL.

Nous allons tenter de comprendre pourquoi, en empruntant au livre incontournable de Robert Belot : "Aux frontières de la liberté...", (Fayard 1998) le raisonnement rigoureux de l'historien.

### Droit, mémoire et reconnaissance

Il est symptomatique que les textes qui, au lendemain de la guerre, ont fondé le droit à réparation et créé de nouveaux statuts liés aux spécificités de ce conflit les aient ignorés en ne les dotant pas d'un statut particulier. C'est par raccroc qu'ils ont pu être rattachés au statut d'interné résistant – qui était prévu initialement pour un autre type de situation -, et encore faudra-t-il attendre l'année 1951 et l'intervention du Conseil d'État.

En effet, selon les textes fondateurs (articles L 273 et R 286 du Code des pensions militaires et d'invalidité), le titre d'interné résistant ne peut être concédé qu'aux résistants à la suite duquel elles ont été expressément internés (privées de liberté) plus de trois mois. Il y a donc nécessité de prouver l'existence d'un "lien de cause à effet" direct (article R 319). Ici, sauf à considérer que l'évasion est en soi un "acte de résistance à l'ennemi", l'acte intervient après l'internement (en Espagne) et est constitué par l'engagement ultérieur, dans la plupart des cas, au service d'une formation armée gaulliste ou dans l'armée d'Afrique. Le lien de cause à effet ne saurait être que rétroactif : il y a engagement après internement. Et dans le cas d'espèce, l'internement est-il opéré par "l'ennemi", l'Espagne étant un pays "neutre" ? Dans un premier temps, l'État refuse, pour ces raisons, de reconnaître aux postulants cette qualité d'internés résistants, alors même que l'article R 287 dudit Code qualifie d'acte de résistance "la tentative de quitter un territoire occupé par l'ennemi ou placé sous le contrôle de l'autorité de fait se disant gouvernement de l'État français, ou le passage dans un pays non belligérant, pour rejoindre soit les Forces françaises libres, soit, à partir du 8 novembre 1942, les forces stationnées en Afrique du Nord ou en Afrique-Occidentale française, et ultérieurement les forces relevant du Comité français de libération nationale ou du gouvernement provisoire de la République française.

La juridiction administrative fut saisie. Le Conseil d'État donna le 24 juillet 1951 un avis qui allait dans le sens des postulants. Dans un premier attendu, il considéra que même si les ressortissants français ont été internés en Espagne pour la seule raison qu'ils avaient franchi clandestinement la frontière et se trouvaient en situation au regard des lois en vigueur dans ce pays, il n'en demeure pas moins que le passage irrégulier de la frontière constitue "précisément" l'acte qualifié de résistance exigé par le statut des internés résistants, que par suite il doit être regardé comme la cause déterminante de l'internement. Mais la Haute assemblée considéra toutefois que les intéressés ne peuvent prétendre au statut des internés résistants que s'ils réussissent à établir que le passage dans un pays non belligérant constitue "réellement" un acte de résistance, et que cette preuve ne peut être rapportée que si les personnes dont il s'agit se sont "mises effectivement à la disposition des autorités françaises libres dès leur libération". La reconnaissance de la qualité d'interné résistant aux évadés de France était possible, mais elle était assortie d'une double condition : avant et après l'internement en Espagne, il faut prouver que la sortie illégale du territoire français s'inscrit dans une volonté de lute contre l'ennemi, cette volonté étant prouvée *a posteriori*, dans l'engagement armée à Londres ou en Afrique.

C'est donc uniquement sur le fondement de ce simple avis que, depuis la qualité d'interné résistant est reconnue aux évadés de France par l'Espagne. Pour cela, ces derniers auront toujours le sentiment d'être considérés comme des internés résistants de second ordre, regrettant de n'avoir pu bénéficier d'un statut spécifique qui aurait pris en compte le caractère atypique de la situation qui fut la leur.

L'affaire laissera des traces durables. Les anciens évadés de France, à suivre leur représentants qui jugea utile d'intervenir en 1980 dans le journal *Le Monde* pour implorer leur établissement de leur "mérite" et de leur "honneur", ont "le sentiment d'être encore des hors-la-loi". Après la bataille pour le droit à réparation, et peut-être à cause d'elle, ils peineront toujours à obtenir une reconnaissance de mémoire.

Cinquante-deux ans après la Libération, dans le premier numéro de l'année 1997 de l'Union des Combattants, l'abbé Cordier, président de la Confédération nationale des évadés de France par l'Espagne, lançait encore une supplique pathétique pour que l'histoire des évadés accède à la reconnaissance : "Si encore nous étions confortés par quelques signes. Si enfin l'évasion de France était reconnue comme un événement important de la Résistance française. Si les évadés de France étaient reconnus pour ce qu'ils sont : une com-

posante majeure des armées de la libération, au même titre que les FFL et les éléments de l'armée d'Afrique qui ont repris le combat. Mais nous rencontrons toujours les mêmes exclusives. Bien souvent l'oubli, l'omission pure et simple. En tout cas, le classement dans la frange inférieure des combattants actifs, en dessous des internés en Allemagne, des résistants de l'intérieur et parfois en dessous des STO."

Or, les évadés, dès après la guerre, ont eu tendance à chercher la légitimité de leur aventure dans le seul gaullisme triomphant, à qui l'histoire avait donné raison de manière si éclatante. Le point d'arrivée de l'histoire, comme c'est bien naturel, occultait son point de départ, ou plutôt le réécrivait de manière théologique. Se trouvait ainsi relégué l'entre-deux de ce qui avait relié les deux termes extrêmes de l'itinéraire, c'est-à-dire, en définitive, toute l'épaisseur humaine dont procède l'écriture vive de l'histoire, avec ses pleins et ses déliés, ses ratés et ses hésitations. Ils l'ont fait avec un empressement et une insistance qui avaient peut-être pour origine le souci – inconscient – de taire une autre réalité qui, elle aussi, nous l'avons vue, avait donné lieu à débats et à évolutions, révélée par la problématique du devoir saisie à travers la question de savoir si l'on devait ou pas quitter la *terra patriae*. On espère avoir réussi à montrer que, du moins jusqu'en 1942, cette question était loin de recueillir le consensus au sein du camp du refus.

Cette écriture gaulliste de l'histoire de l'évasion est apparue de manière spectaculaire et très officielle au début des années 1990, lorsque le député Robert-André Vivien, ancien évadé lui-même, à l'invitation de certains groupements d'évadés, formula une question écrite au gouvernement dans laquelle il demandait à ce que le "titre de FFL soit attribué à tous ceux ayant franchi la frontière des Pyrénées avant le 31 juillet 1943". A cette date, l'armée d'Afrique et les forces de la France libre sont réunifiées juridiquement, après accord entre le général Giraud et le général de Gaulle, chef des FFL, trois mois après que ce dernier a rallié l'Afrique du Nord. Les évadés n'ont théoriquement plus à choisir entre l'armée "gaulliste" et l'armée "giraudiste". Ils peuvent être "simplement pour la France", comme dira l'un d'eux. L'inconvénient, c'est que le gros des évadés de France qui ont emprunté les chemins d'Espagne sont arrivés sur le sol africain majoritairement après cette date fatidique et ne peuvent donc plus, contrairement à leurs prédécesseurs, être reconnus comme "Français libre". C'est pourquoi la proposition parlementaire demande que l'on prenne comme fait générateur de l'adhésion à la France libre le franchissement de la frontière et non point l'engagement armé à l'arrivée en Afrique, mesure qui pourrait cette fois concerner la majorité des évadés.

Cette proposition, qui procède d'une prise de liberté avec la réalité historique, pose un double problème. D'une part, elle tend à amoindrir l'idée d'engagement et à banaliser le concept de "France libre". Le fait de "franchir la frontière des Pyrénées" n'est pas en soi un geste constitutif de l'acte d'engagement au service du gaullisme : certains – très peu nombreux il est vrai – ont passé cette frontière avec l'intention délibérée de ne pas s'engager. Adopter cette mesure équivaldrait à transformer automatiquement n'importe qui en "Français libre". Ce serait diluer et banaliser à la fois la notion d'engagement et la qualité de "Français libres". D'autre part, cette proposition méconnaît la diversité des attitudes dans la mesure où les conséquences de son application permettraient d'étendre ipso facto la qualité de "gaulliste historique" à des gens qui, volontaires pour s'engager, n'ont pas forcément souhaité le faire sous la bannière gaulliste. C'est nier l'existence des giraudistes convaincus et d'une frange non négligeable constituée de ceux qui ne se réclament ni du giraudisme ni du gaullisme, surtout dans la période qui précède le milieu de l'année 1943.

Simple titre honorifique, que la reconnaissance d'appartenance aux Forces françaises libres, mais titre éminemment symbolique dont la signification historique n'est pas neutre. Ici, la possibilité d'élargir les conditions de délivrance du titre prestigieux est destinée à apporter la caution gaulliste au phénomène de l'évasion de France par l'Espagne, caution qui seule, pensent les promoteurs de l'opération, pourrait éteindre définitivement les soupçons politiques – le giraudisme notamment – qui planent sur ce phénomène et sur ceux qui l'ont pris en charge, quitte à travestir quelque peu la vérité en la figeant dans la posture univoque de l'historiquement correct.

Cette proposition témoigne de l'existence d'un malaise persistant, près de cinquante ans après les faits. Elle illustre parfaitement la réticence des témoins et de l'historiographie – du moins jusqu'à une date récente – à aborder sans états d'âme la phase initiale de la réalité résistante, une période qui, justement parce qu'elle échappe encore au tropisme unificateur de la France libre, permet d'apprécier plus rigoureusement les manifestations et les formes de la Résistance "en les restituant dans la dynamique et la fluidité qui sont le propre des moments de crises".

Avec l'autorisation de l'auteur

De nos jours, les Évadés de France ont rejoint la Fondation de la France libre, où ils côtoient les FFL d'origine, en frères. C'est bien la plus heureuse issue d'un long cheminement ! (Note rédactionnelle du père Maurice Cordier).

## Quand Vichy livrait la Syrie à l'Axe

Les précisions du général Legentilhomme

**Les causes profondes de l'intervention franco-anglaise au Levant, en juin 1941, sont bien connues. On ne les rappellera donc que brièvement. L'attaque italienne contre la Grèce (novembre 1940), puis l'entrée des troupes allemandes à Belgrade et à Athènes (avril 1941) permettaient à l'Axe d'envisager une offensive au Levant. Une mission allemande arrivée en Syrie au début de février 1941 avait accrédité cette hypothèse, qui se trouva renforcée par le soulèvement pro-allemand de Rachid Ali à Bagdad (début avril). Dans les derniers jours d'avril, la capitulation de la Grèce et le embarquement du corps expéditionnaire britannique assurèrent la mainmise germano-italienne sur les Balkans. Il devenait dès lors évident que seule une action de force permettrait d'éviter que les deux territoires du Levant tombent sous la domination de l'Axe, lequel disposait sur place d'un allié de poids : le haut-commissaire Dentz. La décision d'intervenir fut prise par le général de Gaulle à Brazzaville, le 25 avril. Son déclenchement était subordonné à une menace directe contre le Levant. Un mois plus tard, l'amiral Darlan signait avec le général allemand Warlimont les "protocoles de Paris" qui mettaient la Syrie à la merci de la Luftwaffe. Une fois de plus, l'État français se comportait en partenaire actif de l'expansionnisme hitlérien. Le plan Exporter, mis au point avec le commandement britannique, fut prêt le 25 mai ; l'opération fut lancée à l'aube du 8 juin. Le document que nous publions est un exposé du général Paul Legentilhomme, ancien commandant des troupes françaises de la Côte des Somalis, nommé au printemps 1941 commandant de la division française libre en cours de formation. Il établit de manière indiscutable la réalité de la mainmise allemande et démontre la nécessité pour la France Libre d'intervenir aux côtés des Anglais.**

Voici les détails de l'exposé du Général et les documents produits :

1. - Activités allemandes. La propagande nazie se développe par l'intermédiaire, d'une agence d'information dirigée par un certain Rudolf Roser, dont le Q.G. se trouve à l'hôtel Métropole, de Beyrouth. Il manipule environ 1 500 agents, en grande partie "honnêtes commerçants" allemands. Des fonds importants, des armes et des émetteurs (à Alep, par exemple) sont à sa disposition. Les agitateurs indigènes Sand Kelami et Rachil Barbie à Beyrouth sont à ses ordres.

A ces activités de propagande et de collecte de renseignements s'ajoutent des reconnaissances de terrain par quelques missions militaires temporaires (von Prat et von Lettord-Vorbeck).

Depuis janvier 1941, les manœuvres et les objectifs des Allemands se précisent. Ils dépêchent à Beyrouth un délégué, le ministre plénipotentiaire von Hentig, spécialiste de l'Orient. Immédiatement, le travail de sape de la volonté de résistance des Français et d'action sur les autochtones s'accroît.

Les partis d'opposition, tirant argument du fait que le gouvernement de Vichy s'est retiré de la Société des Nations, revendiquent officiellement le départ des Français du Levant. Ils sont soutenus par les Allemands et provoquent des manifestations à Alep, Homs et Damas.

Von Hentig, prêchant le prochain avènement de l'ère allemande, entreprend alors, avec un appareil quasi officiel, une tournée de visites aux notabilités, aux chefs religieux et aux écoles, à Beyrouth, Damas, Tripoli et Alep.

Parallèlement, cette mission s'occupe d'objectifs économiques en prélevant au Levant de la soie, du papier, de la laine, des peaux et de l'or nécessaires à l'effort de guerre allemand.

2. - Livraisons de bases aériennes, à l'occasion de la révolte irakienne.

a) Télégramme officiel, en date du 10 mai 1941, du général Huntziger au général Dentz :

"Au cours de ses conversations avec le Führer, l'amiral Darlan a concédé aux Allemands l'utilisation des bases aériennes du Levant.

Je vous prie de me faire connaître, par télégramme, personnellement, si une pareille mesure risque d'amener des troubles dans l'armée du Levant.

Télégraphiez vos suggestions. Aucune mesure d'exécution ne sera prise avant que votre réponse n'ait été communiquée à la commission d'armistice."

b) Télégramme officiel, en date du 11 mai 1941, du général Huntziger au général Dentz :

"En cas de survol du Levant par des avions allemands ou italiens, abstenez-vous de toute riposte.

Si certains de ces avions atterrissent sur vos aérodromes, recevez-les et demandez des instructions.

Les avions anglais doivent, par contre, être attaqués par tous les moyens."

Le 11 mai 1941, trois avions allemands atterrissent, à la tombée de la nuit, à Rayak ; ils repartent sur Mesze, où l'ordre est donné de recevoir des "personnalités munies de pleins pouvoirs extraordinaires."

Il s'agit de six officiers allemands qui sont mal accueillis par le commandant de la base, attitude qui lui vaut des rappels à l'ordre et des menaces de sanctions de la part de l'état-major de Beyrouth. Cette mission s'installe à l'Orient Palace, de Damas. Le 12 mai 1941, quatorze bombardiers légers (He.-111) et trois transports "Condor" atterrissent à Mesze.

c) Le 15 mai 1941, les services britanniques signalent :

"Un certain nombre d'avions allemands, avec des marques maquillées, ont atterri sur trois aérodromes syriens (Alep, Palmyre, Deir-ez-Zor)."

d) Télégramme d'Alep n° N/GC/461A en date du 10 mai 1941 :

"Trois avions allemands Heinkel, escortés par un avion français, sont arrivés à Alep, venant de Beyrouth, hier soir, chacun transportant six passagers. Deux d'entre eux sont repartis ce matin pour une destination inconnue. Le troisième est encore ici. Parmi les passagers, il y avait un général allemand, qui a reçu les membres de la colonie allemande et des amis à son hôtel pendant toute la journée. Cet incident a jeté le trouble dans la population française et indigène."

e) Un compte rendu n° 878 du 2<sup>e</sup> bureau de l'état-major de Beyrouth, daté du 17 mai 1941, relate l'arrivée d'avions allemands à Mesze.

f) En outre, une base militaire allemande est installée dans la partie sud du terrain de Neirab, près d'Alep, autrefois réservée à l'aviation civile. Des Junkers-52 y amènent cent cinquante spécialistes allemands qui, travaillant en civil, installent des ateliers et montent des baraquements.

Le 12 mai, le colonel Mantteufel prend commandement de l'enclave allemande de Neirab, dont les effectifs sont rapidement portés à deux cents.

g) Les autorités diplomatiques américaines confirment aux Britanniques ces faits. Par elles, nous savons que le haut-commissaire, ému de ces présences, a demandé "qu'à l'avenir les avions allemands venant en Syrie atterrissent Palmyre pour ne pas se faire trop remarquer".

h) Les compagnies pétrolières, enfin, rapportent que "les avions allemands arrivés à Damas ont été approvisionnés de 22 tonnes métriques d'essence d'aviation à 90 octanes. Il ne reste plus que 87 tonnes de ce type d'essence à Damas". D'autres informations étaient en possession du général Legentilhomme, mais seuls sont cités par lui les textes comportant un caractère officiel et incontestable.

3. - Livraison de bases navales. 26 mai, télégramme officiel au général Dentz : "Les Allemands exigent l'utilisation des ports de Beyrouth, Tripoli et Lattaquié.

Veillez faire connaître d'urgence votre point de vue."

Les F.F.L. ne connaissaient pas alors la réponse du général Dentz<sup>1</sup>. Mais un certain Renoir se présente à Lattaquié pour contrôler les activités de ce port. Le colonel Jordan, délégué local, doit s'incliner devant les exigences officielles allemandes qui portent sur la mise à sa disposition du personnel et des moyens de transport civils nécessaires.



Le général Legentilhomme

4. - Livraisons de matériel de guerre. Enfin des transports d'armes ont été assurés au profit des Irakiens en conflit avec les Britanniques :

a) 12 mai 1941. Train d'Alep (départ 10 heures) à Tel-Kotchek (arrivée le 13 mai, à 4 h 47) ; 22 wagons ; chargement : 10 000 fusils, 250 armes automatiques, 4 canons de 75.

b) 12 mai 1941. Train d'Alep (départ 12 h 17 ; arrivée à Tel-Kotchek 7 h 55) ; 12 wagons ; chargement : 160 tonnes d'armes et de munitions.

c) 25 mai 1941. Train d'Alep (départ 0 h 25) à Tel-Kotchek (arrivée le 26, à 19 h 57) ; 14 plates-formes chargées de deux camions chacune remplis de fûts d'essence d'avion ; 12 wagons : 170 tonnes d'armes et de munitions.

d) 27 mai 1941. Train d'Alep (départ 1 h 15) à Tel-Kotchek (arrivée le 27, à 20 h 13) ; 12 plates-formes chargées de deux camions pleins de fûts d'essence d'avion ; 4 plates-formes pour 1 batterie de 155 ; 9 wagons contenant 125 tonnes d'armes et de munitions...

Les armes, munitions et canons, ainsi que l'essence sont prélevés, ajoutait le général Legentilhomme, sur les "parcs C" où l'armée française du Levant les a déposés, conformément aux clauses de l'armistice acceptées par le général Mittelhauser.

Comme la voie ferrée d'Alep à Tel-Kotchek traverse le territoire turc, le transit des armes est soumis - en vertu du traité d'amitié signé avec la Turquie - à l'obligation d'un préavis de cinq jours et à celle d'une escorte, étant entendu que ces armes ne peuvent servir qu'aux formations françaises chargées du maintien de la paix dans cette région.

Le préavis a été réduit à la demande de l'état-major du Levant et les escortes fournies se montent, à notre connaissance, ajoutait le général, pour chacun des deux premiers trains, à une demi-compagnie du 16<sup>e</sup> régiment de tirailleurs tunisiens. Un officier de l'état-major de Beyrouth attendait au terminus pour remettre ces précieux chargements à un civil à l'accent prononcé : M. Reinhart, venu de Kamechliyé. Une locomotive irakienne remorquait ensuite le train et son chargement.

5. - Présence nécessaire des Français. En apprenant que la décision prise par le cabinet de guerre n'est ni le résultat des pressions du général de Gaulle ni la suite des informations données par les F.F.L., Wavell admet enfin la nécessité d'entreprendre une action de guerre au Levant.

Et puisque les Britanniques sont résolus à intervenir en Syrie, il ne faut pas que l'élimination, par les armes, de l'armée française du Levant entraîne l'éviction de la France de cette région. La présence des F.F.L. à leurs côtés permet de maintenir les droits de la France, droits dont ils revendiquent la responsabilité.

De l'autre côté, l'armée française de Syrie et du Liban n'est naturellement pas tenue informée de l'ampleur des prestations données à l'ennemi. Le commandant prend la responsabilité de l'envoyer au combat en pleine équivoque. Ignorante d'une politique facilitant les intrigues allemandes, elle adopte l'attitude qu'exige le serment d'allégeance au maréchal, fait par écrit, et la volonté de remplir la mission de s'opposer, dans l'Empire, aux convoitises de "qui que ce soit". Ses chefs, pour l'engager davantage, lui font miroiter l'espoir d'une amélioration du sort de la métropole et le retour de prisonniers.

<sup>1</sup> "L'utilisation de Beyrouth, Tripoli et Lattaquié par les Allemands me semble impossible sans risquer des troubles graves. Je propose, comme alternative, la baie de Chekka, où un appontement existe pour accoster des chalands de 3,50 m de tirant d'eau et qui est plus propice à la conservation du secret."

## Mon débarquement

par Marcel Boisot

**Marcel Boisot, qui fut un brillant pilote de chasse des FAFL, est maintenant un philosophe mondialement connu. Il nous raconte avec beaucoup d'humour ce que fut son "D DAY" personnel.**

Nous étions sur une base au sud de l'Angleterre près de Chichester surtout connu pour sa belle cathédrale. Déjà depuis quelques jours on sentait une certaine nervosité, peut-être due à des ordres inhabituels et il devenait clair que quelque chose d'important se tramait. Le 5 juin au soir tous les pilotes furent convoqués par haut-parleur par le Group Captain "Sailor" Malan (colonel) un as sud-africain de la bataille d'Angleterre. Lorsque nous fûmes réunis sous une grande tente, il apparut, nous regarda avec ses yeux froids et perçants, et dans un silence lourd prononça quatre syllabes denses de sens. Oh ! combien denses !

"Boys ! this is it" ("Les gars ce coup-ci ça y est"). Ce fut une explosion de joie. Nous allions participer à la libération de la France et de l'Europe, sur le devant de la scène de la plus grande opération militaire de tous les temps. Cela faisait des années que nous attendions ce jour. Toute la nuit nous pouvions entendre les bombardiers et les DC 3 tirant les planeurs. Notre mission était de décoller à la pointe du jour, vers cinq heures du matin, et aller sur la Normandie assurer la protection du débarquement lui-même. Il faut que je t'explique que nous étions équipés de réservoir supplémentaire d'une heure que l'on pouvait larguer en cas de combat par exemple. La consigne était de se brancher au début du vol sur le réservoir supplémentaire aussitôt après le décollage. Nous décollâmes donc comme prévu et en moins d'une minute une cinquantaine de Spitfires furent en l'air. Pour ma part, à une centaine de pieds, je changeais donc, comme d'habitude, de réservoir et branchais le moteur sur le réservoir auxiliaire et continuais à grimper avec le reste de la formation. Soudain, à environ six à huit cents pieds (2 à 300 mètres d'altitude) le moteur s'arrêta net. Je crois bien que mon cœur aussi s'arrêta... quelques fractions de secondes. Tu ne réalises sans doute pas l'intensité de l'émotion qui t'envahit dans une situation comme celle-là, d'autant que tu disposes de dix à quinze secondes pour agir et te débrouiller pour sauver ta peau. Première chose à faire : larguer cette bombe incendiaire que sont ces quatre cents litres de carburant sous le ventre. Deuxième chose : se sangler de la manière la plus serrée possible en prévision du "crash" (pardon M'sieur Toubon !). Troisième chose : couper le robinet d'essence et les contacts. Quatrième chose : baisser les lunettes, en cas d'incendie. Angoissé je cherche un champ

où je pourrais essayer un atterrissage train rentré, sur le ventre et je découvre - ou plutôt je distingue car il faisait encore sombre - que je me trouve au-dessus de l'aérodrome de Bognor Regis, près de la côte. J'ai alors tenté de sauver l'avion. J'ai descendu le train grâce à une pompe de secours manuel. Sans volet, vent dans le dos, je pose le Spit à grande vitesse lorsque à mon horreur, je vois les Spits du Groupe norvégien qui, à leur tour, s'apprêtaient à décoller pour aller également sur la Normandie. Ne me demande pas comment j'ai pu les éviter mais n'ayant pas de volet, ma vitesse ne diminuait pas très vite et d'un autre je ne pouvais pas trop freiner par crainte de passer sur le dos. Bref, je vis arriver le bout de l'aérodrome sans pouvoir faire grand chose et ma course folle se termina dans un fossé et très mal pour l'avion car le train fut arraché ainsi qu'une partie de l'aile droite, quant au moteur n'en parlons pas.

La voiture incendie et l'ambulance arrivèrent aussitôt et me conduisirent au Bureau de la base, d'où je pus téléphoner à la mienne. Un copain vint me chercher avec un petit avion de liaison et, vue la proximité, dix minutes plus tard je me retrouvais sur ma base, encore tremblant peut-être mais surtout terriblement dépité. Songe un peu mes copains sur la Normandie et moi, comme un imbécile cloué au sol. Pensée insupportable. Lorsque soudain une pensée pour le moins saugrenue fait corps entre mes oreilles. M'adressant à un mécanicien : "Le GWL est prêt me dit-il. Bien répondis-je, je le prends. Cinq minutes après, sans prévenir qui que ce soit, sans demander une autorisation dont je devinais la réponse, j'étais en l'air et mettais le cap sur la Normandie. Je connaissais parfaitement l'altitude et le secteur où se trouvait mon Groupe et n'eut aucune difficulté pour le retrouver. Je pris donc ma place. Le spectacle était grandiose. Laisse-moi te le décrire en quelques mots. Sur la mer, imagine un véritable boulevard de 4000 bateaux s'égrenant entre Plymouth et la côte normande (il y avait en fait deux convois de 4000 bateaux chacun) et sur les plages des milliers de fourmis, au milieu de nuages de fumée. Nous, nous étions au spectacle, un spectacle pas très dangereux sans aviation ennemie, sans DCA (ou très peu). Le vrai drame se déroulait à 20 000 pieds sous nos ailes et les héros authentiques étaient ceux, en bas que nous étions chargés de protéger. J'en étais là de mes réflexions lorsque tout à coup, à ma surprise qui au fond n'en était pas une, j'entends une opératrice m'appeler :

"Allo Tango red one, aussitôt la mission terminée, présentez-vous au C.O. Le C.O. c'était le Commanding Officer c'est-à-dire Sailor Malan lui-même, le "big chief" (encore pardon M'sieur Toubon).

De retour sur notre base, avec une conscience inquiète, je me présentais donc au C.O. Je vais essayer de reconstituer ici le plus honnêtement du monde l'entretien : Sailor Malan - Moi - "Dites-moi Boisot était-ce vous que l'on a vu décoller ce matin, tout seul, vers cinq heures ?"

Moi - "Je suppose, Sir"

Sailor Malan - "Puis-je vous demander où vous alliez ?"

Moi - "Sur la Normandie"

Sailor Malan - "Aviez-vous un ordre spécial vous autorisant à y aller seul ?"

Moi - "Pas exactement Sir. Si ce n'est que hier soir au briefing, vous avez nettement indiqué notre mission. Or, un accident au décollage a détruit mon avion et j'ai pensé (dis-je hypocritement !) que mon devoir était d'en prendre un autre et de rejoindre mon escadrille afin d'obéir à votre ordre de mission"

Sailor Malan . "Savez-vous ce qui est arrivé ? Hé bien, je vais vous le dire. Vous avez été détecté sur un écran radar et l'on a fait décoller deux groupes de Spitfire (24 avions) afin de vous intercepter et de vous descendre car vous avez été pris pour un avion allemand. Ceci est la plus grande opération militaire de tous les temps et un imbécile (fool) comme vous arrive, fait son malin et y met le bordel (bugger it up). Je devrais vous faire passer en Conseil de guerre (cour martiale).

Moi - (Avec une sensation de moutarde dans le nez !) J'en suis bien désolé Sir. Mais je souhaiterais que vous compreniez que, en juin 1940, j'ai volé un avion à Meknès pour me poser à Gibraltar, dans l'espoir d'être un jour présent à cette opération. Est-ce ma faute si j'ai été trahi par la mécanique anglaise ? A l'heure actuelle, en toute probabilité, je devrais être mort. Alors je vous dis ceci Sir : "Si la RAF n'est pas satisfaite de mes services, hé bien je ferais le trajet inverse. Je prendrais un Spit et m'en retournerai en France.

J'imagine que je devais être rouge de colère, les yeux brillants et le poil raide. En fait, je n'en menais pas large et attendais les foudres de Jupiter. Elles vinrent mais d'une manière tout à fait inattendue. Il me regarda avec ses yeux d'acier de Sheffield et d'une voix aussi neutre que celle d'un guichetier des postes prononça deux mots. Mais quels mots !

Sailor Malan "Fuck off" (doublement pardon M'sieur Toubon), ce qui dans un français trans-rabelaisien veut exactement dire : "Va te faire foutre !"

Ouf, j'avais frôlé la guillotine. Le soir venu au mess, le plus respectueusement du monde, je l'invitais à prendre un whisky. Nous l'avions tous deux mérité.

## Un artilleur à Bir Hakeim

par Frédéric Russo

### En route vers la Libye

Fin décembre 1941, la première Brigade Française Libre a quitté la Syrie pour rejoindre la VIII<sup>e</sup> Armée britannique en Libye. Notre unité comprend cinq mille hommes répartis en quatre bataillons d'infanterie, un bataillon de fusiliers marins qui assure la DCA, un régiment d'artillerie, une antenne chirurgicale, une compagnie du Génie, une compagnie du Train et divers services.

Elle est dotée de l'armement et des transports qui en font une unité autonome. Je fais partie du régiment d'artillerie.

Ce 1<sup>er</sup> janvier 1942, nous réveillonnons en plein désert du Sinaï. Partis de Homs dans le nord de la Syrie quelques jours plus tôt, nous sommes repassés peu ou prou sur nos traces : Damas où nous avons été en garnison pendant quelques mois, puis le plateau du Golan avec Deraa et Kissoué, la Palestine qui deviendra plus tard l'État d'Israël et dont les anciens parmi nous se souviennent du camp de Quastina.

Cette route, je la connais bien pour l'avoir pratiquée en tant qu'estafette motocycliste, faisant le trajet Damas/Le Caire ou encore Beyrouth/Le Caire. Je suis toujours en moto, mais ma Matchless 350 cc a été changée pour une Norton 500.

Notre régiment, sous les ordres du Commandant Laurent Champrosay, est "mixte", c'est-à-dire composé d'européens et d'indigènes en provenance des colonies d'Afrique noire : Camerounais, Congolais, Gabonais, Sénégalais... Difficile de faire la différence !

En principe, nous sommes trois européens par canon (les fameux 75) : chef de pièce, pointeur, conducteur du tracteur, en théorie assez polyvalents. Pour le moment, je suis toujours agent de liaison et je me plais à ce poste.

Le 2 janvier au matin, nous continuons notre route, franchissant le Canal de Suez par le pont de Al Kantara près d'Ismalia, siège de l'administration du Canal et petite ville assez agréable où l'on trouve nombre de civils français.

Puis ce sera Le Caire et me revoilà à Mena, aux pieds des Pyramides, là même où je m'étais engagé il y a un an à peine.

Poursuivant vers le Nord, nous avons bon moral. La campagne de Syrie a laissé un goût amer et nous avons hâte d'en découdre avec le véritable ennemi : les troupes de l'Axe. Notre matériel est neuf, des tracteurs Chevrolet ayant remplacé les vieux Laffly trop gourmands en carburant et dépourvus de pièces de rechange. Nos canons de 75 que nous hissions encore en

Syrie à l'aide de rampes sur des Renault "Bouledogue", à bras... ferme, en nous appliquant sur les rayons des roues en bois, sont maintenant sur pneumatiques ! Ces roues, sans chambre à air, proviennent des 105 longs, récupérés en Syrie et pour lesquels nous n'avions malheureusement pas de munitions. Un caisson vient s'intercaler entre la pièce et son tracteur, augmentant la capacité en munitions, trop limitée dans le tracteur. Ce dernier transporte également six hommes, deux à l'avant, séparés par l'encombrement du moteur, quatre en ligne derrière sur des sièges séparés mais fournissant quand même une assez bonne couchette. Le reste de nos besoins en transport est assuré par des camions Dodges, version civile repeinte en jaune sable.

La DCA est la responsabilité des Fusiliers Marins dont les effectifs se trouvent réduits par les pertes subies en Syrie dans les bois de Kissoué. Ils sont équipés de canons automatiques tout neufs, des Bofors de 40 mm baptisés du nom de "Pom-Pom", belle onomatopée ; ils portent toujours le sympathique béret à pompon rouge, contrastant à merveille avec notre plat à barbe made in Britain.

Les nouvelles sont bonnes. La huitième armée, dont nous faisons partie, avance. Au passage, elle libère la position de Tobrouk, isolée pendant de longs mois et magnifiquement défendue par les "Aussies"<sup>1</sup>. L'ennemi recule et seule une poche, près de Wahdi Halfaya, n'est pas encore liquidée.

Notre poussée vers l'ouest continue et, à la fin du mois, nous voilà en Cyrénaïque. Derna est débordée, Benghazi devant nous. C'est encore loin la Tunisie ?

Le paysage est magnifique. Après les pluies d'hiver, le désert se trouve fleuri. Les Italiens sont bons colonisateurs : sur de vastes champs qu'ils ont semés, le blé est déjà levé. Le long de la route, goudronnée s'il vous plaît (!), se trouvent, tous les quelques kilomètres, les maisons des colons maintenant abandonnées. Mais attention, mieux vaut ne pas s'y attarder sans précautions car, bien souvent, farcies de "booby-traps" (pièges à c... en français) ; la visite préalable d'un artificier s'impose.

Nous ne rentrerons pas à Benghazi. Ceux d'en face ont un nouveau chef, Erwin Rommel. Son "Afrika Korps" dispose, nous dit-on, de quelques quatre-vingt chars, sans compter les blindés italiens. De plus, ils ont incontestablement la maîtrise de l'air. Les rôles se trouvent inversés et nous reculons sans avoir livré combat. Jusqu'où ?

C'est au sud de Tobrouk que nous nous arrêtons et le lieu porte le nom harmo-

nieux de Bir-Bou-Mafès. Ce sera notre échelon arrière et tous ceux dont la présence au combat n'est pas indispensable s'y installent. Cet échelon se trouve juste derrière la ligne de défense qu'à choisie la VIII<sup>e</sup> Armée partant de Gazala sur la mer et s'arrêtant soixante kilomètres au sud à Bir Hakeim qui sera défendu par notre unité, la 1<sup>re</sup> BFL du Général Pierre Koenig.

Sitôt arrivés, nous devenons terrassiers. Il y a des pelles et des pioches pour tout le monde, nous enterrons les véhicules, creusons des "circulaires" pour nos 75 dépourvus de flèche ouvrante. Puis nous aménageons des abris individuels. L'ennemi, de son côté, s'est arrêté ; sans doute afin de rétablir ses lignes de ravitaillement.

### En Jock Columns

Fin février, nous sommes prêts à l'accueillir, mais il ne vient toujours pas. Que fait-il ? Nous partons à sa recherche, ne laissant qu'une garnison réduite à Bir Hacheim. Ce seront les fameux "Jock-Columns"<sup>2</sup> qui patrouillent dans le no man's land et nous feront retourner dans les espaces abandonnés à l'arrière des lignes.

Il y a de la place car en cette zone du front, les positions adverses sont distantes d'une cinquantaine de kilomètres. L'adversaire en fait autant, si bien qu'un jour en rentrant chez nous, nous tombons sur des Allemands regagnant leurs propres positions.

Les jours se suivent et se ressemblent : nous nous déplaçons sur deux ou trois files, largement espacées afin de ne pas former une cible trop compacte en cas d'attaque aérienne. Puis, dans un endroit propice, mise en batterie, attente. Le jeu du chat et de la souris.

Le soir, à la tombée de la nuit, nous formons le carré : un quadrilatère de véhicules avec un 75 au milieu de chaque côté et un Pom-Pom à chaque angle.

Distribution de vivres, plein des véhicules, tour de garde. Mauvais régime pour les grands dormeurs dont je fais partie : levés avant le jour, nous devons être dispersés à l'aube. On fera halte un peu plus tard, toujours largement éparpillés, l'équipage de chaque véhicule chauffant son "jus".

La première de ces sorties durera quatre semaines, la deuxième une quinzaine de jours. Elles seront émaillées de quelques escarmouches et d'attaques aériennes. Mais l'ennemi a lancé la grande offensive qui devrait l'amener jusqu'au canal de Suez neuf cents kilomètres plus à l'Est. La dernière nuit, dans le silence et l'obscurité, nous entendons, au loin, le bruit des chenilles. Il nous faut regagner notre point fort.

### Le siège

Retour au camp, les tracteurs retrouvent leurs abris et les conducteurs viennent en renfort aux pièces.

À peine installés, la menace se précise. Des tirs d'artillerie de différents calibres, puis une attaque massive de chars, menée par une division italienne, l'Ariete. Mais leurs blindés s'enlisent dans nos champs de mines et sous le feu des 75 installés dans le secteur sud, point choisi pour l'attaque. Quant à nous, nous sommes à l'opposé du camp retranché, mais qu'à cela ne tienne, nous ouvrons le feu par-dessus le camp et notre tir vient s'ajouter à un véritable déluge de feu qui finit par faire reculer ceux qui en sont encore capables.

La bataille durera quinze jours et le siège se refermera inexorablement autour de nous.

Les tirs de l'artillerie adverse s'intensifient et deviennent de plus en plus précis. Ce que nous redoutons le plus, ce sont les 88, particulièrement meurtriers. Nous commençons à subir des pertes : parmi les premiers à tomber se trouve notre cuistot, Gérardin, un ancien de la coloniale ayant "fait" l'Indochine. Il tenait à faire le tour des pièces le matin, servant un "jus" bienvenu après la fraîcheur de la nuit. Il est tué près de la pièce voisine, un éclat ayant traversé son casque. Chez nous, c'est un de nos pourvoyeurs<sup>3</sup>, puis c'est moi-même, qui l'échappe belle : l'éclat ne fait que me frôler au front et je serai quitte pour une belle balafre, bien nette, comme faite au couteau.

Le lendemain, un avion solitaire se pointe en altitude, fait quelques tours puis disparaît. Cet oiseau de mauvais augure ne peut être qu'un avion d'observation et le résultat ne se fait pas attendre : la suite viendra d'en haut. Le ciel se met à vrombir et nous avons l'honneur d'impeccables formations de "Stukas", les fameux Junker 87. Ils ont une escorte de chasseurs et ce n'est pas du luxe car la RAF nous envoie ses Spitfire et Hurricane, bienvenus mais trop peu nombreux à notre goût.

Des combats singuliers s'engagent au-dessus de nos têtes. Mais déjà les Stukas ont repéré leurs cibles et piquent, piquent. Nous les voyons maintenant de face, la brisure caractéristique des ailes, le train d'atterrissage fixe, puis les bombes qui se détachent - c'est comme au cinéma, sauf que nous ne les voyons pas du côté empenne mais de l'opposé, tombant comme ivres. Et tout ceci dans une effroyable cacophonie : les sirènes des Stukas, le staccato des Pom-Pom et le sifflement des bombes grossissantes devant nos yeux toujours levés au ciel. Puis c'est le visage enfoui dans le sable, les détonations, le sol tremblant sous les impacts. Enfin, le ronflement des moteurs arrachant les bombardiers en fin de piqué et le crépitement de nos mitrailleuses accompagnant les derniers. Nous nous sommes relevés, essayant de faire l'inventaire des dégâts. Le camion de munitions du Pom-Pom le plus proche, touché en plein, a sauté emportant

l'équipage de la pièce. Entre nous et le 75 voisin gît une bombe qui n'a pas explosé. Les gars du Génie s'en occuperont un peu plus tard. Par-ci par-là, des volutes de fumée s'élèvent.

Et voilà que de la pièce voisine notre chef de section, Lapouyade, nous demande, à grands gestes, un tir de barrage. Chez nous, le chef de pièce se précipite sur le téléphone. Peine perdue, la ligne est coupée. Impossible de s'entendre, trop de distance. Il faut faire quelque chose. Mes souvenirs des écoles de feu, pendant notre séjour à Damas, sont encore bien vivants. Je m'installe à bonne portée de voix de notre chef de section qui se tient près de la pièce voisine. Plateau, Tambour échelonnement<sup>4</sup> - chaque élément suivi du chiffre, transmission en règle conforme au manuel, par gestes. Soudain, un sifflement ; elle ne tombera pas loin, celle-là ! Je plonge, c'est à quelques mètres, mais je ne reçois que du sable et des cailloux, quelques-uns me rentrant dans les jambes. Un seul éclat près de moi dans le sable. Je le ramasse et me brûle les doigts. Debout, on continue et finalement, c'est le "cessez-le-feu", retour à l'abri et quelques pansements.

Au cours de la nuit, un convoi de ravitaillement réussit à passer. Il nous apporte essentiellement de l'eau et des munitions. Bonne surprise : les obus de 75 USA sont bien conformes aux nôtres sauf pour l'emballage constitué par des tubes en carton renforcé avec une fermeture bien pratique. On dirait des thermomètres médicaux, en plus gros... Chaque pièce reçoit son lot.

Ainsi les jours se suivent. Attaques aériennes - nous en aurons jusqu'à trois dans la même journée, avec des vagues de 80 à 120 appareils - et tirs d'artillerie intenses. La plupart du temps, nous ne savons pas d'où cela nous arrive et manquons d'éléments pour contrer. Chacun se terre comme il peut et pour ma part, c'est contre une caisse de munitions françaises, vide et couchée sur le côté, à moitié enfouie dans ce mélange de sable et de cailloux qui foisonnent à l'endroit. La tête et le buste sont à l'abri mais la moitié inférieure reste dehors et je protège les parties intéressantes de mon anatomie avec le casque, au cas où cela pourrait encore servir... mais avant, il faudrait se sortir de ce guépier. Il me vient alors une idée : je me construirai un super-abri. Les travaux commencent en fin de journée, lorsque le soleil, terminant sa course diurne, calmera le jeu. Le lieu choisi, c'est le déblai derrière la circulaire, relativement meuble. Quelques caisses vides serviront d'armature, toit compris. Les emballages des obus américains feront, avec différentes inclinaisons, de bons conduits d'aération. À l'entrée, une chicane et le tout recouvert d'un bon demi-mètre de déblai. Seul un coup direct pourrait en venir à bout. On ne peut y entrer qu'en rampant et la hauteur permet tout juste de s'asseoir. Sacré boulot et j'en suis fier.

Le lendemain, 9 juin, sera notre journée noire. Nous écopons d'un tir particulièrement efficace et en plus c'est du fusant, les obus explosant à peu de mètres au-

dessus du sol. Le premier touché sera encore un de nos Africains. Éclat dans le dos, peu de sang, les jambes paralysées. Sa peau, d'un noir luisant, a viré au gris-cendre. Rien d'autre à faire que de l'amener au plus vite au poste de secours se trouvant au milieu du camp. Le brancard de la pièce voisine et j'y cours. Le conducteur de ce tracteur, Lanoux (que je retrouverai bien des années plus tard sur les grands boulevards à Paris, en tenue de facteur) vient à mon secours. A nous deux, le blessé est chargé dans le véhicule et nous fonçons vers la tente faisant office d'antenne chirurgicale. Un infirmier prend notre Africain en charge puis me propose des soins. Mais je n'y tiens pas. Il convient de remettre le tracteur au plus vite à l'abri et puis, croix rouge ou pas croix rouge, la tente n'est pas un bon abri. Déjà, l'un de nos officiers, l'Aspirant Chambon, venu s'y faire soigner, a été mortellement atteint en attendant son tour.

Retour à la pièce. Maintenant, on sait d'où vient ce feu : deux chars ont réussi à s'approcher dangereusement. Ce sont des Mark IV allemands, portant un 75 sous tourelle. C'est-à-dire même calibre que le nôtre, protégé par un bon blindage et muni d'un appareil de visée optique autrement plus précis que notre collimateur datant de la guerre de 14.

Pour nous, c'est maintenant plateau 0 / tambour 100 (éléments de tir direct) et on s'y emploie au mieux. Notre pointeur, Bailly, est sûrement l'un des meilleurs du régiment et le résultat ne se fait pas attendre : une fumée épaisse annonce un coup au but faisant éclater nos cris de joie et de triomphe. Maintenant à l'autre, à peine plus distant ; mais il nous a déjà devancé, son tir est précis et soudainement, notre pointeur pousse un cri de douleur, se tenant la cuisse des deux mains. Son sang gicle au rythme du cœur, c'est atroce.

Pas besoin d'avoir fait des études de médecine pour savoir que c'est l'artère fémorale qui est tranchée. Nos pansements ne suffisent pas, j'arrache ma chemise afin de serrer tout ce fatras autour du membre atteint mais le sang traverse. Vite chercher le brancard resté dans le tracteur, vite au poste de secours. C'est encore le même camarade chauffeur qui vient à l'aide. Je note qu'il a mis sa capote ; en espère-t-il quelque protection ? Retour à la pièce. Notre pointeur gît par terre, un deuxième éclat lui a tranché la même jambe plus bas, brisant le tibia. Il ne saigne plus et gémit "encore, encore". Nous courons avec notre fardeau. Nouvelle salve, derrière nous cette fois. Nous nous laissons glisser sur le sol en essayant de ne pas trop bousculer le brancard, mais notre pauvre camarade peut-il encore s'en rendre compte ? Se relever, reprendre la course, ce qu'il peut être lourd ! En arrivant à l'antenne chirurgicale, l'infirmier secoue la tête. La mort de ce brave nous sera confirmée le lendemain matin.

Nous retournons à la position ; le tracteur rangé, chacun va à sa pièce. Moi j'arrive juste à temps pour voir notre chef de pièce, le Maréchal des Logis Michel Sauvalle, un





au-dessus de nos têtes. Un faux mouvement est fatal : dans une des embarcations particulièrement chargée, les hommes se précipitèrent tous ensemble pour monter à bord, en dépit de nos exhortations, et trois d'entre eux tombèrent à la mer : quelques secondes plus tard, une vague jetait la lourde coque métallique de la baleinière contre la nôtre ; les malheureux ! Minuit cinquante. Nous venons d'embarquer par l'arrière une énorme lame qui a malmené les rails des grenadeurs et fait quelques dégâts au roof. Le commissaire et deux hommes ont été projetés à plusieurs mètres et sont, paraît-il, assez mal en point. En effet cinq minutes plus tard, on vient me prévenir que Diouf, un de mes hommes, veut me voir pour faire son testament. Très inquiet, je cours dans le poste. Pauvre Diouf ! Il y a deux jours, je lui avais expliqué que pendant la veille il devait signaler tout ce qu'il voyait dans l'eau et sur l'eau.

- absolument tout. Le même soir : "mon lieutenant"

(Diouf a été caporal chez les "biffins").

- Qu'est-ce qu'il y a Diouf ?

- Un p'tit-bout-de-bois qui flotte !

Le petit-bout-de-bois-qui-flotte était à peine plus grand qu'un crayon. Je regardai Diouf de côté ; non il était parfaitement honnête et ne se moquait pas de moi.

- Vu ! Merci Diouf.

Dans le poste, Diouf est étendu sur sa couchette. De sa tête crépue le sang, coule sur sa figure, d'une plaie qui paraît peu profonde. Par contre, il a incontestablement une jambe et peut-être une ou deux côtes cassées. Il claque des dents et croit qu'il va mourir. Je le rassure et égaie son âme simple par le tableau enchanteur d'un hôpital aux draps blancs et aux infirmières aussi belles que bonnes.

Autour de moi le spectacle est impressionnant. Les deux postes sont remplis de rescapés auxquels on porte du thé au rhum. A l'entrée, notre matelot infirmier, tenant entre ses genoux un grand corps raidi, lui fait des pressions rythmiques sur la cage thoracique. Quand le souffle revient, il passe la main à un camarade qui continue massages et tractions et s'attaque lui même à un autre cas plus grave. Il en est à son neuvième.

Là-bas, une petite équipe essaye de faire restituer le mazout à ceux qui en ont absorbé. Il en arrive toujours de nouveaux.

Un homme me signale que le commandant d'un des bâtiments coulés a une crise nerveuse. J'y vais, il est dans la chambre de notre commandant ; c'est un vieil homme à cheveux blancs et à la figure ravagée. Il grelotte et veut se jeter à bas de la couchette. Il répète :

- C'est atroce ! Mes hommes, les pauvres gens, c'est atroce !

Je le calme tant bien que mal.

Une heure trente. Nous venons d'avoir un moment d'angoisse.

Le dernier radeau avait mouillé une ancre flottante. Au moment où nous avons coupé les amarres, le filin de cette ancre est passé sous notre quille et a engagé notre hélice. Nous ne pouvons plus manœuvrer. Combien de temps cela va-t-il durer ? J'ai frissonné en songeant à la cible que nous offrons à l'hécatombe que provoquerait une torpille.

Quel soulagement lorsque le second maître mécanicien crie :

- L'hélice est claire !

Deux heures. Les occupants de la dernière embarcation ont été hissés à bord. Parmi eux, plusieurs blessés graves ; deux de nos hommes sautent dans le canot et nous tendent à bout de bras un marin qui a les deux jambes cassées. Il nous dit :

- Merci ! Vive la France !

Puis il perd connaissance.

Trois heures. Autour de nous il n'y a plus que des débris flottants, planches, avions, espars. Nous ne pouvons plus prolonger les recherches, d'autant que nous avons à bord une dizaine de blessés qu'il faut hospitaliser au plus tôt.

Le commandant décide de faire route vers le port, à vitesse maximum, nous pourrions arriver dans l'après-midi.

Descendant vers le carré, je rencontre notre second midship, Renan, que je ne reconnais pas tout d'abord sous la couche de mazout et le masque. Il est chargé du recensement des rescapés, le nombre qu'il me cite me paraît à peine croyable.

Dans le carré une quinzaine de corps sont étendus, sur les banquettes, sur la table ou par terre, bien qu'il y ait quelques centimètres d'eau. Certains dorment, d'autres, immobiles, ont les yeux grand ouverts, pleins d'une horreur hébétée.

Dans ma chambre, quatre occupants seulement. L'un d'eux se soulève et me serre la main : torpillé quelques semaines auparavant et que nous avions recueilli une première fois. Il trouve qu'il a de la chance !

Quatre heures. Je prends le quart dans une heure et je suis épuisé.

Peut-être trouverai-je une place dans la chambre de l'officier de liaison.

Quand j'arrive, celui-ci est penché sur sa couchette. Il m'explique en quelques mots rapides que l'occupant est l'officier de navigation d'un des escorteurs, qui est parmi les victimes. Il ne sait pas ce qui s'est passé. Il était dans la chambre des cartes au moment de l'explosion, puis il s'est retrouvé dans l'eau avec la mâchoire fracassée. Le sang coule sous son pansement et se mélange, sur l'oreiller, au mazout qui imprègne ses cheveux.

Je me couche par terre dans la coursive et m'endors instantanément.

Cinq heures. Le commandant est sur la passerelle qu'il n'a pas quitté depuis près de huit heures. Je lui exprime mon admiration, il m'envoie gentiment promener en me disant : "qu'il n'a rien fait de remarquable et que d'ailleurs, c'est son métier".

La mer se calme de plus en plus. La machine tourne maintenant à 165 tours. À sept heures nous apercevons un gros bâtiment de guerre qui vient à notre rencontre, son projecteur clignote :

- Which ship ?

Nous nous nommons.

Puis : "Avez-vous des survivants à bord ?"

Nous répondons par un chiffre. Il nous signale : Well done. Et continue sa route.

Trois heures. Nous entrons dans le port. Pavillon en berne car un des blessés est mort. Les dernières heures du voyage ont été calmes ; après avoir quitté Terre-Neuve, nos hommes se sont transformés en autant de saint Martin et ont distribué à nos passagers jerseys, pantalons, chaussettes, vareuses. Ils ont du mérite, car le marin tient à son sac comme un avaré à ses écus. La reconnaissance des bénéficiaires de ces largesses est touchante. L'un m'arrête pour me dire : "Si jamais on médit des Français en ma présence, on trouvera à qui parler."

Un autre qui "en 25 ans de navigation, n'avait jamais vu un aussi joli morceau de travail que celui accompli par ces Français pendant la nuit." Cela fait plaisir.

Sur le quai une longue file d'autos et d'ambulances.

Il y a des amiraux, des généraux, des médecins de tous grades, des journalistes et des photographes.

Le débarquement commence. tous sont visiblement surpris de voir tant d'hommes sortir d'un si petit bateau. J'entends quelqu'un déclarer : "C'est incroyable, ils sont trois fois plus nombreux que l'équipage tout entier".

Le commandant est allé faire son rapport. Il revient nous annoncer que des instructions ont été données pour que nous puissions faire des vivres immédiatement. Nous devons appareiller sitôt réparés et rattraper un convoi qui, hélas, s'éloigne alors que nous espérons retrouver notre base abandonnée depuis bientôt trois mois.

La permission s'envole une fois de plus.

Quelques heures plus tard. Nous avons repris la mer et le noroît commence à nous secouer. Assis sur la banquette du carré, les pieds calés dans la barre de roulis, nous chantons, faux d'ailleurs, "le Pont de Morlaix".

- Lieutenant, il est moins le quart.

## Hommages

### Geneviève de Gaulle-Anthonioz (1921 - 2002)



On disait que c'était la "nièce préférée" du Général : ce fut en tout cas chez son oncle et chez sa tante, qui résidaient alors à Neuilly, qu'elle passa un mois de convalescence à son retour de Ravensbrück, en 1945. Elle avait alors 24 ans, elle pesait 44 kilos. Elle avait été arrêtée par la Milice le 20 juillet 1943, en possession de documents "illégaux" : "Je m'étais toujours dit, confiera-t-elle, que, si je devais un jour être reconnue coupable, je préférerais que ce soit sous mon identité véritable. Je trouvais que c'était bien qu'il y ait des gens de la famille de Gaulle qui soient arrêtés, que cela se sache."

Cela se sut et elle eut l'impression que ceux d'en face en furent plutôt "embêtés".

Après six mois à Fresnes, elle fut dirigée sur Compiègne, antichambre des camps de déportation ou d'extermination. Le 30 janvier 1944, à l'appel de son nom, elle fut bruyamment acclamée par ses co-détenues : "Pour mes camarades déportées, j'étais une sorte de De Gaulle en miniature", dira-t-elle, avec ce mélange de simplicité et d'humour qui la caractérisait. Durant une longue année, elle ne sera plus qu'un numéro parmi des milliers d'autres. Elle retracera son séjour en enfer plus de 50 ans plus tard, sous le titre : *La Traversée de la nuit* (Seuil, 1998) – un récit extraordinaire bref (50 pages à peine) mais d'une extraordinaire puissance d'évocation.

Dès sa libération, elle s'était confiée à son oncle : "Ton récit m'a laminé l'âme", lui avouera-t-il, en pleurant. Ils demeureront très proches jusqu'à la mort du Général. Dès 1946, à peine remise sur pied, elle épousera l'éditeur et amateur d'art Bernard Anthonioz, résistant, proche d'Aragon et de Malraux – une union heureuse, couronnée par quatre enfants, mais qui ne détournera pas Geneviève de Gaulle-Anthonioz de la mission sacrée qu'elle s'était fixée dès son retour de déportation : témoigner sur les atrocités nazies, d'abord, puis, à partir de 1958, sur la misère des hommes.

Témoigner et agir : co-fondatrice et présidente de l'Association des anciennes déportées et internées de la résistance (ADIR), elle s'engagera auprès du père Joseph Wrezinski, l'aumônier des "sans-logis" de Noisy-le-Grand. Ces deux engagements se situaient dans la même ligne : celui du "combat contre l'injustice et pour les droits de l'homme". De 1962 à 1998, elle présidera l'association ATD-Quart monde, fondée par le "père Joseph", dont l'action aboutira au vote de la loi de lutte contre les exclusions, en juillet 1998. Ce combat lui inspira un second livre : *Le Secret de l'espérance* (2001), où l'on peut lire cette lumineuse profession de foi : "Croire que l'homme a une valeur, c'est ce qui nous sépare de la barbarie."

Geneviève de Gaulle-Anthonioz avait été la première femme à se voir décerner la dignité de Grand croix de la Légion d'honneur. Elle est morte épuisée, mais invaincue.

François Broche

Geneviève de Gaulle-Anthonioz est morte, le 14 février, à 81 ans.

### Pierre de Bénouville



Il était l'incarnation même de la fidélité : à ses amis d'avant-guerre (dont quelques-uns s'égarèrent dans le mauvais camp après 1940), à ses compagnons de la Résistance (à commencer par Henri Frenay, fondateur et chef de Combat, dont il fut l'un des plus proches adjoints) et à plusieurs personnalités qui laisseront leur empreinte sur la vie publique française après 1945 – parmi lesquelles un certain François Mitterrand et surtout le grand avionneur Marcel Dassault, dont il fut longtemps l'alter ego et l'homme de confiance.

Homme de fidélités, homme d'influence, homme de convictions : Pierre de Bénouville avait répondu très tôt à l'Appel du général de Gaulle, qui avait fait de lui un Compagnon de la Libération. En 1941, il avait organisé un petit réseau, avant de se vouer tout entier à l'expansion de Combat. Co-fondateur des MUR, il organisera à Alger en 1944 la direction des FFI, avant d'aller se battre sur le front d'Italie, où il gagnera, à 30 ans, ses deux étoiles. Après la guerre, il sera député – à part une interruption de huit années (1962-1970) – toujours sous la bannière gaulliste, durant plus de 40 ans (1951-1993).

Il était également l'auteur d'un des grands romans (directement inspiré de sa propre expérience) sur la Résistance : *Le Sacrifice du matin*. Il avait écrit un jour : "Tout ce que nous tenons, tout ce que nous usons, nous le recevons en dépôt seulement et pour le temps très bref de notre furtif passage."

F. B.

Le général de Bénouville est mort à Paris, dans sa 88<sup>e</sup> année, le 5 décembre 2001.

### Marcel Fourcade

C'est avec beaucoup de tristesse que nous sommes réunis aujourd'hui pour te dire un dernier adieu.

Originaire de Saint-Laurent-de-La-Salanque, fils de marin, tu n'hésites pas à choisir la carrière maritime. En juin 1940, tu es à l'école d'hydrographie de Marseille pour le diplôme de lieutenant au long cours. En compagnie de Baillat, Grimaud et Lahais, vous décidez de quitter le pays en pleine débâcle et réussissez à embarquer sur le *Capo Olmo*. Le capitaine au long cours Vuillemin en prenait le commandement et avait bien l'intention de

fausser compagnie au convoi qui transportait du matériel de guerre vers l'Afrique du Nord. C'est à bord de ce même navire que deux lieutenants, Pierre Messmer et Jean Simon, de l'armée en dérouté, trouvèrent à embarquer.



Le *Capo Olmo* arrivait à Gibraltar le 27 juin et tu es immédiatement recruté par Péri pour compléter l'équipage du "Rhin". arrivé en Angleterre, le navire est saisi par les Britanniques et rebaptisé HMS *Fidelity*. Toi aussi tu changes de nom et devient lieutenant Fergusson. Ce bâtiment est alors affecté à des missions spéciales sur les côtes de France. Au cours d'une de ces missions ta vedette tombe en panne au large de Port-Vendre et tu es fait prisonnier par la police de Vichy. Emprisonné dans le Gard, ce n'est qu'après deux évasions que tu arrives à te sauver vers l'Espagne.

Rentré en Grande-Bretagne, tu t'engages dans les FNFL et embarques comme second du lieutenant de vaisseau sur la corvette "Aconit", c'est ainsi que tu participes à la brillante opération du 11 mars 1943, où deux sous-marins ennemis sont coulés en moins de douze heures.

A la fin de la bataille de l'Atlantique tu commandes deux chasseurs et participe activement à la destruction des mines en Manche. Tu quittes la marine nationale et nous nous retrouvons à bord d'un navire de la Transat pour ensuite nous rejoindre au canal de Suez. Notre séjour en Égypte fut de courte durée par suite de la nationalisation par Nasser. En septembre 1956 nous rentrons en France, persuadés que nous n'allons pas tarder à revenir, cela était très possible, mais grâce à nos amis américains ce retour n'a pu se réaliser.

Après un emploi à EDF pour l'étude d'un grand barrage dans la baie du mont Saint-Michel, tu quittes la Bretagne car le pilotage te manque, tu reprends du service à Abidjan. Quelques années après, fatigué de grimper aux échelles de pilotage tu rentres définitivement et te transformes en courtier maritime à Saint-Malo.

Très connu dans ce beau pays malouin, tu assureras les hautes fonctions de consul des Pays-Bas et de conseiller de la banque de France ainsi que la présidence de la commission du port.

Tu coules enfin une paisible retraite malheureusement troublée par de gros ennuis de santé qui vont te faire beaucoup souffrir, hélas ta résistance physique s'épuise tu finis par abandonner ton dernier combat, c'est la raison de notre présence à tous pour rendre un dernier hommage à l'homme d'honneur que tu étais.

Si tu es aujourd'hui l'objet de notre peine, tu seras toujours l'objet de notre fierté.

Marcel Fourcade était titulaire de la croix de commandeur de la Légion d'honneur, de la croix de commandeur du Mérite maritime, de deux citations 39/45, de la médaille FL, de la croix du combattant volontaire de la Résistance, de la médaille des Évadés, de la médaille de la déportation et de l'internement pour fait de résistance, mention in dispach et chevalier de l'ordre Orange de Nassau.

André Bouchi-Lamontagne

## Le colonel Bourgoïn vu par sa fille

*Administrateur colonial, né à Cherchell en 1907, Pierre Bourgoïn prend une part active au ralliement de l'AEF à la France libre. Engagé dans les FNFL au Moyen-Orient, il sera ensuite engagé dans de nombreuses missions spéciales en Tunisie au cours desquelles il sera gravement blessé (amputation d'un bras).*

*Malgré son handicap à l'automne 1943 il rejoint le 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs parachutistes en Angleterre pour en prendre le commandement avec pour adjoint le capitaine Puech Sanson.*

*Intégré à la brigade SAS (4<sup>e</sup> SAS) son unité aura l'honneur d'être la première engagée dans l'opération Overlord ("un jour avant l'aube") avec la mission d'empêcher coûte que coûte les forces allemandes de Bretagne d'aller renforcer les défenses ennemies de Normandie. Il s'acquittèrent de cette mission avec un courage et un brio qui leur valurent ainsi qu'à leur unité plusieurs citations et la croix de la Libération.*

*Pierre Bourgoïn sera député de Paris de 1958 à sa mort, survenue en 1970.*

Lorsque André Casalis m'a demandé d'écrire un papier sur des épisodes peu connus de la vie de mon père, je suis restée perplexe : non pas que je n'ai rien à écrire, bien sûr ! Mais comment m'y prendre ?

Le sujet ne se prête guère à une narration événementielle et plate. Mais le moyen de faire autrement ? Dans quelle mémoire intime retrouver l'atmosphère des colonies à la veille de la guerre ? Où, l'esprit ardent et aventureux d'un homme jeune, combatif, au patriotisme était tout nourri de la nostalgie militante qui animait sa famille ? Mon père est né en Algérie et le personnage mythique de la famille était l'aïeul Bourgoïn, journaliste franc-maçon exilé en 1848. Il était, depuis lors, de coutume de faire de fréquents voyages en métropole. Cette lignée donna un certain nombre d'instituteurs, et mon père, tôt orphelin, perpétua la tradition.

Il parlait et écrivait un français très pur, un style d'instituteur III<sup>e</sup> République, en somme. Ses discours, certains articles, son livre de cynégétique en témoignent. Mais quand il s'est essayé à la nouvelle-à la manière Kessel, il a dû vite se rendre compte que ça ne marchait pas. Remarquable dans la description minutieuse d'une bête ou l'argumentation, il devenait emphatique, ampoulé et faux dans la fiction, surtout quand elle se voulait autobio-

graphique. Il reste de ces essais infructueuses quelques fragments.

J'ai donc pris le parti de jouer le rôle de lien entre le lecteur et le guerrier d'alors, avec quelques textes de lui ou d'autres, qui serviront de jalons jusqu'à la carlingue de l'avion qui l'emmena en Écosse. Il ne sera pas question de ce qui se passa après : c'est entré dans la légende.

### Bangui

Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, mon père allait sur ses trente-deux ans ; il était, depuis le 22 octobre 1938, lieutenant de réserve et il exerçait les fonctions de directeur d'école à Bassangoa, en Oubangui.

Pourquoi l'Afrique noire ? Je pense, surtout, parce qu'il aimait passionnément la chasse...

"Sans être uniformément frustes, les hommes de l'Oubangui étaient tous des durs.

Partir pour des semaines sur des routes invraisemblables, avec un équipement à peine convenable, des camions dont la vie souvent compromise par leur vétusté et toujours par les chaussées mal faites, les pluies diluviennes, les ponts branlants, les bacs de fortune traversant des rivières torrentueuses, était pour eux chose normale (...).

La France, toujours présente au fond du cœur de chacun était un paradis presque mythique dont on conservait pieusement le souvenir avec l'espoir d'y retourner un jour ; mais, bien rares étaient ceux qui cherchaient à en connaître l'évolution politique par la radio ou même qui recevaient les journaux.

Aussi, la nouvelle de la guerre ne suscita-t-elle pas en Oubangui la même sensation de danger immédiat et irrémédiable que chez les Français métropolitains.

Les gens de la brousse apprirent qu'ils étaient devenus des belligérants comme ils le purent, bien souvent avec un énorme retard et avec de grandes fantaisies d'interprétation ; et la réalité de la catastrophe fut très long à s'installer, à prendre corps et à influencer le déroulement de la vie courante (...).

La ville se peuple en très peu de temps d'une foule hétéroclite venue de brousse : colons durs et tannés, prospecteurs d'or et de diamant habitués au grand isolement des régions non parcourues, jeunes fonctionnaires, jeunes agents de sociétés ; et tout cela se trouva miraculeusement vêtu d'uniformes qui n'avaient rien d'uniforme mais dans lesquels se manifestait quand même une inspiration militaire."

Cette unité de marche qui se met en place est le Bataillon de Tireurs sénégalais de l'Oubangui-Chari (BTSOC) dont la majorité des cadres européens, officiers et sous-officiers, est constitué de réservistes <sup>1</sup>. Mon père fait partie de ceux-là quand il tombe gravement malade d'un typhus rare, la fièvre pourprée des Montagne Rocheuses ; son cas fera l'objet d'une communication du médecin, ce qui nous permet d'avoir une idée de son état d'esprit : le 2 septembre, alors qu'il s'apprête à quitter Bassangoa pour Bangui, il est pris d'une forte fièvre, mais persiste dans son projet, pensant à une crise de paludisme. Son état empire, il est hospitalisé et, le 11 septembre, il délire, veut quitter l'hôpital pour rejoindre son unité... Le cœur flanche... Le pronostic s'aggrave ; puis son exceptionnelle robustesse prend le dessus et il entame une longue convalescence.

"La débâcle soudaine de l'armée française surprit les hommes de l'Oubangui comme une catastrophe ils ne voulurent d'abord pas croire et, surtout, comme une humiliation individuelle insupportable. Et tout de suite, avant que la moindre parole

venue d'ailleurs n'ait été entendue ces hommes décidèrent, en par un, sans se concerter, que d'une façon ou d'une autre ils continueraient la lutte et qu'ils n'accepteraient pas la défaite (...).

Et tous ces hommes durs, qui avaient la sentimentalité de leur rudesse même, ces hommes qui n'avaient jamais craint de recevoir ni de donner la mort, entreprirent avec une fraîcheur et une pureté de sentiments dont ils étaient seuls capables, leur merveilleuse croisade d'honneur.

La vieille patrie française avait retrouvé dans ces fils émigrés la survivance de ses antiques vertus."

En effet, l'appel du général de Gaulle n'est quasi pas entendu à Bangui où très peu de postes de radio peuvent recevoir Radio-Brazzaville. Cependant, le 23 juin, le gouverneur de Saint-Mart réunit la population au Cercle de Bangui et fait acclamer ce qui est le sentiment unanime : " L'honneur, le bon sens, l'intérêt supérieur de la Patrie nous commandent de poursuivre la lutte..."<sup>2</sup>

### Suivi de :

- les corps francs du BM 2 (Amiel) ; blessure et quitte BM 2 avant Bir Hakeim ;

- Syrie, Libye, Tunisie ;

- texte sur Alger après débarquement des US ;

- texte l'avion, + Kessel (la piste fauve). Avec qui était-il réellement dans l'avion ? Il ressort de ce qu'il raconte qu'il était avec Connus, ce dont je doute. Et Kessel, était-il là, comme il le laisse entendre ? Cela a-t-il réellement de l'importance ? Chacun en a fait sa propre légende.

### Conclusion :

Sa voix s'efface. J'ai pourtant encore en mémoire le ton qu'il avait au téléphone, selon son interlocuteur. Tous ces jeunes hommes, qu'il devait entraîner à la guerre, sont-ce ceux-là qu'il appelait " fils " quand ils téléphonaient ? Je ne sais. Mais mon oreille de petite fille a gardé son intonation en mémoire : mélange d'affection et de fierté admirative...

M. Lambert me disait un jour : à Saint-Marcel, il était très concentré. On l'aurait été à moins... Car s'il avait connu le danger de la guerre les années précédentes, c'était dans la complicité du commando lors des coups de main. Voilà qu'il se trouvait à la tête d'une armée sortie de l'ombre, certes déterminée, mais inexpérimentée, avec pour instructeurs des paras dont la mission était de dynamiser, désorganiser et décrocher pour recommencer ailleurs ! Il était entouré des meilleurs, avec qui il a pu rapidement prendre les décisions qui s'imposaient : décrocher, et réorganiser le travail pour que ses hommes reprennent leurs missions tout en formant les FFI. De combattant presque solitaire, il était devenu un chef. Il a rempli le contrat de confiance signé avec de Gaulle à Alger.

Puis, fatigué, il s'est arrêté à la frontière, préférant se contraindre au travail des bureaux et laisser aux plus jeunes le terrible hiver belge, et les tempêtes du Plat Pays (opération Amherst).

1 - Les informations sur cette période sont tirées du livre de H. Amiel, *Mémoires d'un bataillon de marche de la France libre, le BM 2*

2 - Henri AMIEL – *ibid.*

## Alerte ! Droit devant

Jean Maucière

La *Capricieuse*, la *Moqueuse*, l'*Impétueuse*, la *Batailleuse* et la *Gracieuse*, non, ce ne sont pas des états d'âme féminin... mais des noms de frégates du temps de Jean Bart.

Il y a eu aussi la *Combattante*, torpilleur du type anglais Hunt, qui avait rapidement conquis une place brillante dans la Marine française. Au débarquement en Normandie elle fut au premier rang parmi les navires dont la canonnade pulvérisa le fameux Mur de l'Atlantique, ensuite elle eut l'honneur d'amener le général de Gaulle en terre française... Le 23 février 1945 au large de la côte hollandaise elle sera mortellement blessée.

La *Curieuse* était un petit aviso de seulement 700 tonnes dont le dur métier sans gloire est principalement d'escorter les convois, secondairement le dragage de mines. La *Curieuse* ne navigue que depuis cinq semaines et c'est l'abordage avec un sous-marin allemand, lequel coulera, mais les dégâts subis par le navire éperonneur sont considérables, la proue s'est légèrement relevée et les cloisons étanches avant ne résisteraient pas à la poussée continue de l'eau. Mais la machine est intacte et le commandant Le Blanc décide, qu'à cela ne tienne ! on va rentrer... en marche arrière ! Il faut une mer d'huile et c'est à huit nœuds qu'il fera les quatre-vingt milles qui les séparent d'Oran. Au petit jour le sémaphore du cap Falcon eut beaucoup de mal à identifier cette étrange chose à l'horizon.

Les marins sont parfois des poètes, les corvettes anglaises des FNFL qui chassent le sous-marin par tous les temps, sur toutes les mers, ont pour noms de fragiles fleurs, contrastant avec leur rude besogne : l'Allysse, (torpillée au large de Terre-Neuve en février 1942) la Mimosa, (torpillée en juin 1942) la renoncule, la roselys et l'Aconit ; cette dernière née anglaise en 1941, passée sous pavillon français en septembre de la



même année, était armée par un jeune équipage à peu près entièrement formé en exil, a escorté des convois en Atlantiques nord et effectué de nombreuses attaques contre des sous-marins ennemis.

Tous ces navires ont su écrire de nobles pages au livre sanglant de la guerre navale, et Jean Maucière, dont les Nouvelles Éditions Latines font une nouvelle édition, nous apprend que les deux qualités premières du marin en guerre sont "l'amour de la bataille" et "la confiance en son bateau" et nous fait admirer davantage l'effort poursuivi pendant cinq ans sur toutes les mers du globe.

Nouvelles Éditions Latines  
1, rue Palatine  
75006 Paris

## Les premiers soldats du général de Gaulle

par Bernard Saint Hillier

Les lecteurs de la *Revue de la France Libre* connaissent bien le général de Saint Hillier, ancien chef de la 13<sup>e</sup> DBLE, qui a participé à toutes les campagnes de la Légion de Dakar aux Alpes et qui fera le chantage inlassable de l'épopée de la 1<sup>re</sup> DFL. "Homme admirable, digne des héros de légende", dira de lui l'un de ses camarades de combat, qui citait le général Koenig dans son grand récit de la bataille de Bir Hakeim, Bernard Saint Hillier est l'un des plus beaux exemples de ces premiers compagnons du général, dont il se fait l'historien dans ce livre de référence.

De cette multitude de jeunes gens, "partis de rien", venus de partout, dans le seul désir de se battre jusqu'au bout, après avoir répondu à l'Appel du 18 juin, encadrés par une élite de militaires de carrière, a surgi une troupe cohérente, vite appréciée des alliés de la France libre, qui joua un rôle de premier plan dans la bataille d'Afrique, puis dans les campagnes d'Italie et dans le débarquement de Provence.

Pierre Messmer, dans sa belle préface, souligne avec une grande justesse que cette extraordinaire aventure est sans précédent dans l'histoire militaire française depuis l'épopée napoléonienne. Ce livre est destiné à tous les publics, les jeunes lecteurs en particuliers y découvriront comment et pourquoi, selon le mot de Brossolette, la France Libre fut "un long dialogue de la jeunesse et de la vie".

F.B.  
Éditions La Bruyère - 100 F. ou 15,24 €. 128, rue de Belleville  
75020 Paris



## Yvonne Le Tac, une femme dans le siècle

Monique Le Tac

Yvonne, Yves, Andrée, Joël, tous résistants, tous déportés, tous revenus, c'est la famille miraculée.

Institutrice puis directrice d'école, (une rue et un lycée à Montmartre porte maintenant son nom) Yvonne a été arrêtée en février 1942.

Les départs en Angleterre depuis sa maison de Saint Pabu idéalement placé pour les expéditions de nuit en canoë, les armes enterrées dans le jardin, c'était ses deux fils, c'était le réseau Overcloud. Mais il y avait un traître dans le réseau...

La faim ou le froid... quel est le pire... les coups... Elle a tout subi pendant son incarcération à Ravensbruck puis à Auschwitz. Cette petite femme a eu le courage de lutter pour retourner près des siens. Doyenne des déportées résistantes, elle est un exemple de ténacité.

Certes, il y est question de camps de concentration, mais l'essentiel du livre n'est pas là. L'auteur, sa petite-fille, retrace surtout le quotidien Yvonne et de sa petite famille depuis sa naissance à Paris jusqu'à sa libération des camps, faisant exception des vingt dernières années de sa vie passées paisiblement à reconstruire sa maison de Bretagne.

En janvier 1968, Geneviève de Gaulle Anthonioz, qui signe la préface de ce livre, était présente avec ses anciennes élèves et les camarades de Résistance et de Déportation pour inaugurer une plaque qui porte son nom au cœur de Montmartre.

Éditions Tirésias  
41, rue Letort  
75018 Paris  
Tél. : 01 42 23 47 27

## La Princesse oubliée

Laurent Joffrin

L'espionne qui ne voulait pas mentir...

En 1940, Winston Churchill crée le SOE, le Special Operations Executive, une armée clandestine constituée de quelques milliers d'agents franco-britanniques appelés à mener en Europe un combat contre les nazis qui n'a pas grand-chose à voir avec une "guerre de gentlemen". Dans ses rangs, un agent secret pas comme les autres : la princesse Noor Inayat Khan, une beauté métissée, dotée d'une intelligence, d'une sensibilité et d'un courage remarquables.

Née au Kremlin, de mère américaine et de père indien grand maître de musique et de philosophie soufies, harpiste reconnue, poétesse, Noor n'était pas prédestinée à jouer un rôle actif dans les armées clandestines de la résistance britannique. Fidèle aux idéaux de paix et d'amour de l'enseignement soufi, incapable de mentir, elle refusa toujours de tuer et d'apprendre à utiliser une arme. Elle devint pourtant une héroïne mondiale.

Laurent Joffrin, intéressé depuis toujours par l'histoire du débarquement et celle de la Résistance en particulier, s'est passionné pour cette jeune femme. Fasciné par son histoire, par sa beauté et par son courage, il a décidé de la faire revivre dans un grand livre.

**L'auteur** : Laurent Joffrin est directeur de la rédaction du *Nouvel Observateur*. Il est l'auteur de plusieurs essais dont *La Gauche en voie de disparition* (Seuil, 1984) ; *Mai 68, histoire des Événements* (Seuil, 1988) ; *Cabu en Amérique*, avec J.-C. Guillebaud (Seuil, 1990) ; *La Régression française* (Seuil, 1992) ; *La Gauche retrouvée* (Seuil, 1994) ; *Kosovo, la guerre du droit suivi de Yougoslavie, suicide d'une nation* (Mille et Une Nuits, 1999) ; *Où est passée l'autorité ?*, avec Philippe Tesson (Nil éditions, 2000) et d'un album illustré : *Les Batailles de Napoléon* (Le Seuil, 2000).

Robert Laffont, Julliard, Nil, Seghers  
24, avenue Marceau, 75008 Paris

## Charles de Gaulle face à la mer

Pierre Castagnos

Le Service historique de la Marine vient de publier un intéressant ouvrage : *Charles de Gaulle face à la mer*. L'auteur, le commissaire en chef Pierre Castagnos, démontre avec talent combien la mer a toujours été

présente dans la pensée du Général et la place de premier plan qu'il a accordé à la marine dès son retour aux affaires en 1958.

L'ouvrage qui connaît un grand succès de librairie est disponible au Service historique de la Marine à Vincennes et dans les échelons régionaux de Brest, Cherbourg, Lorient, Rochefort et Toulon. On peut également se le procurer, 59, rue Vergniaud pour 17 € ?

Le fameux livre du commandant de Morsier, *Les corvettes de la France libre*, fait l'objet d'une réédition par les soins du Service historique de la Marine. Sortie attendue courant juin 2002.

## Le Peloton du général Leclerc

Jacques Fenouillère

L'épopée de Leclerc est l'un des plus beaux chapitres de l'histoire de la France libre. Elle a fait l'objet de nombreux ouvrages et demeure à jamais vivante dans les mémoires. Le présent ouvrage en restitue une page peu connue : après la libération de Paris, un peloton articulé en trois groupes de combat fut créé pour assurer à la fois la protection du Général et aussi des missions de combat.

Jacques Fenouillère retrace son histoire en s'appuyant sur le journal de marche et sur 23 témoignages d'anciens. Il illustre en outre son propos de six dessins en couleurs, de 18 dessins en noir et blanc et de 39 photos. A signaler : l'ouvrage est présenté par le général de Boissieu et il comporte également une préface du colonel Bernard Guibé, ancien commandant du peloton et une postface du commandant Yves-Bertrand Cortadellas.

Précisons enfin qu'il n'a fait pour le moment l'objet que d'un tirage très restreint. Pour tous renseignements, s'adresser à l'auteur : Résidence "La Rouvière", Bât. E4, 83, bd du Redon, 13009 Marseille.

## La Résistance sans héroïsme

Charles d'Aragon

"Il faut toujours garder sa jeunesse comme témoin, comme juge, comme étoile ou comme remords" : cette confiance de Charles d'Aragon fut citée par Maurice Schumann dans l'hommage, qu'il rendit au grand résistant, lors de ses obsèques en 1986. Représentant la démocratie-chrétienne au sein des mouvements Liberté Combat, dont il fut le chef dans le Tarn, Charles d'Aragon avait publié en

1977 des souvenirs dont le titre indiquait clairement qu'il s'agissait plutôt d'une chronique douce-amère, volontiers ironique, que d'une auto-célébration.

Ce beau texte est opportunément réédité aujourd'hui, et il faut saluer le courage de l'éditeur suisse qui en a pris l'initiative. Il convient également de féliciter Guillaume Piketty, jeune et brillant biographe de Pierre Brossolette, d'avoir donné à cette nouvelle édition une passionnante et savante préface (agrémentée de plus de 400 références !), qui permet de mieux situer dans son époque Charles d'Aragon, "homme de haute stature intellectuelle et morale". Il faut enfin signaler que Guillaume Piketty publiera prochainement chez le même éditeur le *Journal de guerre* de Charles d'Aragon.

F. B.  
Éditions du Tricorne  
14, Lissignol CH-1201 Genève  
258 pages, 19,82€ (130 F)

## Services secrets et géopolitique

Amiral (CR) Pierre Lacoste et François Thuau

La guerre est inscrite dans l'histoire de l'humanité. Depuis l'origine des temps les hommes s'affrontent, les guerriers savent que, pour gagner ou simplement pour survivre, il faut connaître l'ennemi, s'en protéger, le tromper, d'où les pratiques ancestrales de l'espionnage et du contre-espionnage.

Il s'agit d'une fonction éminemment régalienne, non moins digne que les autres compétences, qu'elle soit politique, économique ou militaire, il y va de l'intérêt et de l'avenir du pays.

Les moyens techniques modernes sont une véritable révolution dans l'information et la communication. Cette révolution est, par son ampleur et ses conséquences, aussi importante que fut en son temps la découverte de Gutenberg, elle entraînera des modifications profondes tant dans nos comportements personnels que dans les relations sociales et économiques, nationales et internationales.

Une ère nouvelle s'est ouverte avec la chute du mur de Berlin, une autre depuis le 11 septembre. L'apparition de nouvelles menaces et de formes inédites de violences pose un défi au fonctionnement des Services secrets. Pour comprendre l'ampleur de cette révolution il convient de faire un retour sur l'histoire, de savoir comment les services secrets ont agi dans le passé, quelle a été leurs places dans les différentes civilisations, dans différentes situations historiques. L'exemple de Churchill pendant la

dernière guerre qui a tellement bien su user des services secrets.

C'est ce que nous explique les auteurs de ce livre, l'amiral Lacoste, libéré des prisons franquistes en 1943, a rallié la Marine nationale en Afrique du Nord, il a servi pendant 42 ans comme officier de marine, et de 1982 à 1985 a dirigé la DGSE. François Thual est fonctionnaire civil de la Défense depuis 1972, et directeur d'études au Collège interarmées de Défense et chargé de cours à l'École pratique des Hautes Études.

Éditions Lavauzelle  
BP 8 - 87350 Panazol  
Tél. : 05 55 58 45 25

## L'Armée française sous l'Occupation

Tome 1 : La Dispersion  
de François Broche

Notre ami François Broche, que les lecteurs de la *Revue de la France libre* et de la présente revue de la Fondation de la

France libre connaissent bien, est rappelons-le le fils du lieutenant-colonel Broche, chef du Bataillon du Pacifique, Compagnon de la Libération, tué à Bir Hakeim. Il est également journaliste et historien et il a consacré plusieurs ouvrages à la France libre : *Le Bataillon des Guitaristes*, qui lui a valu le prix de la Résistance en 1970, *les Bombardiers de la France libre* (1979), *De Gaulle secret* (1993) et enfin une imposante *Épopée de la France libre* (2000). Il a en outre participé, aux côtés de Georges Caftucoli, à la création des nouveaux espaces général de Gaulle/France libre/France combattante/Seconde guerre mondiale aux Invalides.

Il s'attelle aujourd'hui à une tâche monumentale : retracer l'évolution de l'armée française au cours de la période la plus troublée de notre histoire. Ce premier volume est principalement consacré à l'armée de l'armistice et aux préparatifs plus ou moins clandestins de ce que l'on appelait volontiers à Vichy "la revanche", qui étaient souvent marqués du sceau d'une certaine ambiguïté. L'auteur accorde ainsi, à juste titre, une grande importance aux services secrets, dont les responsables

ont été des virtuoses du "double jeu", sans que l'on puisse toujours très bien se rendre compte s'ils faisaient le jeu de Vichy, de Londres ou d'Alger.

Les mouvements de jeunesse, les légions de la collaboration, les prisonniers, l'armée d'Afrique sont successivement passés en revue, et l'auteur déploie de méritoires efforts pour tenter d'expliquer la pensée et l'action de leurs dirigeants, eux-mêmes soumis à des conflits intérieurs et à des engagements contradictoires.

La France libre est la grande absente de ce premier volume. Elle sera le "morceau de résistance" - si l'on peut dire - du deuxième volume, à paraître à la rentrée. L'entreprise de François Broche suscitera sans doute des débats, sinon des polémiques, mais elle était nécessaire, car il n'existait jusqu'à aujourd'hui aucune histoire d'ensemble de l'armée française durant la guerre.

Jean-Luc Constant

Presses de la Cité  
515 pages,  
22,70 € (148,90 F)

# ESPOIR

Revue de la Fondation et de l'Institut Charles de Gaulle  
5, rue de Solférino, 75700 PARIS  
Téléphone : 01 44 18 66 77 - Télécopie : 01 44 18 66 99

Éditée trimestriellement par la Fondation et l'Institut Charles de Gaulle, la revue *Espoir* publie des études concernant la pensée et l'œuvre du général de Gaulle. Pour ce faire, elle ouvre ses colonnes à d'anciens collaborateurs du général de Gaulle, à des personnalités ayant travaillé auprès de lui, mais aussi à des historiens. Les documents photographiques illustrant articles et témoignages font l'objet d'un soin particulier.

**ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 2002 : 23 €**

Supplément de 5 € si l'envoi par avion est demandé  
Règlement à l'ordre de : Fondation Charles de Gaulle  
Par chèque bancaire  
Par CCP 331 543 ou La Source F

M., Mme, Mlle .....  
Adresse .....  
Téléphone .....

## Robert Barro

Avec Robert Barro, c'est une grande figure de la résistance et de la déportation qui s'en est allée, le 18 octobre dernier à l'âge de 81 ans. Robert Barro n'avait pas 20 ans quand il rejoignit les forces françaises libres en Afrique du Sud. Ayant rejoint l'Angleterre, il sera parachuté en France en 1943. Attaché aux transmissions, il sera arrêté dans la Meuse le 9 mars 44. Emprisonné trois mois, torturé, il sera ensuite déporté à Neuengamme, Basseroef et enfin à Buchenwald, où il sera libéré fin avril 1945. Nombreux ont été ceux qui sont venus lui rendre un dernier hommage et entourer de leur amitié sa famille, et sa vaillante épouse Denise, à l'occasion de ses obsèques.

## Georges Broussine

Journaliste provocateur et plein d'humour

Président honoraire de l'Association de la presse diplomatique française, Georges Broussine, qui est mort mercredi 31 octobre à Paris, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, était connu comme journaliste diplomatique et politique : chef du service politique en langue française de l'agence américaine United Press International (UPI) de 1958 à 1962, éditorialiste à Radio Monte-Carlo de 1959 à 1974, et il avait créé, en 1966, une lettre d'information, *La Politique, ce matin*, dont il assura seul la rédaction jusqu'en février 1989, date à laquelle il devint rédacteur en chef et éditorialiste de *La Lettre de la Nation*.

Mais très peu savaient que Georges Broussine fut, du premier au dernier jour de l'Occupation, un résistant hors norme dont le courage n'eut d'égal que la modestie. Il ne parlait jamais du réseau Bourgogne, filière qui organisa l'évasion de plus de trois cents aviateurs alliés abattus en France, ce qui valut à Georges Broussine la Military Cross britannique et la Legion of Merit américaine. *L'Évade de la France libre* qu'il a publié (Taillandier) est un livre qui témoigne de cette époque avec un humour qui naît moins de la désinvolture de l'auteur que du caractère provocateur de son entreprise.

Le 2 novembre 1940, Georges Broussine quitte l'armée de l'armistice en annonçant par écrit, qu'il part rejoindre de Gaulle à Londres. Arrêté par les Allemands, il s'évade de la voiture qui le ramène à Paris après avoir connu les prisons françaises et espagnoles. Il rejoint l'Angleterre.

En février 1943, l'avion qui l'amène de Londres en France occupée ayant fait un atterrissage forcé, Georges Broussine frappe à la porte de la première ferme venue, à Larçay, près de Tours et engage le fermier, Michel Bodineau, devenant la première recrue du réseau Bourgogne. En 1944, arrêté quelques jours avant la Libération, Michel Bodineau sera un des derniers fusillés de l'Occupation.

Maurice Delarue

## Docteur Georges Brulé

(1<sup>st</sup> SAS)  
OLH - CG - MR - M. FL KMC

Nous avons eu à déplorer, le 6 décembre dernier, le décès de notre camarade le docteur Georges Brulé.

Jeune externe des hôpitaux de Paris en 1941, Georges entra dans un groupe de résistants qui deviendra le réseau Turma-Vengeance.

Intégré au BCRA en 1942, il effectue différentes missions et fait, au moment du débarquement, la liaison avec les premiers éléments du 1<sup>er</sup> SAS (mission Hound Worth).

Ayant rejoint l'Angleterre et affecté au 1<sup>er</sup> SAS comme officier de liaison, il participera à des raids en jeeps sur la Belgique et la Hollande.

Démobilisé il présentera sa thèse et poursuivra une brillante carrière en cancérologie, aussi bien en France (Institut Gustave Roussy) que dans des organismes internationaux, conseillant de nombreux SAS, dont certains lui doivent beaucoup...

Atteint par une grave maladie le docteur Brulé avait dû cesser son activité il y a une quinzaine d'années.

Au cours d'une émouvante cérémonie, célébrée en l'église N.-D. d'Auteuil à Paris, les SAS étaient venus en nombre rendre un dernier hommage à notre camarade.

L'inhumation eut lieu au cimetière de Villeneuve-l'Archevêque (Yonne). Que les enfants et petits-enfants de Georges sachent que beaucoup des nôtres partagent leur chagrin.

## Jean Paulin

Jean Paulin, SAS du 4<sup>e</sup> Bataillon, nous a quittés le 20 juillet 2001 à l'âge de 83 ans.

En 1939, il combat au sein du peloton motocyclistes du 27<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie qui n'a qu'un objectif : rallier le général de Gaulle à Londres.

Après l'invasion de la zone Sud par les Allemands, en novembre 1942, Jean réussit à franchir les Pyrénées avec deux autres jeunes rencontrés à Perpignan : Pierre Pams et René Terrisse. Arrêtés, ils seront libérés du camp de Miranda en avril 1943. Ils signent tous trois leur engagement dans les parachutistes de la France libre, le 17 juin 1943. Ils rejoignent leur unité à Camberley, où Radio, il est affecté au stick du lieutenant Deplante, qui, dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, est parachuté près de Plumelec, en Bretagne. Le 18 juin, il participe à la bataille de Saint-Marcel.

La campagne s'achève. En novembre, Jean rejoint la Champagne, où les SAS cantonnent et reconstituent le Bataillon qui a tant souffert des combats de Bretagne et de la Loire. En janvier, il rejoint l'Angleterre, où il est affecté comme instructeur radio.

Jean était membre de la section PACA/Corse de l'Amicale SAS. Depuis de nombreuses années, avec sa famille, il s'était retiré sur la Côte d'Azur, à Juan-les-Pins. En 1944, avant le départ en mission, il avait épousé une jeune Britannique, Olivia.

En dehors de sa vie professionnelle, Jean disposait d'un joli talent d'écrivain. Il est le premier à avoir rédigé dès 1947, un livre sur les SAS intitulé : "La rage au cœur". Ses obsèques ont eu lieu le 24 juillet 2001.

À Olivia, à ses enfants et à ses petits-enfants, nous avons dit combien nous étions proches d'eux dans la peine et combien ils peuvent être fiers de leur époux, de leur père, de leur grand-père.

## Général André Morvan

des troupes de marine

Après un calvaire de 22 ans, le général André MORVAN a été enlevé à l'affection des siens et à l'amitié de ses camarades, dans la nuit du 23 au 24 octobre 2001.

L'éloignement, l'âge ou la maladie ont empêché nombre d'anciens de participer à cette réunion familiale de "l'au



Revoir", entre autre Jean Gourvenec son condisciple au lycée de Brest, qui s'évada avec lui sur le "Meknès" le 18 juin 1940.

La cérémonie religieuse, remarquablement organisée par Maryvonne Podeur, s'est déroulée dans une atmosphère de profond recueillement,

Un texte rédigé par Roger Podeur, son vieux compagnon, retrace la vie de ce grand Soldat ayant rejoint les troupes du colonel Leclerc au Tchad en AEF, il participera ainsi aux campagnes sahariennes du Fezzan, de Tripolitaine, de Tunisie, avec la fameuse colonne Leclerc dont les hommes furent qualifiés par Malraux de "clochards de la gloire".

Ce fut ensuite de la légendaire 2<sup>e</sup> DB et le débarquement en France en 1944. Il participe ainsi aux campagnes de France et d'Allemagne, terminant l'épopée au nid d'aigle de Hitler à Berchtesgaden.

Il poursuivit sa carrière en Indochine de 1951 à 1953 et en Algérie de 1958 à 1960. Des séjours ensuite en métropole, dont les deux passés à Paris à l'Association des Français libres comme secrétaire général.

Lors d'un dernier séjour outre-mer, il est nommé Attaché militaire à Abidjan en Côte d'Ivoire en 1976.

Puis ce fut ce terrible accident... en 1979 qui l'a rendu invalide et dépendant et que, par là même, il a perdu contact avec beaucoup de ses anciens camarades.

Les anciens du RMT s'associent à la peine de son épouse lui ont adressé un message d'amitié de la part de Claude Mademba Sy, ambassadeur honoraire du Sénégal, exprimant leurs sincères condoléances

Le général André Morvan, ancien de la 1<sup>re</sup> DC et de la CA du 1<sup>er</sup> RMT, était commandeur de la Légion d'honneur, grand officier de l'Ordre national du Mérite militaire (9 citations), médaille de la France libre et de nombreuses autres décorations françaises et étrangères.

Au revoir André, tu as bien mérité de reposer en paix.

**Ses compagnons**

## Michel Payen

(4<sup>e</sup> SAS)

ch. L.H. - M.M. - CG - M.F.L. - C.G.H.

Nous venons d'apprendre le décès de Michel Payen, dont nous étions sans nouvelles depuis quelques années.

Footballeur de talent il joua en équipe de France avant guerre. Il combattit en Tunisie avant de rejoindre les SAS de la France libre en Grande-Bretagne.

Michel fut parachuté parmi les premiers sur Duault (opération Samwest) dans la nuit du 5 au 6 juin 1944. La Bretagne libérée, il participera aux combats au sud de la Loire (opération

Spenser) puis toujours avec les jeeps il sera de l'opération Franklin dans les Ardennes belges.

Enfin, il sera parachuté en avril 1945 pour l'ultime opération Amherst sur les Pays-Bas.

Ses obsèques ont eu lieu samedi 23 février à Dax suivie de l'inhumation à Biarritz.

## Raymond Peintre

(3<sup>e</sup> SAS)

CG - CGH

C'est après une longue maladie que s'est éteint, début janvier 2002, notre ami Raymond Peintre.

Ancien de la 2<sup>e</sup> Compagnie du 3<sup>e</sup> SAS, il avait tout d'abord participé à l'opération Derry sur le Finistère Nord début août 1944 ; puis à peine cette mission terminée, il fut de nouveau parachuté sur le Doubs en septembre. Opérateur radio il fut largué sur la Hollande dans le stick Duno lors de l'opération Amherst début août 1945.

## Eugénie Ninette Poilane

*Commandeur de la Légion d'honneur*

*Croix de Guerre 1939-1945*

*Combattant volontaire 1939-1945*

*Officier des Palmes Académiques*

*Président de la section de Maine-et-Loire*

*de 1970 à 2000*

Mademoiselle Eugénie Poilane, alias Ninette, s'est éteinte le 15 janvier 2002 à Ancenis (Loire-Atlantique), dans sa 96<sup>e</sup> année. Elle était née le 7 avril 1906 à Saint-Pierre-Montlimart (Maine-et-Loire).

Ses obsèques se sont déroulées le vendredi 18 janvier 2002 en la cathédrale Saint-Maurice à Angers en présence de près de mille amis. Son cercueil surmonté d'une croix de Lorraine était entouré de trente drapeaux d'associations d'anciens combattants.

Elle a 34 ans quand elle prend la décision de rejoindre le général de Gaulle dans son combat.

C'est ainsi qu'elle rejoint le réseau Cohors-Asturies et travaille pour le BCRA, mais aussi les réseaux Angers Honneur et Patrie, Comète et Libération-Nord.

Elle exerce alors des fonctions d'agent de liaison et de renseignement dans les domaines militaires, économiques et industriels. Elle participe au recrutement de jeunes gens, organise des maquis et recherche des terrains d'atterrissage. Elle fournit une aide financière et des faux papiers aux réfractaires au STO. Elle aide des Alsaciens-Lorrains à désertir l'armée allemande et donne asile à de nombreux résistants Le 31 mars 1944, par la Gestapo de Tours elle est arrêtée. A la prison du Pré-Pigeon à Angers, elle est torturée, mais ne parle pas. Déportée en juin 1944, elle passe ainsi par les camps de Ravensbrück, Buchenwald, Leipzig puis Schlieben.

Revenue de l'enfer, elle consacre sa vie à défendre les valeurs militaires de la Résistance.

Telle fut la vie de Ninette Poilane qui, de 1940 à 1945, servit si bien son pays dans la France libre et continua par la suite à servir celle-ci avec le même dévouement jusqu'à son décès.

Bertrand Gogendeau

## Francis Recollon

(3<sup>e</sup> SAS)

CG - CGH

Nous avons appris le décès, fin de l'année dernière de notre camarade Francis.

Résistant il avait combattu dans la région de Lyon avant d'être intégré aux éléments du 3<sup>e</sup> SAS qui opéraient dans la région.

Envoyé en Grande-Bretagne pour parfaire son entraînement à l'issue duquel il partit en opération - Amherst - sur le Nord des Pays-Bas, où il fut blessé par grenade.

Après la fin de la guerre il participa activement à la vie de la section Rhône-Alpes, dont il devint le porte-drapeau.

A sa famille, nous adressons nos plus sincères condoléances

## Francis Roy

Ch. L. H. - M.M. - C.G. - EV - M. FFL - C.G.H.

Nous avons été informés du décès de Francis Roy qui a été inhumé le 11 septembre à Thésée-La-Romaine.

Francis avait 18 ans lorsqu'il rejoint, après un parcours classique à travers l'Espagne, les paras de la France libre en formation en Grande-Bretagne.

Après le sévère entraînement SAS il participa à toutes les opérations avec son unité.

Parachuté à Saint-Marcel en juin 1944, il sera blessé au cours des combats qui précéderont la dispersion de la base. Arrêté fin juillet par les Allemands, alors qu'en petite tenue il faisait sa toilette, il dut son salut à une fausse carte d'identité. Prisonnier de l'ennemi, qui ne pensait pas détenir un SAS, il fut libéré avec un certain nombre d'otages au moment où les Allemands décrochaient. Il put retrouver ses camarades et continuer la lutte lors des derniers combats d'août.

Ce fut ensuite l'opération Spencer avec les jeeps au sud de la Loire, puis dans les Ardennes belges dans le groupe du sous-lieutenant Richard. En avril 1945 il fut parachuté sur le nord des Pays-Bas avec le stick Taylor, puis récupéré après de durs combats par le groupe de Camaret.

Prévenus trop tardivement les anciens SAS ne purent honorer de leur présence leur vieux camarades lors de la cérémonie funèbre où étaient présents de nombreux anciens combattants.

Que son fils Francis et toute sa famille sache que nous conservons un souvenir ému de son père.

## Docteur Raymond Saya

Secrétaire général de la section AFL du Val-d'Oise jusqu'à la dissolution de celle-ci, notre camarade le docteur Raymond Saya était de l'Entente des résistants, internés et déportés du département et gynécologue, il était médecin inspecteur régional adjoint du ministère de la Jeunesse et des Sports.

Résident en Algérie en 1942, le docteur Saya a été de ceux, qui

ont contribué à la réussite de la préparation du débarquement américain en AFN de novembre 1942, en qualité de membre du réseau de d'Astier de la Vigerie. Son action alors lui avait valu la croix de Guerre avec étoile d'argent.

Engagé dans l'armée d'Afrique, il participa à la campagne de Tunisie, puis, avec le Corps expéditionnaire français en Italie, aux campagnes dans ce pays, dans le sein de la 3<sup>e</sup> DIA. Enfin, avec la Première Armée française, aux campagnes de France et d'Allemagne.

Son passé glorieux de combattant qui a marqué sa jeunesse s'est poursuivi par une action dévouée aux Anciens Combattants dans les diverses associations presque jusqu'à son dernier souffle.

Nous exprimons à sa famille tout notre regret et nos sentiments de profonde sympathie.

## Lucien Souvigny

né le 16.04.1924

décédé le 23.08.2001

Habitant à Rosselange (Moselle), mon père fut le recrutement de la Wehrmacht et parvient le 30 septembre 1942 à passer de France en zone libre. Tout en poursuivant ses études il rejoint les FFI le 14.08.1944 avec lesquels il prend part aux combats de St Genis-Laval, Brignais, Oullins et Lyon. Le 15 septembre, il s'engage au 3<sup>e</sup> RCP. Il est parachuté aux Pays-Bas (opération Amherst) au sein du 13<sup>e</sup> Stick (2<sup>e</sup> Cie). Après la guerre, il rentre à l'École militaire inter-armes à Coëtquidan promotion "Indochine". Une chute de cheval met un terme à sa carrière militaire. Il mène ensuite une brillante carrière d'ingénieur dans la sidérurgie lorraine, où il finira ingénieur divisionnaire.

Marié depuis 1953 avec Thérèse Aman il aura trois enfants : Georges, Patricia, et Jean-Paul, établi à sa retraite à Céreste (04), la perdant il est emporté par un cancer en août 2001, sa vie bien remplie s'achève.

Il avait la Croix de Guerre, la médaille des Évades et décoré par le Royaume des Pays-Bas en 1952.

Jean-Paul Souvigny

Son fils

## André Terminarias

(3<sup>e</sup> SAS)

M. F.L. - EV

Tout juste avant de mettre sous presse nous avons appris le décès d'André Terminarias, ancien du 3<sup>e</sup> SAS, qu'il avait rejoint après un passage difficile par les prisons espagnoles.

Affecté au garage il avait préparé les jeeps qui devaient participer à la mission Newton.

Des camarades SAS lui ont rendu un dernier hommage le 6 mars en l'église de Rolleboise et présentèrent à Madame Terminarias et à sa famille les condoléances des anciens SAS.

## Les Français libres à l'honneur

**Légion d'honneur**  
**Grand officier**Général GEOFFREY Hugo  
Colonel SALVAT André**Commandeur**

Mme MAISIE-RENAULT

NEUWIRTH Lucien, (4<sup>e</sup> SAS)  
POT Claude**Chevalier**BOUILLOUX Armand, (4<sup>e</sup> SAS)  
HALART Eugène, (3<sup>e</sup> SAS)  
LASNIER Robert, FFL 33970  
LEVY Maurice, (3<sup>e</sup> SAS)**Médaille militaire**BLANC Lucien, FFL 9480  
CERILLO Julio, (4<sup>e</sup> SAS)  
COURANT Georges, (4<sup>e</sup> SAS)**Croix du Combattant**  
**Volontaire 1939/1945**

SEGUI Marcel

**Naissance**

M. et Mme GOTTLIEB Lawrence ont la joie d'annoncer la naissance de leur fille, Karen Véronique, le 28 juin 2001 à Neuilly-sur-Seine.

**Décès**

Mme BALLARIN Germaine, veuve de Jean, FFL 21127, le 4.01.2002 à Paris

BARCELO Jacques, FFL 1296, FNFL, ex-président section AFL Pyrénées-Orientales, le 3.09.2001 à Vernet-Les-Bains (66)

BARRO Robert, FFL 22361, FNFL, le 18.10.2001 à Embrun (05)

De BENOUVILLE Pierre, le 5.12.2001 à Paris

Mme BERTIN, épouse de Jean BERTIN, FFL 24085, en novembre 2001 à Perpignan (66)

Mme BESNAULT, épouse de l'amiral BESNAULT René, le 9.03.2002 à Paris

Amiral BIRDEN, FNFL, le 09.01.2001 à Cuers (83)

BLAKE William, FFL 10091, le 27.11.2001 à Paris

BONNEAU Robert, FFL, FNFL, le 10.10.2001 à Locronan (29)

Mme BOUCHEDE Blanche, FFL 37172, 14.01.2002 à Saint Féliu-d'Avail (66)

BOURGEON Georges, FFL 7784, le 20.01.2002 à St-Nazaire (44)

BOURHIS Ferdinand, FNFL, le 17.06.2001 à Concarneau (29)

BOURHIS Pierre Luc, CA 232, le 17.11.2001 à Paris

BRULE Georges, SAS, le 6.12.2001 à Paris

CANEVET Raymond, FNFL, le 20.10.2001 à Brest (29)

CANNET Charles, en août 2001 à La Baulle (44)

CAPIOMONT Michel, 1<sup>er</sup> DFL, le 18.02.2002 à Paris

CARRERE Marcel, évadé de France, début janvier 2002 à Soueix (09)

CHEVILLARD Paul, FFL 956, le 18.11.2001 à l'Isle-sur-La-Sorgue (84)

COTE Félix, le 16.02.2002 à Thonon (74)

DECAIX Patrice Auguste, FNFL, le 19.02.2001 au Mans (72)

Mme DEFOSSE Odette, A 6995, ex-trésorière de la section AFL du Val-d'Oise, le 3.11.2001 à Enghien-Les-Bains (95)

DEPARIS René, CA 896, 1<sup>re</sup> DFL, le 15.10.2001 à Doullens (80)

DESROUSSEAUX Guy, FFL 30499, ex-président d'honneur de la section du Pays-Basque, en décembre 2001 à Anglet (64)

DOCKERTY Charles, A 9767, le 11.11.2001 à Bois-Guillaume (76)

Mme DROUIN Lydie, épouse de Jean-Paul, accidentellement le 29.01.2002 à Olonne-sur-Mer (85)

DROUIN Pierre, FNFL, le 31.12.2001 à Nieul-sur-Mer (17)

DUCHESNE Roger, CA 373, le 19.11.2001 à Paris

FOURCADE Marcel, FNFL, le 29.11.2001 à St-Coulom (35)

GABON Robert, FFL 7839, FNFL, le 2.11.2001 à Villeneuve-Le-Roi

Amiral GALLERET, le 17.09.2001 à Paris

Mme De GAULLE-ANTHONIOZ Geneviève, le 14.02.2002 à Paris

GELINEAUD Paul, FNFL, le 18.12.2001 à Paris

GUERY Marcel, FFL 27794, FNFL, le 23.01.2001 à Levallois-Perret (92)

HAMEURY Paul, FNFL, le 17.01.2002 à Toulon (83)

HECK André, FFL 18992, le 18.01.2002 à Bordeaux (33)

Mme HUBERTY, veuve de réseau Gallia, le 10.12.2001

KERRIEN Jean, le 9.05.01 disparu en mer, retrouvé le 26.05.2001 à Carantec (29)

LABBENS Albert, FNFL, le 13.08.2001 à Paris

LASSALLE Bernard, FFL 5416, le 30.12.2001 à Pau (64)

LAVARELLO Jean-Baptiste, FFL 6518, le 24.10.2001 à Angers (49)

LAZE Marcel, CA 698, le 17.11.2001 à Cannes (06)

LE BOURGEOIS Philippe, FFL, FNFL, le 7.12.2001 à Douarnenez (29)

LE CORRE Jean-Michel, FNFL, le 13.11.2001 à Pont-l'Abbé (29)

LECRIVAIN Louis-Augustin, FNFL, le 7.02.2002 à Le Portel (62)

LE MEHAUTE Marcel, FNFL, le 2.03.2001 à Plouageat (22)

LE MORILLON Jean-Marie, FNFL, le 10.02.2002 à Vannes (56)

LEROY Fernand, FFL 4089, le 18.05.2001 à Epinay-sur-Orge (91)

LONGETTI Christian, le 3.07.2001 à Bidart (64)

LORENZONE Pierre, A 4475, le 17.10.2001 à Aulnay-sous-Bois (93)

LUCCIONI Georges, début février 2002 à Viry-Chatillon

MALLET Marcel, FNFL, le 13.11.2001 à Hourtin (33)

MAREC Louis, le 22.07.2001 à Douarnenez (29)

MARQUEZ Jean, A 2754, le 22.12.2001 à Villeneuve-Lès-Esclades (66)

MENNESSON Bernard, FFL 635, le 2.08.2001 à Reims (51)

MILLINER Jean-Louis, le 9.08.2001 à Brest (29)

MORIN Albert, FFL 32217, mi-décembre 2001 à St-Pé-St-Simon (47)

MOUCHEL Édouard, le 21.05.2001 à Renfrev (G.-B.) Écosse

NIGER Yves, FNFL, le 7.04.2001 à Pont-Aven (29)

PEINTRE Raymond, SAS, début janvier 2002

PELLAN Francis, FNFL, le 3.02.2002 à Sylvains-Lès-Moulins (27)

PENTHER Marc, FFL 20305, le 5.09.2001 à Camelas (66)

Mme PERPIGNANI, épouse de Marc, SAS, à la mi-janvier 2002 à Suresnes (92)

Mme veuve PERRON Gabriel, née Jeanne CONAN, le 20.02.2002 à Langonnet (56)

PETRICONNE Désiré, FFL 23212, le 16.08.2001 à Martigues (13)

PIQUET Jacques, FNFL, le 18.02.2002 à Buenos-Ayres (Argentine)

POILANE Eugénie, FFL 27799, BCRA, le 15.01.2002 à Ancenis (44)

PUGNET André, FFL 32503, le 7.01.2002 dans le Val-d'Oise

RAFFALI Jean Laurent, FFL 4839, le 30.09.2001 à Bastia (20)

Mme RAPHAEL, épouse d'Édouard RAPHAEL, FFL 11094, FAFL, le 28.12.2001 à Neuilly-sur-Seine (92)

RECOLLON Francis, SAS, fin de l'année 2001

SAYA Raymond, CA 1871, le 12.12.2001 dans le Val-d'Oise

SCHAEFFER Antoine, FFL 23710, le 26.10.2001 à Acheux-en-Amienois (80)

DE SEGONZAC Adalbert, FFL 8637, FAFL, le 27.12.2001 à Neuilly-sur-Seine (92)

STEPHAN Yves, FNFL, le 12.01.2002 à Quimper (29)

TERMINARIAS André, SAS, le 1.03.2002 à Rolleboise (78)

TIRADO Claro, FFL 8867, le 8.12.2001 à Colomines (66)

TROMELIN Louis, le 11.01.2002 à Landerneau (29)

VINCENT Louis, FFL 38238, le 18.06.2001 à Mont-Favet (84)

WARTELLE Jacques, le 28.01.2002 à St-Rémy-de-Provence (13)

## LA MÉMOIRE DES FRANÇAIS LIBRES

## HOMMES ET COMBATS

## BULLETIN DE COMMANDE

Mme, Mlle, M. ....

Demeurant .....

commande ..... exemplaires de l'ouvrage

## LA MÉMOIRE DES FRANÇAIS LIBRES

## HOMMES ET COMBATS

Au prix de souscription de 241 € (franco),

Date ..... Signature

A retourner au siège de la Fondation, 59, rue Vergniaud, 75013 Paris.

Accompagné d'un chèque libellé au nom de « Fondation de la France libre - Revue ».

**Appel à nos lecteurs "Free France"**

L'un de nos lecteurs nous a généreusement fait parvenir une série d'exemplaires de cette intéressante revue publiée aux USA pendant la guerre.

Cette collection est complète entre le n° 4 du volume n° 4 (livraison d'octobre 1943) et le n° 8 du volume n° 8 (livraison du 15 octobre 1945).

C'est dire que nous ne possédons, au siège de la Fondation, aucun des numéros compris entre le n° 1 du volume n° 1 et le n° 3 du volume n° 4.

Ceux de nos lecteurs qui ne souhaiteraient pas conserver les exemplaires de cette publication, qu'ils pourraient posséder, peuvent nous les adresser. Nous serons ainsi en mesure de compléter notre collection et de remplacer certains des numéros que nous possédons qui sont en mauvais état.

Nous remercions par avance ceux de nos lecteurs qui voudront bien répondre à cet appel.

Note : Document à adresser à l'attention du Rédacteur en Chef.

*"Dans l'histoire du monde, les plus grandes actions de plus grands peuples sont leurs luttes pour la liberté."**Général de Gaulle, 14 juillet 1941*À l'occasion de l'ouverture aux Invalides des nouveaux espaces du Musée de l'Armée consacrés au général de Gaulle, à la France Libre, à la France Combattante et à la II<sup>e</sup> Guerre mondiale,

La Fondation de la France Libre a édité un CD-ROM (pour pc et mac) retraçant l'ensemble des combats du second conflit mondial, avec un éclairage spécifique sur :

**L'ÉPOPÉE DES FRANÇAIS LIBRES ET DE LEUR CHEF, LE GÉNÉRAL DE GAULLE**

Photos, cartes, documents d'époque, objets emblématiques, dont certains animés en trois dimensions, sont réunis sur ce CD-ROM exceptionnel, qui retrace de manière particulièrement attractive l'histoire de tous les hommes qui ont voulu rester libres.

L'exemplaire : 37,5 €

Adressez votre commande à :

La Fondation de la France Libre - 59, rue Vergniaud 75013 Paris  
Tél. 01 53 62 81 82**Côte d'Azur Varoise****Transactions immobilières****Locations**

Marius Dunez, FFL, vous attend

**Cabinet DUNEZ****9, avenue Gallieni****83110 SANARY-DUR-MER****Tél. 04 94 74 56 57 - Fax : 04 94 88 29 02**

**RENOUVELLEMENT DE VOTRE PARTICIPATION  
À LA FONDATION POUR L'ANNÉE 2002**

Je renouvelle ma participation à la Fondation de la France Libre,  
et je joins à cet effet un chèque de ..... € à titre de don\*.

Nom..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

N° de participant à la Fondation.....

\* Ce don ouvre droit à la déduction fiscale dans le cadre de la loi et des règlements en vigueur.



**Abonnement - Abonnement - Abonnement - Abonnement**

**Abonnez-vous à la revue  
de la Fondation de la France Libre.**

Mme, Mlle, M. : ..... Prénoms : .....

Adresse : .....

Désire s'abonner à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros).

Désire offrir l'abonnement à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros).

à Mme, Mlle, M. : ..... Prénoms : .....

Adresse : .....

Je joins à cet effet un chèque de : ..... €

Adresse : .....

**INSIGNE DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE**

De très nombreux camarades participants, ont souhaité la création d'un insigne officiel de la Fondation de la France Libre. C'est maintenant chose faite, et vous pouvez vous la procurer dès à présent en utilisant le bon de commande ci-dessous.

De dimensions 1x1.5 cm, elle est la reproduction de notre sigle officiel ( croix de lorraine et filet de pourtour doré )

Je désire acquérir ..... insigne(s) au prix de 6,10 € (port et emballages compris)  
et je joins à cet effet un chèque bancaire  postal  de ..... €.

Mr. Mme ..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville..... Pays.....

# Le club de la France libre

Un espace de convivialité...



... un lieu de retrouvailles unique.

59, RUE VERGNAUD 75013 PARIS  
TEL. : 01 53 62 81 82 - FAX : 01 53 62 81 80

Pourquoi l'énergie ne serait-elle pas accessible partout dans le monde ?

Parce qu'il n'y a pas de progrès sans énergie, nous déployons partout dans le monde les solutions énergétiques les mieux adaptées pour que le développement profite à tous.  
edf.fr



donner au monde l'énergie d'être meilleur

**EDF**  
Electricité  
de France

# Bolloré, le transport jusqu'au bout du monde.

Avec

**2 000 000 de m<sup>2</sup>** d'entrepôts et

de magasins, **15 000 personnes** et

**600 agences**  dans **110 pays**, le

groupe Bolloré exerce à travers ses filiales SDV, SAGA et DELMAS, l'ensemble des métiers liés au transport et

à la logistique.  De l'enlèvement des

marchandises à l'entreposage, à la préparation des

commandes, aux procédures douanières, à la manutention,

au suivi informatique,  jusqu'à la

livraison sur site, **1 seul objectif :**

**la satisfaction**

**client.**



[www.bolloré.com](http://www.bolloré.com)

**Bolloré**





# [ L'audace et la réussite ]

TOUJOURS AU PLUS PRÈS DES ATTENTES DE SES CLIENTS,  
LE GROUPE DASSAULT RELÈVE QUOTIDIENNEMENT LES DÉFIS DU FUTUR,  
AVEC LA MÊME PASSION DE RÉUSSIR.

*Passion et Rigueur*

- DASSAULT AVIATION
- DASSAULT FALCON JET
- DASSAULT FALCON SERVICE
- SOGITEC
- SABCA
- DASSAULT SYSTEMES
- DASSAULT DEVELOPPEMENT
- DASSAULT MULTIMEDIA
- DASSAULT COMMUNICATION
- DASSAULT INVESTISSEMENTS

*Innovation*

*Excellence*

[www.groupedassault.com](http://www.groupedassault.com)

*Engagement*

